HUGHE CLEVELY

KIDNAPPERS

TRADUIT DE L'ANGLAIS

F 50

Vient de paraître un nouveau roman de :

Maurice Constantin-Weyer

LA DEMOISELLE DE LA MORT

1 VOLUME : 15 FRANCS

Du même auteur à la même librairie :

TELLE QU'ELLE ÉTAIT EN SON VIVANT

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
23, RUE MARBEUF
TÉL. : ÉLYSÉES 68-65

IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION, 12, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE, PARIS-V[e].

KIDNAPPERS

PAR

HUGHE CLEVELY

N°4215

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

KIDNAPPERS

KIDNAPPERS

(Kidnappers)

PAR

HUGHE CLEVELY

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS PAR
N. SAROF

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
23, RUE MARBEUF

Copyright by Librairie des Champs-Elysées, 1936.

KIDNAPPERS

CHAPITRE PREMIER

Térence Mahony et Billy Ross descendirent d'auto et, entrant dans l'auberge, commandèrent des cocktails. Ils venaient de Londres par la route et allaient dîner et passer la nuit chez le père de Billy, le capitaine Ross, de la Marine Royale, qui depuis sa retraite, habitait toute l'année une charmante propriété du Hampshire. Il y aurait, chez le capitaine, deux autres invités que Térence Mahony avait déjà rencontrés : M. Ambrosa Lawson, homme aimable et important avec lequel Billy était en relations d'affaires et, — personne beaucoup plus intéressante aux yeux de Térence, — la charmante Elsa Little, jeune star qui promettait d'être une des gloires du cinéma anglais.

Cependant Térence Mahony, malgré la perspective d'une agréable soirée éprouvait une inquiétude qu'il dissimulait de son mieux. Billy Ross en était la cause. Les deux jeunes gens, depuis leurs années de collège étaient liés par une vive amitié basée sur un goût commun pour la franchise et

l'indépendance; ils s'étaient rendu de mutuels services et savaient pouvoir compter l'un sur l'autre. Aussi, la semaine précédente, lorsqu'il était rentré en Angleterre, après un séjour de trois années en Chine, Térence n'avait pas hésité, en attendant de trouver un logement qui lui convint, à s'installer dans l'appartement que son camarade occupait à Londres.

Presque dès le premier jour il l'avait regretté. Billy était changé; il n'avait plus cette heureuse insouciance, cette cordiale gaîté qui faisaient de lui autrefois un si agréable compagnon. Il était nerveux, irritable, préoccupé par quelque souci inconnu... Qu'avait-il? Mahony se le demandait une fois de plus, accoudé au comptoir de cette auberge de campagne et regardant du coin de l'œil le visage contracté et les yeux fixes de son ami qui tenait son verre sans songer à le vider.

Cependant, derrière le comptoir, la barmaid, jeune personne blonde et coquette lisait un journal du soir et faisait de temps à autre une réflexion destinée aux deux jeunes gens élégants qui tranchaient sur l'habituelle clientèle de l'auberge.

— Encore une jeune fille du monde enlevée de chez ses parents! dit-elle tout à coup, d'un ton dramatique. Je me demande ce qu'elle est devenue? C'est terrible!

Billy Ross eut un brusque geste d'impatience qui répandit sur le comptoir le contenu de son verre.

— Fichons le camp! s'écria-t-il avec une sou-

daine colère. J'en ai assez d'être ici. Cette boîte me dégoûte!

— Comme vous voudrez, acquieça Mahony conciliant.

Personnellement il n'avait rien à reprocher à ce bar, mais si Billy n'était pas content...

Sous les yeux surpris de la blonde barmaid ils quittèrent l'auberge et remontèrent dans leur auto. Quoique l'après-midi ne fut pas très avancée la nuit était déjà tombée. Il leur restait environ vingt-cinq milles à faire jusqu'à l'habitation du capitaine Ross. Billy s'installa au volant, Mahony prit place à côté de lui, et ils partirent.

Le froid piquait et la circulation était presque nulle sur la route. Pourtant à deux milles de Bagbury, où ils s'étaient arrêtés pour boire leurs cocktails, ils entendirent derrière eux le ronflement d'une forte voiture, dont les phares puissants éclairaient devant eux les haies et les accotements de la route. Ross se retourna et regarda par dessus son épaule.

— Nous sommes suivis... Je connais les gens qui sont dans cette auto.

Sa voix rauque trahissait une profonde terreur : la terreur que cause un soudain danger de mort. Il regardait Mahony avec des yeux égarés, comme s'il lui demandait conseil.

— Qu'avez-vous Billy? demanda l'autre surpris. On nous suit... Qu'est-ce que cela fait? Quel mal y a-t-il à cela?

Ross eut un rire aigu.

— Quel mal?... Quel mal?... Vous allez peut-être le savoir bientôt.

Tout en parlant, il appuyait sur l'accélérateur. L'aiguille du compteur passa rapidement à soixante-dix puis à quatre-vingt-dix et resta aux environs de ce chiffre. La lumière des phares de l'autre voiture augmentait d'intensité.

Mahony se retourna. Ceux qui les pousuivaient n'étaient plus qu'à quelques mètres en arrière. Tout à coup une détonation se fit entendre, accompagnée d'une flamme rouge; un projectile siffla aux oreilles de Mahony.

— Ah ça! mais on nous tire dessus avec un revolver! s'exclama-t-il effaré.

Ross ne répondit pas. Le bruit sec des coups de revolver continuait : clac! clac! clac! Brusquement la voiture fit une embardée, se redressa un instant, dérapa et violemment vint se jeter sur le côté de la route où elle capota avec un grand fracas. Mahony arraché de son siège fut projeté en l'air et se retrouva sur l'herbe de l'autre côté d'une haie peu épaisse.

Étourdi par sa chute, il se releva péniblement. Le bruit de l'auto qui les avait poursuivis s'évanouissait dans le lointain où disparaissait son feu arrière. La voiture de Ross, avec ses lumières éteintes et ses quatre roues dressées en l'air, gisait, moitié dans l'herbe, moitié dans le fossé.

— Billy! cria anxieusement Mahony, Billy!

Ne recevant pas de réponse, il se fraya un passage à travers la haie et s'approcha de l'auto, avec la crainte que son ami ne fût dessous.

— Billy, appela-t-il encore en se penchant. Au même instant, il entendit un gémissement derrière lui. Cela partait du fossé; il y courut.

Ross était courbé en deux dans une position anormale et haletait :

La première chose à faire était de le sortir du fossé et de l'étendre. Mahony se pencha sur lui et le souleva. Un cri étouffé sortit des lèvres du blessé dont les jambes semblaient fracassées.

— Je suis désolé de vous faire souffrir, mon vieux, dit Mahony en le déposant doucement sur l'herbe.

Agenouillé près de lui dans l'obscurité il ne pouvait voir que son visage d'une pâleur mortelle et que rayait un filet de sang coulant de la tempe. Ross ouvrit les yeux et eut un faible sourire.

— Je suis content que vous ne soyez pas blessé, murmura-t-il.

— Restez tranquille, je vais chercher du secours, dit Mahony bouleversé.

Ross secoua la tête.

— Il n'y a plus rien à faire pour moi, mon vieux. Mais ça m'est égal, je préfère que tout finisse!

— Ne dites donc pas de bêtises! Je vais vous installer de mon mieux, après quoi j'irai chercher une ambulance et la police.

— Non.

Ross avait retrouvé quelque force pour dire ce mot mais son visage avait pris une étrange teinte grise et la sueur perlait à son front. D'une main faible il saisit la manche de son camarade.

— Non, répéta-t-il. Ne dites rien à la police. La balle n'a frappé que le pneu, il faut laisser croire qu'il s'agit d'un éclatement accidentel. Si la police enquête, on découvrira sur moi des choses qui seront terribles pour mon père... Oui, il ne doit pas savoir... Ne discutez pas, écoutez-moi...

— Je vous écoute, Billy.

— Térence, les occupants de cette auto sont des bandits et je fais partie de leur organisation. Ils enlèvent des jeunes filles et leur font prendre de la cocaïne pendant plusieurs jours. Quand elles y sont habituées et qu'elles ne peuvent plus s'en passer, ils leur rendent leur liberté et, par la suite, ils leur vendent de la drogue... Alors ils voulaient que je les aide à enlever Elsa Little pendant le bal du Cinéma qui a lieu prochainement. J'ai refusé, ne voulant pas qu'on touche à elle.

Sa voix n'était plus qu'un souffle, sa main se cramponnait à la manche de Mahony. Il acheva :

— Le chef de la bande s'appelle Ambrose Lawson.

Sa main retomba inerte.

Au loin sur la route un halo lumineux annonçait l'arrivée d'une autre auto. Mahony se leva pour l'arrêter. Mais qu'allait-il se passer? Il y

avait peu de chances que Ross survécut à ses blessures et il valait mieux qu'il mourut. Que souhaiter de meilleur à un homme faisant partie d'une bande de gangsters, trafiquants de stupéfiants?

Tandis qu'il attendait, debout au milieu de la route, il songeait à un autre Ross, à celui qu'il avait connu trois ans auparavant, audacieux, fantasque, mais généreux et loyal, à celui qui avait été son ami dévoué. Il se demandait comment un tel changement avait été possible?...

« Cela ne serait pas arrivé si j'étais resté en Angleterre, songeait-il. Mais que dois-je faire à présent? »

Ce qu'il devait faire, il le savait fort bien : avant tout ne rien dire à la police. S'il racontait à la police la criminelle histoire qu'il venait d'apprendre, elle l'admettrait sûrement pour Ross mais moins sûrement pour Lawson. Du reste comment prouver la complicité de ce dernier?

Ross, par égard pour son père, avait demandé le silence à son ami et celui-ci comptait se conformer à ce désir. Si c'était possible, jamais le nom de Ross ne serait mêlé à une affaire aussi scandaleuse. Quant à Lawson et à sa bande, Térence Mahony s'en chargerait personnellement. Il aimait le risque et l'aventure; cela l'occuperait avant de repartir pour l'étranger.

L'auto approchait, il leva la main et la voiture s'arrêta; deux hommes en descendirent.

— Qu'est-il arrivé? demanda l'un d'eux. Mon Dieu, quel terrible accident! Y a-t-il quelqu'un de blessé?

— Oui, je crains même que mon ami ne soit déjà mort. Notre pneu arrière a éclaté et la voiture a capoté... Il y avait une autre auto derrière nous, mais elle ne s'est même pas arrêtée!

Les trois hommes transportèrent Ross dans la voiture des nouveaux venus et l'emmenèrent à l'hôpital de la ville la plus proche, d'où Mahony téléphona au capitaine Ross pour lui apprendre l'accident de son fils. Puis il eut un entretien avec l'inspecteur de police local auquel il déclara qu'ils avaient capoté à la suite d'un éclatement. Mahony revint ensuite à l'hôpital pour attendre le capitaine Ross qui avait annoncé son arrivée.

A la fin de la nuit, Billy, bien que sans connaissance, était encore vivant. Les médecins avaient peu d'espoir qu'il survécût. En tout cas, il resterait infirme jusqu'à la fin de ses jours.

CHAPITRE II

Térence Mahony n'avait en sa personne rien d'assez remarquable pour s'imposer tout d'abord à l'attention. Agé de vingt-six ans, de taille moyenne, il était bien bâti et musclé en athlète. Ses yeux gris reflétaient habituellement le calme mais prenaient l'éclat de l'acier dans les moments de surexcitation. Son menton était énergique et son front large, sous ses cheveux bruns et ondulés, aux reflets de bronze.

Certaines oppositions de sa nature troublaient et surprenaient ceux qui le fréquentaient. De son père, d'origine irlandaise et qui avait été professeur de littérature dans une Université d'Angleterre, il avait hérité la passion de la lecture — prenant un égal plaisir aux vers de Robert Bridge et aux aventures de Septon Blake — et en même temps un esprit volontiers audacieux qui se plaisait aux complications et aux mystères. Ses amis n'arrivaient pas à le comprendre entièrement, mais ils étaient d'accord sur un point : s'il se mettait en tête de faire quelque chose, il ne perdait pas son temps à en parler, il se contentait d'agir.

⁂

Le lendemain de l'accident Térence Mahony rentra à Londres, loua deux chambres meublées et alla chercher chez Billy Ross les affaires personnelles qu'il y avait laissées. Il en profita pour explorer l'appartement de son ami espérant découvrir un indice qui pourrait l'éclairer sur les entreprises de la bande criminelle. Il ne trouva rien, sauf le costume que Ross se proposait de revêtir pour le bal du Cinéma. Il l'emporta chez lui.

Ce déguisement était arrivé la veille et Mahony l'avait alors examiné avec curiosité. C'était un costume de cheik arabe, présentant cette particularité qu'il était doublé de noir et reversible. En modifiant légèrement sa coiffure celui qui le portait n'aurait qu'à le retourner pour devenir un moine en capuchon.

Mahony avait demandé à Ross où et dans quel but il s'était procuré cet étrange déguisement. Ross avait répondu que le costume n'avait rien d'étrange et qu'il lui avait été envoyé par un ami.

En se rappelant l'embarras de Ross durant cette brève conversation et le fait que les « Kidnappers » avaient projeté d'enlever Elsa Little pendant le bal du Cinéma, Mahony se demandait si ce singulier déguisement n'avait pas été envoyé à Ross intentionnellement, et il prit la décision d'aller lui-même à ce bal revêtu du costume de cheik arabe.

La première chose qu'il fit, après s'être installé, fut de se procurer une auto. Il était rentré de Chine avec une somme d'environ quinze cents livres et il en consacra trois cents pour acheter d'occasion une Aston Martin qu'on lui garantit capable de faire du 120. L'événement de la nuit précédente lui avait démontré la nécessité d'avoir, dans certaines circonstances, une voiture extrêmement rapide.

Cet achat et le transport de ses bagages l'occupèrent jusqu'à trois heures de l'après-midi. Tout de suite après il se rendit à Chelsea où Elsa Little habitait avec son oncle. Il n'avait rencontré la jeune star que deux fois seulement, elle lui avait fait une forte impression mais il se rendait compte qu'elle ne l'avait nullement encouragé à venir la voir. Cela ne le troublait d'ailleurs pas car il ignorait la timidité.

L'oncle d'Elsa, Vincent Little, l'accueillit courtoisement mais avec une nuance d'étonnement indiquant qu'il ne s'expliquait pas cette visite. Sa nièce parut également surprise, mais aucunement mécontente de voir le jeune homme. Bien que promue triomphalement au rang de « Star » elle avait gardé son naturel et sa simplicité. Plutôt petite mais merveilleusement proportionnée elle avait une grâce presque enfantine; ses cheveux blonds et soyeux tombaient en molles ondulations de chaque côté de son front et encadraient le délicieux ovale de son visage; ses yeux étaient d'un

bleu pur et profond; son nez légèrement retroussé lui donnait l'air ingénu et impertinent; sa petite bouche rose adressait au visiteur le plus adorable des sourires.

— Comme c'est gentil de venir me voir, dit-elle, vous allez prendre le thé avec nous, n'est-ce pas?

Vincent Little fronça les sourcils. Il n'avait aucune envie que Mahony restât. D'ailleurs, d'une façon générale, il désapprouvait Elsa d'accepter trop facilement comme camarades des jeunes gens inconnus. Avant d'inviter quelqu'un à prendre le thé elle aurait dû savoir dans quel collège il avait fait ses études, à quel régiment il avait appartenu, s'il avait des parents dans l'armée ou dans les services civils des Indes, quels étaient ses revenus et ses espérances. Bien qu'il fût fier du succès de sa nièce, le vieux gentleman déplorait que sa situation au cinéma la mît en relations avec des gens n'ayant ni joué au polo, ni chassé à courre de leur vie.

Cependant, puisque Mahony restait, il était tenu de causer avec lui.

— Vous étiez l'ami du jeune Ross, me semble-t-il? Quel affreux accident! Il allait sans doute comme un fou?

— Non, mais un pneu a éclaté, répondit le jeune homme! et se tournant vers Elsa : Je pense que vous allez ce soir au bal du Cinéma?

— Oui, bien que je n'en aie guère envie. Vous savez que Billy Ross devait se joindre à notre groupe. J'ai essayé de m'excuser, mais M. Lawson

m'a dit que cela semblerait bizarre et que ma firme ne l'admettrait pas.

— Lawson a parfaitement raison, déclara l'oncle. Le jeune Ross n'était pas un de vos parents et le public, qui compte voir le défilé des stars, ne doit pas avoir de déception.

— Vous y allez avec M. Lawson? interrogea Mahony.

A cette question, Little leva légèrement les sourcils, mais Elsa répondit sans hésitation.

— Un gentleman nommé Fordham doit venir me chercher et me conduire à l'Albert Hall où nous retrouverons M. Lawson et ses amis. Vous-même irez-vous?

— Non, répondit Mahony, aussitôt. Mais qui est exactement ce M. Lawson? D'où vient-il?

Vincent Little parut choqué.

— Lawson est un de nos meilleurs amis, déclara-t-il sèchement. C'est un parfait galant homme à tous les points de vue.

— C'est fort possible, je le connais à peine, dit Mahony. Vous avez également bonne opinion de lui, miss Little?

Elsa hésita, puis se mit à rire en haussant les épaules.

— Mais oui. Il est remarquablement intelligent, et réussit dans tout ce qu'il entreprend. Il parle quatre langues, c'est un sportman accompli et un merveilleux musicien... Je ne peux pas dire que je raffole de lui mais il est charmant pour nous.

— Vous dites des bêtises, Elsa, vous savez très bien que Lawson vous plaît beaucoup, dit l'oncle mécontent. Tout le monde aime Lawson...

A cet instant la porte s'ouvrit.

— Il me semble que j'entends mon nom; dit une voix.

Un très bel homme d'une quarantaine d'années, était debout au seuil de la pièce. Ses cheveux lisses étaient noirs, ainsi que ses longs yeux légèrement bridés. Il avait le teint mat et son sourire montrait des dents éblouissantes. Il était vêtu avec un goût parfait. Après être resté un moment immobile comme un acteur qui vient d'entrer en scène, il avança en déclarant :

— J'ai trouvé la porte ouverte et je suis entré.

— Vous avez très bien fait, cher ami, nous sommes ravis de vous voir, dit Vincent Little. Permettez-moi de vous présenter Monsieur...

Il semblait ne pas pouvoir se rappeler le nom de Mahony. Celui-ci eut une lueur moqueuse dans les yeux mais ne dit rien.

Lawson avait apparemment meilleure mémoire.

— J'ai rencontré M. Mahony avec ce pauvre Billy Ross, dit-il. Vous avez eu de la chance de vous en tirer, M. Mahony. Ce qui est inconcevable, c'est la conduite des gens qui étaient derrière vous. Ils ont certainement vu l'accident; pourquoi ne se sont-ils pas arrêtés?

Ses yeux noirs et pénétrants observaient Mahony. Il se demandait sans doute si celui-ci savait que

l'accident avait été provoqué par les occupants de la deuxième voiture?... Quand deux autos marchent à toute allure le bruit d'un coup de feu peut passer inaperçu.

— Ils étaient probablement fort pressés, répondit Mahony avec calme.

— De toute façon ils sont sans excuse, conclut Lawson.

Pendant ce rapide colloque, et sans que leurs hôtes s'en doutassent, les deux hommes s'étudiaient.

— Je vais sonner pour le thé, dit Elsa de sa voix mélodieuse.

La conversation devint alors générale et après avoir pris une tasse de thé Mahony ayant remercié ses hôtes se retira.

— Voilà un jeune homme bien extraordinaire, déclara Vincent Little quand la porte se fut refermée. Il est arrivé ici sans être invité, s'est imposé à nous et m'a posé plusieurs questions indiscrètes.

— Il est venu pour me voir, protesta Elsa, et je ne le trouve pas du tout antipathique. Il est plus agréable que tous les officiers jolis cœurs et tous les jeunes mondains idiots qui viennent si souvent ici.

Lawson se mit à rire :

— Et moi, demanda-t-il, suis-je un joli cœur ou un mondain idiot?

— Ni l'un ni l'autre. La jeune fille l'observa un instant. Je ne vous ai pas encore classé; en tout cas, vous n'êtes pas ennuyeux.

— Merci. Et maintenant, si je ne suis pas indiscret moi-même, dites-moi quelles questions Mahony a posées?

— Contrairement à ce que dit mon oncle, il n'a pas du tout été indiscret. Il voulait simplement savoir si j'allais au bal ce soir.

— Il désirait peut-être vous y accompagner?

— Non, il m'a dit qu'il n'irait pas.

— D'où sort-il? demanda M. Little? Si c'est un ami de Ross, pourquoi ne l'a-t-on jamais vu ici?

— C'est, je crois, un journaliste, dit Lawson; il vient de passer trois ans en Chine, comme correspondant d'un journal américain.

— Ah, il est reporter!...

Le ton du vieux gentleman semblait indiquer qu'un homme qui écrit dans les journaux ne peut être considéré comme digne de faire partie d'une société civilisée.

— Il me paraît assez inoffensif, ajouta Lawson.

Il venait, après réflexion, d'arriver à cette conclusion. Même si Mahony, cas improbable, avait appris quelque chose par Billy Ross, il ne pourrait qu'avertir les Little qui ne le croiraient pas et certainement en parleraient à l'intéressé, c'est-à-dire à lui-même Lawson. Il n'y aurait alors qu'à remettre l'exécution de son projet à une occasion meilleure.

CHAPITRE III

Mahony n'avait pas l'intention d'avertir les Little du danger qui menaçait Elsa. Il était facile de prévoir l'effet que produirait l'annonce d'un enlèvement d'Elsa projeté par Lawson. L'oncle n'en croirait rien et se mettrait en colère; Elsa en rirait; tous deux n'auraient rien de plus pressé, que de raconter à Lawson ce dont on le soupçonnait. Celui-ci prendrait la chose comme une plaisanterie et différerait l'enlèvement.

Le jeune homme dîna donc chez lui, puis ayant revêtu le costume de cheik arabe, sortit de sa gaine le pistolet automatique qui ne le quittait jamais en Chine et le nettoya soigneusement.

Vers neuf heures et quart, il se mit en route de chez lui dans sa nouvelle voiture. La demie sonnait quand il arriva à l'Albert Hall.

Bien que le bal fût à peine commencé, la piste était déjà garnie d'une foule de danseurs masqués et revêtus de riches déguisements de toutes sortes et de toutes couleurs. A chaque minute, de nouveaux venus entraient et les bars étaient assiégés.

Mahony n'avait pas de danseuse et ne désirait

pas en trouver. Dans cette immense salle où chaque bande avait son rendez-vous particulier, il s'agissait pour lui de découvrir où Lawson et ses camarades se retrouvaient entre les danses.

La chance le favorisa. Tandis qu'après une valse les couples quittaient la piste, un rire masculin attira son attention. Il se retourna et vit un grand diable de boucanier guidant vers une loge une svelte Reine de Cœur. Elle était masquée; pourtant Mahony reconnut Elsa Little.

Il avança lentement sur le bord de la piste, observant la loge. Outre le boucanier, s'y trouvaient un Charles II et un cheik arabe. Constatant que le costume de ce dernier était de la même coupe et de la même étoffe que le sien, bien que de couleur différente, Mahony tressaillit de joie, car maintenant il n'y avait pas de doute, le costume avait été envoyé à Billy Ross pour permettre à celui-ci de prendre part à l'enlèvement d'Elsa Little.

Pendant deux heures, Mahony flâna à travers la fête, observant, sans en avoir l'air, les successifs danseurs de la Reine de Cœur; il observa également tous les déguisements arabes; il en remarqua deux autres qui paraissaient avoir la même origine que le sien.

A minuit, tout le monde devait se démasquer et regagner sa place, tandis que les stars de cinéma défileraient sur le plateau et seraient présentées au public.

Vers onze heures et demie, Mahony qui se tenait à proximité de la loge où se trouvait Elsa en vit sortir celle-ci qui se dirigea vers la porte accompagnée par le Charles II. Deux secondes après, le cheik arabe parut à son tour. En voyant Mahony près de la loge, il le dévisagea.

— Vous feriez mieux d'aller à l'entrée n° 3, dit-il sèchement, nous n'avons plus que cinq minutes devant nous.

Mahony ne répondit pas. Les diverses entrées donnant accès à la porte étaient numérotées pour permettre aux danseurs de se retrouver, il se dirigea vers celle portant le n° 3 et en arrivant y vit deux moines vêtus de frocs noirs.

Évidemment ceux-ci avait dû passer la soirée dans leur déguisement de cheiks arabes, mais avant de se rendre à l'entrée n° 3, ils avaient retourné leur vêtement et s'étaient transformés.

Mahony se précipita au vestiaire des hommes et ayant opéré son changement, revint en hâte à l'entrée 3. Durant son absence, un troisième moine en robe brune s'était joint aux deux premiers. Il s'approcha d'eux.

L'animation du bal augmenta encore au moment où la piste se vida; Mahony aperçut Elsa et le Charles II se dirigeant vers la sortie. A ce moment le moine en robe brune s'avança vers eux.

— Salut! Reine des Cœurs! s'écria-t-il. Saluons-là tous!

Il fit un geste de la main droite pour appeler les

moines vêtus de noir. Ils accoururent et entourèrent Elsa. Mahony se joignit à eux.

— Formez le cercle! commanda le froc brun. Rendons hommage à la beauté! Dansons!

Les silhouettes masquées formèrent un cercle en se prenant par la main et se mirent à danser autour d'Elsa et de son cavalier. Tout cela paraissait très naturel et inoffensif. Elsa, debout au milieu du cercle, riait de tout son cœur.

— Maintenant, portons-là en triomphe! cria le froc brun. Frères, emmenons-là au monastère! Et s'avançant il souleva la jeune fille dans ses bras.

— Faites place à la Reine de Cœur! Faites place! hurlaient les autres lui frayant passage à travers la foule qui riait, croyant à une plaisanterie de jeunes gens éméchés. Elsa elle-même ne protestait pas. Au premier moment elle avait essayé de se dégager des bras qui l'emportaient, maintenant elle restait tranquille et ne se défendait plus.

Chantant et dansant, le groupe s'engagea dans un couloir, traversa le vestibule, et sortit dans la rue par la porte principale. A quelques pas, une forte automobile stationnait. Le froc brun y installa Elsa, les autres montèrent après lui, ainsi que Mahony. Personne ne fit mine de l'en empêcher. Sous sa robe, sa main tenait la crosse de son pistolet. La voiture démarra.

— Tout s'est bien passé, observa le froc brun.

Au moment où je l'ai soulevée, je lui ait fait une piqûre, elle a à peine bougé. Maintenant, n'oubliez pas vos instructions : dès qu'elle sera en lieu sûr vous reprendrez votre déguisement arabe et vous retournerez rapidement à l'Albert Hall. Personne ne se sera inquiété de notre courte absence; quand on s'apercevra que la jeune fille n'est plus là ceux qui ne sont pas encore ivres se rappelleront qu'elle est partie avec des masques déguisés en moines. C'est une excellente mise en scène. Je l'indiquerai à Mulgrave.

— Il ne sera peut-être pas de cet avis, répondit un des autres. Il doit faire taper ses ordres en rouge sur une feuille de papier bleu numérotée.

— Peu importe quel est celui qui donne les ordres, c'est nous qui les exécutons, dit le froc brun. Et nous avons réussi, c'est ce qu'il fallait!

Elsa était adossée au fond de la voiture, les yeux fermés. Elle respirait profondément et régulièrement, plongée évidemment dans un sommeil artificiel. Les masques qui était assis à côté d'elle, serrés sur la banquette, n'avaient pas l'air de s'étonner de la présence de Mahony. Celui-ci, prêt à tout, restait silencieux.

Le trajet ne dura pas très longtemps. Au bout de vingt minutes environ, la voiture pénétra dans une petite cour plantée d'arbres, au milieu d'une rue latérale de Hounslow. Une autre voiture s'y trouvait. D'une pièce éclairée, située à droite de la cour, sortit un homme qui s'approcha.

— Tout s'est bien passé? demanda-t-il.

— Très bien, répondit le froc brun; elle est là.

— Transportez-la dans l'autre auto, après quoi, vous retournerez vos costumes dans le bureau.

— Mettons pied à terre alors, il sera plus facile de la descendre.

Les autres obéirent. Mahony descendit le dernier. Et soudain il tira de sa robe son pistolet.

— Haut les mains! cria-t-il. Vite! haut les mains!

Il y eut un moment de stupeur; puis le froc brun prit la parole.

— Qui êtes-vous?... Je me demandais pourquoi nous étions quatre! Quel jeu jouez-vous? Je pensais que le chef avait envoyé un homme de plus au dernier moment.

— Inutile de discuter, dit sèchement Mahony. Reculez d'un pas, je vous prie.

— Attendez un moment, je... commença le froc brun.

Il s'arrêta soudain, poussa une exclamation en désignant le fond de la cour derrière Mahony; au même moment il lança un coup de pied vers le revolver et cria :

— Tous sur lui!

Le truc ne réussit pas. Mahony, sur ses gardes, n'avait pas regardé derrière lui. D'un bond de côté il esquiva le coup de pied et l'attaque d'un autre moine; puis, baissant son pistolet, il tira sur son adversaire qui tomba.

— Voilà ma réponse, déclara Mahony; le premier qui bouge je le descends.

Sa voix était aussi calme que s'il discutait une affaire et tous restèrent immobiles. Il s'avança, saisit le bessé et le remit sur ses pieds.

— Demi-tour, ordonna-t-il sèchement. Marchez droit devant vous. Si l'un de vous se retourne ou baisse les mains avant d'être au fond de la cour, je l'abats.

Ils obéirent, et quand ils furent éloignés de l'auto, Mahony sauta au volant, démarra et, en marche arrière, sortit de la cour. Dans la rue il partit à toute allure.

Après quelques minutes d'une course folle il se retourna vers Elsa. La jeune fille dormait encore mais paisiblement. « C'est chez elle qu'elle sera le mieux, songea Mahony; après une bonne nuit il n'y paraîtra plus. »

Il dirigea la voiture vers Chelsea où habitaient les Little.

CHAPITRE IV

La maison des Little à Chelsea était charmante et originale, avec ses fenêtres à petits carreaux et ses murs couverts de lierre. Le prix de la location était fort élevé mais, malgré cela, il n'y avait pas de chambres de domestiques et la cuisinière et la femme de chambre couchaient au dehors.

M. Little, en entendant la sonnerie du téléphone, peu après minuit, dut donc répondre lui-même. Il reconnut la voix de Lawson.

— Elsa est-elle rentrée?

— Elsa! répéta Mr. Little, stupéfait. Mais n'est-elle pas à l'Albert Hall avec vous?

— Non, répondit Lawson. Je serai chez vous dans un instant; il se passe quelque chose d'étrange.

Dix minutes plus tard, il arrivait; Mr. Little le fit entrer dans son bureau et demanda avec inquiétude :

— Qu'y a-t-il? Où est Elsa?

Lawson parut embarrassé.

— Oui, c'est ce que je me demande : où est-elle? On s'est aperçu de son absence, quand les stars ont défilé. Nous l'avons cherchée sans suc-

cès. Les directeurs de sa firme étaient furieux; elle savait parfaitement qu'elle devait être là à minuit. Je ne peux pas croire qu'elle soit partie de son plein gré. Je suis inquiet. Mulgrave prétend qu'il a vu une bande de masques qui la transportaient dans une auto... Avec tous les enlèvements qui ont eu lieu dernièrement...

Mr. Little sursauta. La terreur le fit blémir.

— Un enlèvement! Voyons, Lawson, vous ne pensez pas... Elsa enlevée...

Il bégayait, les yeux hors de la tête. Lawson haussa les épaules.

— Je ne pense rien, sinon que les exploits des kidnappers sont fréquents depuis quelque temps. Je suis venu vous consulter sur l'opportunité de prévenir la police. Qu'Elsa ait ou n'ait pas été enlevée, nous devons avant tout la retrouver.

— Mais c'est... c'est affreux! s'exclama Mr. Little. Certainement il faut téléphoner à la police. J'aurais dû tenir compte de l'avertissement du jeune Ross.

— L'avertissement de Billy Ross! Qu'est-ce que cela veut dire?

— Eh bien, il m'avait prévenu que quelqu'un en qui j'avais toute confiance cherchait à enlever Elsa. Il n'a voulu nommer personne. Malheureusement, je ne l'ai pas cru. Je vais immédiatement téléphoner à la police.

Il alla décrocher le récepteur. Lawson, debout, le regardait en se mordant les lèvres. Ainsi donc,

Ross avait parlé! Heureusement, il n'avait pas dit grand'chose à Little. Mais qu'avait-il révélé à Mahony?

A l'appel de Mr. Little, on répondit du poste de police qu'un inspecteur allait se rendre chez lui immédiatement. Au moment où le vieux gentlemen raccrochait le récepteur, on sonna à la porte d'entrée.

Les deux hommes se regardèrent. Qui était-ce? Lawson toussota, la gorge sèche soudain.

— Je vais aller voir, dit Mr. Little en quittant la pièce. C'est peut-être Elsa!

Lawson, crispé, attendit. Il entendit ouvrir la porte d'entrée et reconnut la voix de Mahony dans le hall.

— Je vous ramène miss Little, disait Mahony. Elle a perdu connaissance, mais je ne pense pas que ce soit grave.

Lawson eut un soupir rauque. Maintenant il savait le pire : l'enlèvement d'Elsa avait échoué, Mahony était renseigné et, dans un instant, Mr. Little connaîtrait toute la vérité. Peu après la police l'apprendrait aussi.

Il entendit Mr. Little qui criait avec indignation :

— Qu'est-ce que cela signifie? Que lui est-il arrivé? Elsa!... Elsa!... Est-elle blessée?

A travers la porte entr'ouverte, Lawson apercevait Mahony vêtu d'un froc noir et portant Elsa dans ses bras. Mahony s'était donc fait passer

pour un des hommes de la bande? Dans ce cas, il n'avait dû prévenir personne. Un léger espoir subsistait. A une panoplie du mur Lawson décrocha rapidement un petit poignard.

— Elle a été enlevée par votre ami Lawson, répondait Mahony. J'ai pu la délivrer. Mais avant tout, il faut prendre soin d'elle.

Il ouvrit la porte en la poussant du pied, pénétra dans le studio et, sans voir Lawson, se dirigea vers un petit divan.

Mr. Little, très agité, entra derrière lui en s'écriant :

— Enlevée par Lawson!... Je ne peux pas le croire....

Sa voix s'étrangla brusquement dans une sorte de toux et il s'effondra sur le parquet.

Mahony entendit le râle et la chute du vieux gentlemen au moment où il déposait Elsa sur le divan. Il se retourna vivement et entrevit une haute silhouette masculine disparaissant dans l'entrée.

Presque immédiatement la porte du dehors claqua et on entendit une auto démarrer dans la rue.

Comprenant l'inutilité d'une poursuite, le jeune homme se pencha vers Mr. Little. Celui-ci était étendu la face contre terre, un poignard planté entre les épaules...

Ayant retiré avec précaution l'arme de la blessure, Mahony tenta de ranimer le vieillard, mais ce fut en vain. Tandis qu'il se demandait ce qu'il

devait faire, on sonna à la porte. Il alla regarder par la fenêtre et vit un inspecteur de police.

Au même instant, un long soupir se fit entendre. Elsa reprenait ses sens; elle étendit les bras comme quelqu'un qui se réveille et regarda dans la direction de Mahony. Cependant, elle était encore sous l'influence de la drogue; ses yeux bleus contemplaient le jeune homme déguisé et masqué avec effarement; elle faisait de vains efforts pour parler.

Il y eut un nouveau coup de sonnette violent et prolongé. Elsa tourna la tête vers la porte et eut l'horrible vision du corps de son oncle étendu inanimé, avec, à côté de lui, un poignard ensanglanté.

La jeune fille sursauta; ses yeux se dilatèrent, ses mains se posèrent sur sa bouche dans un geste d'horreur et de désespoir.

Mahony se précipita vers elle et lui saisit les poignets :

— Ne criez pas! supplia-t-il.

— Lâchez-moi! ordonna-t-elle à voix basse.

Il obéit. Quittant le divan, elle vint s'agenouiller à côté de son oncle, puis leva les yeux vers Mahony.

— C'est vous qui l'avez tué!

— Non, ce n'est pas moi... je...

Il s'interrompit brusquement. A quoi bon essayer de fournir des explications! Il n'avait qu'à filer le plus rapidement possible. Il lui serait impossible d'expliquer son innocence, sans parler de ce

qu'il savait sur Billy Ross, et même s'il disait toute la vérité on ne le croirait pas, car il n'avait aucune preuve à donner.

Une troisième fois, on sonna à la porte.

Mahony quitta la pièce en dissimulant le poignard sous sa robe, puis traversa le hall en courant. Au moment où il ouvrait la porte d'entrée, il se trouva nez à nez avec un inspecteur de police; derrière celui-ci, Lawson, qui venait de descendre d'une auto, montait les marches du perron.

— Qui êtes-vous? dit Lawson Où est miss Little?

Il semblait surpris, comme s'il ignorait tout et venait directement de l'Albert Hall.

Mahony comprit le jeu du meurtrier mais cela ne modifia pas son plan. Il s'agissait de quitter la maison au plus vite sans se démasquer.

D'un bond il franchit la porte et assénant de toutes ses forces un coup de poing au policier qui ne s'y attendait pas, il l'envoya rouler sur le trottoir. D'un autre coup aussi violent il assomma à demi Lawson qui s'affaissa à côté de l'inspecteur. Le jeune homme s'élança vers l'auto qu'il avait laissée au bord du trottoir quelques minutes avant et démarra en vitesse. Bientôt il fut hors de vue.

*
* *

Après le brusque départ de Mahony, Elsa, pendant un instant, fixa, avec des yeux égarés, la

porte par laquelle il avait disparu, puis elle courut à sa suite. Elle ne songeait pas à le rattraper, mais à trouver du secours. Au moment où elle atteignait l'entrée l'auto n'était plus en vue, mais deux corps inanimés gisaient sur le trottoir. A la lueur d'un réverbère proche, elle reconnut en l'un d'eux Lawson. Elle crut d'abord que tous deux étaient morts, mais dominant sa terreur elle se pencha sur Lawson. Il venait de bouger et ouvrait les yeux en se soulevant sur un coude.

— Mr. Lawson! Mr. Lawson! dit Elsa en lui touchant l'épaule légèrement.

Lawson avait repris ses sens et se rappelait tout ce qui était arrivé, il avait une partie à jouer et il la joua.

— Elsa!... prononça-t-il avec effort... C'est vous? Depuis quand êtes-vous ici? Quand êtes-vous rentrée?

Mais elle n'était pas en état de répondre. Elle tira par la manche, afin qu'il se mit debout.

— Mon oncle a été assassiné... je vous en prie, venez vite!

— Que dites-vous? On a assassiné votre oncle?

Le policier, qui avait également repris connaissance, se remettait sur ses pieds. Lui et Lawson suivirent Elsa dans la maison.

Pendant que Lawson prenait soin de la jeune fille qui maintenant défaillait, le policier faisait les premières constatations. Sans chercher de traces ni poser des questions, dès qu'il se fut assuré

que Mr. Little était mort, il se contenta de fermer la porte de la chambre où le crime avait été commis, puis téléphona à ses supérieurs. Vingt minutes après une autre voiture s'arrêtait devant la maison. Elle amenait deux détectives, un photographe et un médecin légiste. Le chef se présenta comme étant l'inspecteur Kennedy, de Scotland Yard.

C'était, à n'en pas douter, un détective de la nouvelle école : grand, mince, d'aspect sportif, habillé par un bon tailleur, il avait trente à trente-deux ans. Il était brun avec des yeux noirs pénétrants et des traits réguliers. Il avait les mains soignées et les manières d'un homme du monde.

Le studio fut visité minutieusement, des photographies furent prises et le médecin examina le corps. Alors seulement, l'inspecteur Kennedy commença à poser des questions.

L'histoire que racontait Lawson paraissait très simple. Il avait constaté l'absence d'Elsa à l'Albert Hall, quand les stars de cinéma avaient défilé devant le public; il s'en était inquiété et avait appris qu'au moment où on avait vu la jeune fille pour la dernière fois, un groupe d'hommes déguisés en moines l'entouraient et l'avaient emportée; étonné et alarmé, il avait téléphoné à ce sujet à Mr. Little pour lui dire de prévenir la police, puis était venu en auto chez lui. Devant la porte, il avait aperçu un policier qui sonnait; au moment où il le rejoignait, la porte s'était brus-

quement ouverte, un homme masqué et vêtu d'un froc l'avait étourdi d'un coup violent sans qu'il eût le temps de se défendre. Quand il reprit connaissance, Elsa était penchée sur lui. Tous deux avaient alors pénétré dans la maison avec le policier; le corps de Mr. Little gisait sur le parquet du studio, dans une mare de sang.

Le secrétaire de l'inspecteur ayant enregistré cette déclaration, Kennedy se tourna vers Elsa.

— Maintenant, voulez-vous me dire ce qui s'est passé?

Elsa était très pâle. L'émotion que lui avait causé la mort de son oncle et l'effet de la drogue qu'on lui avait injectée l'avaient laisssée à demi-inconsciente et incapable de réunir ses idées. Dans son charmant costume de Reine de Cœur, elle était par contraste plus pathétique encore. L'inspecteur Kennedy la regardait avec pitié et admiration mais il devait remplir son devoir.

— Je n'ai pas grand'chose à dire, répondit-elle, d'une voix mal assurée. Au bal, des gens vêtus en moines se sont mis à danser autour de moi. Soudain, l'un d'eux m'a enlevée dans ses bras, j'ai senti une piqûre au bras et j'ai perdu connaissance. Quand je suis revenue à moi, j'étais couchée sur ce divan, et un homme déguisé en moine se tenait debout près de la fenêtre. J'ai tourné la tête et... j'ai vu mon oncle...

La jeune fille ne put continuer. Ses paupières

battaient, des larmes coulaient lentement sur ses joues rondes.

Elle avait l'air d'une enfant désespérée. L'inspecteur Kennedy était de plus en plus touché.

— Et alors? Miss Little, dit-il avec douceur.

— Alors, j'ai crié, mais l'homme m'a saisi les poignets en me disant : « Inutile de crier. » Je lui ai répondu : « Vous l'avez tué? » Il m'a dit : « Non, ce n'est pas moi. » Puis il ramassa le poignard, le cacha sous sa robe et prit la fuite. Je l'ai suivi, pour trouver du secours. En sortant, j'ai vu Mr. Lawson et l'agent de police étendus sur le trottoir.

— Vous ne savez pas qui était l'homme déguisé en moine?

Elle hésita et porta la main à sa tête.

— Non. Je n'ai pas vu son visage... Mais il me semble que j'avais déjà entendu sa voix...

— Donc, vous avez eu l'impression de reconnaître la voix de cet homme et pourtant vous ne savez pas qui il était. Cela semble indiquer qu'il s'agit de quelqu'un que vous avez rencontré mais que vous ne connaissez pas beaucoup. Réfléchissez, miss Little; tâchez de vous souvenir. Quelle voix était-ce?

Il y eut un long silence. Elsa regardait fixement devant elle. Elle aurait voulu être seule et donner libre cours à ses larmes. Si elle pouvait retrouver le nom de cet homme, peut-être la laisserait-on tranquille... L'un après l'autre, les noms des gens

qu'elle connaissait passaient dans sa mémoire, mais la voix qu'elle avait encore dans les oreilles n'appartenait à aucun d'eux. Lawson attendait un peu anxieux. Il espérait qu'elle ne se souviendrait pas, car il ne tenait pas à ce que Mahony fût arrêté — tout au moins pour l'instant. Il ignorait ce que savait exactement le jeune homme et ce qu'il pourrait révéler à la police.

L'inspecteur Kennedy insista :

— Pensez à tous les hommes que vous connaissez, dont le nom commence par un A, puis par un B, et ainsi de suite. Faites un petit effort, miss Little...

Adamson, Arlington, Barton, Borisoff... tous ces noms défilèrent dans le cerveau d'Elsa. Brusquement, son expression changea.

— Vous avez trouvé? demanda vivement Kennedy.

— Oui; pourtant il est impossible que ce soit lui, dit Elsa; je le connais à peine...

— Comment s'appelle-t-il?

— La voix me rappelait celle de Mr. Mahony. Il est venu prendre le thé cette après-midi. Mais je ne puis admettre qu'il ait fait cela. Pour quelle raison? Il ne devait même pas aller à ce bal. Il me l'a dit. Et pourquoi aurait-il voulu m'enlever et tuer mon oncle?

— Qui est ce Mahony? Où habite-t-il? demanda l'inspecteur.

— Je l'ai connu par Billy Ross, qui a été blessé

hier dans un accident d'auto. Mahony était installé chez Billy depuis quelques jours. J'ignore où il habite maintenant.

Lawson l'ignorait aussi. En fait, personne ne connaissait la nouvelle adresse de Mahony.

— Je serai fixé demain matin, dit l'inspecteur.

Mais heureusement pour Mahony, cette affirmation était un peu optimiste.

CHAPITRE V

Mahony, en quittant la maison des Little, fila tout droit à l'Albert Hall dans la voiture qui lui avait servi à ramener Elsa.

Il avait laissé la sienne dans un parc voisin de la grande salle et déposé au vestiaire le pardessus et le chapeau qu'il portait en se rendant au bal. Son intention était, si on l'interrogeait, de soutenir qu'il n'avait jamais quitté le bal.

Il arrêta la voiture dans une rue tranquille et retourna son costume en sorte que, maintenant, il était déguisé en Arabe. Puis, ayant abandonné l'auto, il se rendit à pied au bal.

Quand il entra dans la salle les danseurs étaient encore nombreux mais tous les couples étaient démasqués. Mahony, qui était encore masqué, se dirigea furtivement vers le vestiaire afin de reprendre ses affaires.

Soudain, quelqu'un lui toucha l'épaule. Il se retourna et se trouva en face de l'homme déguisé en Charles II qui avait mené Elsa vers la sortie. D'après ce qu'il avait entendu dans l'auto qui emmenait la jeune fille, cet homme s'appelait Mulgrave. Il semblait avoir quarante-cinq ans; son

visage démasqué était brutal et cynique avec un teint blafard, de petits yeux rusés et une bouche mince et cruelle.

— Ah! vous voici enfin! dit-il. Que diable êtes-vous devenu? Où sont les autres?

Evidemment, il prenait Mahony pour un des bandits. Ceux-ci n'avaient pas été tentés de revenir à l'Albert Hall, après leur mésaventure.

Mahony hésita un instant avant de répondre. Soudain il eut une inspiration.

— Tout a raté, dit-il d'une voix enrouée. Les autres ont été coffrés par la police. Je suis venu ici pour retirer les effets que j'avais déposés au vestiaire; après quoi, je filerai en vitesse.

La face blafarde de Mulgrave se colora brusquement.

— Coffrés! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé? Notre plan était bien combiné pourtant!

Mahony ricana.

— Il a quand même raté et je vais filer. J'ai une voiture rapide qui m'attend dehors. Vous devriez vous changer et partir avec moi.

— Mais... commença Mulgrave.

Mahony n'était pas disposé à discuter. Il désirait filer avant que la police n'arrivât, mais il tenait à emmener avec lui Mulgrave. Il l'interrompit.

— Je n'ai pas de temps à perdre. La police va arriver d'un instant à l'autre. Venez-vous ou préférez-vous être arrêté?

Si Mulgrave avait été moins affolé, il eut sans doute hésité à croire son interlocuteur, mais terrifié par les mots : la police, il le suivit au vestiaire.

Ayant repris ses vêtements, Mahony entraîna Mulgrave jusqu'au parc où son auto l'attendait. Avec un formidable vrombissement la voiture démarra dans la direction du nord.

— Dites-moi exactement ce qui est arrivé, demanda Mulgrave.

— Ne me parlez pas pour le moment, vous saurez tout quand nous serons arrivés, répondit sèchement Mahony, qui se retenait de sourire en se disant que l'enlèvement de Mulgrave réussissait mieux que celui d'Elsa.

Ils filèrent sans parler par Baker Street et Malborough Road. Laissant Hampstead derrière eux, ils s'engagèrent dans la lande solitaire. Bientôt Mahony arrêta l'auto. Ils se trouvaient sur un terrain nu et apercevaient au loin les lumières de Highgate. Mahony éteignit ses phares et se tourna vers Mulgrave :

— Descendez! ordonna-t-il.

— Descendre? Pourquoi descendre? dit Mulgrave, surpris.

— Je vous dis de descendre. Je n'ai pas envie que vous ensanglantiez mes coussins, répondit Mahony tout en sortant tranquillement son revolver.

Mulgrave regarda l'arme, puis Mahony, avec

l'expression d'un lapin paralysé par la peur en face d'un serpent.

— Mais... commença-t-il.

— Taisez-vous! Je vous ai enlevé et maintenant je vais vous tuer, du moins j'en ai l'intention. Cela dépendra uniquement des renseignements que vous me donnerez.

— Vous... vous ne m'avez pas... amené ici... pour m'assassiner froidement? bégaya Mulgrave. Vous.... vous ne pouvez pas faire cela.

— Si, et sans aucun scrupule, répliqua Mahony, du ton le plus naturel.

— Que... que désirez-vous savoir? gémit l'autre terrorisé.

Mahony tira de sa poche une coupure de journal et à la lueur de son phare de secours lut tout haut les lignes suivantes :

Disparition d'une jeune fille.

Une jeune fille de la haute société londonienne, miss Ruth Fraser, a disparu de la maison de son tuteur, Sir Gerald Lee Ramdsen, 173 Upper Brook Street, depuis hier après-midi. Miss Fraser, qui est âgée de vingt ans, est une intrépide aviatrice et une joueuse de tennis bien connue. Son tuteur déclare qu'elle est sortie après le déjeuner faire des courses, et que depuis lors il n'a plus entendu parler d'elle. On craint qu'elle n'ait été frappé d'amnésie.

C'était l'information qui avait suscité la veille la réflexion de la servante de l'auberge. Cette

réflexion avait vivement impressionné Billy Ross, et Mahony en concluait que Billy devait savoir à quoi s'en tenir au sujet de la disparition de la jeune fille. Pour innocenter Billy, il fallait effacer autant que possible le mal qu'il avait contribué à faire. C'était dans ce but que Mahony avait enlevé Mulgrave, afin de le questionner.

— Vous allez me dire où est cette jeune fille, ordonna-t-il.

— Je l'ignore. Comment pourrais-je le savoir? répondit Mulgrave.

Mahony sentait la colère bouillonner en lui. L'homme qu'il avait devant lui était un des êtres les plus vils et les plus dangereux qu'il eût jamais rencontré; il n'aurait aucun scrupule à le tuer, mais pour le moment, il désirait en obtenir des renseignements. Brusquement, il remit son revolver dans sa poche et prenant Mulgrave par le cou, le sortit de l'auto et d'un violent coup de poing en pleine figure l'envoya rouler par terre. Puis il le remit sur ses pieds.

— Allez-vous parler? gronda-t-il. Où est-elle?

Mulgrave geignit sans répondre.

Mahony lui lança un coup de pied sur le tibia.

— Où est-elle?

— Dans une maison près de Watford, gardée par trois hommes... avoua Mulgrave.

— Vous allez m'y mener!

— C'est impossible, ils me tueraient, bégaya Mulgrave tremblant.

— Si vous refusez, c'est moi qui vous tuerai. Alors, êtes-vous décidé?

Mulgrave fit un geste de désespoir.

— Soit! Allons-y...

— Montez le premier, ordonna Mahony.

Cinq minutes plus tard, ils filaient à toute allure sur la grand'route dans la direction de Watford. A quatre milles environ de cette ville, ils prirent un chemin vicinal. Peu après, ils arrivaient à l'entrée d'une allée bordée d'arbres, conduisant à une maison isolée. A travers les arbres on apercevait des fenêtres éclairées.

— C'est là, dit Mulgrave.

Mahony arrêta la voiture.

— Nous allons descendre ici et nous irons à pied à la maison. Passez devant. Si vous criez ou si vous essayez de fuir, je vous tue.

Ils sortirent de l'auto et restèrent un instant au bord de la route. On n'entendait aucun bruit, à part le hululement d'un hibou dans le bois. Mulgrave, furieux et terrifié, se demandait ce qui allait se passer mais n'osait plus résister. Il regardait son compagnon du coin de l'œil, il le haïssait mais avait plus encore peur de lui.

— Que dois-je faire maintenant? demanda-t-il.

— Rien, répondit Mahony avec calme. Je n'ai plus besoin de vous.

Et soudain, d'un direct au menton, il l'envoya rouler dans le caniveau. Se penchant sur lui il le vit évanoui et le couvrit de son personnel dégui-

sement; c'était une façon de s'en débarrasser. Son pardessus boutonné jusqu'au cou empêchait de voir qu'il était sans veston.

Il réfléchit pendant quelques instants sur un plan d'action. Puis, remontant dans l'auto, il la remit en marche et vint s'arrêter devant la porte d'entrée de la maison. Il était évident qu'on l'avait entendu arriver. En effet, à peine la voiture était-elle arrêtée que la porte s'ouvrit.

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous? demanda une voix rude.

Mahony descendit. Dans la poche de son manteau, sa main droite tenait son pistolet.

— Peu importe qui je suis, répondit-il sur le même ton. Je viens chercher Ruth Fraser. Transportez-la dans la voiture et dépêchez-vous, je suis pressé.

— Comment? Vous venez chercher la jeune fille? dit l'autre d'un ton surpris. Les phares de l'auto l'éclairaient; c'était un petit homme trapu qui avait la tête bandée. Il paraîssait à la fois penaud et nerveux.

— A propos... vous savez... il y a eu un accident. Je... enfin...

Il n'avait pas l'air de savoir ce qu'il voulait dire. Mahony eut peur. Avait-on tué la jeune fille?

— Que voulez-vous dire? Elle n'est pas... morte?

— Oh non! Oh non! Au contraire... enfin nous

ne pouvons pas entrer dans sa chambre... Elle...

Un coup de revolver partant soudain d'une fenêtre du premier étage l'interrompit. La balle siffla au-dessus de la tête de Mahony. Sans hésiter, celui-ci se précipita vers la porte d'entrée, son pistolet à la main. L'homme qui était sur le seuil fut si surpris qu'il resta immobile jusqu'au moment où Mahony, d'un coup de crosse sur la tête, l'étendit sans connaissance.

Passant sur son corps, le jeune homme pénétra dans le vestibule en criant de toutes ses forces :

— Miss Fraser! Miss Fraser!

Une porte s'ouvrit sur la gauche, d'où sortit en courant un homme qui faillit se heurter à lui.

Mahony le prit à la gorge et le secoua en lui montrant son revolver.

— Où est miss Fraser? Répondez vite, sinon je vous brûle la cervelle.

— Miss Fraser? Elle est enfermée dans une chambre du premier étage.

— Merci! répondit Mahony.

La crosse de son pistolet s'abattit et l'homme rejoignit son camarade sur le sol. Mahony escalada l'escalier. En haut se trouvait un corridor avec des chambres de chaque côté. Un troisième individu y était assis, un revolver à la main.

En voyant arriver Mahony, il se leva rapidement et fit feu. Mahony riposta. L'homme, avec un juron, tourna sur lui-même et s'abattit sur le dos.

— Miss Fraser! Miss Fraser! cria Mahony.

Derrière une porte fermée, la voix claire d'une jeune fille répondit d'un ton de défi :

— Que désirez-vous?

— Etes-vous enfermée? demanda Mahony. Je vais vous délivrer, ce ne sera pas long.

Il fonça sur la porte, l'épaule en avant. Le bois craqua... La voix de la jeune fille s'éleva, de nouveau menaçante :

— Prenez garde! Il me reste encore quatre balles!

Il était trop tard. Mahony s'élançait déjà pour une nouvelle attaque contre la porte. Un des panneaux céda légèrement, mais, au même instant, un coup de revolver partit de l'intérieur et un éclat de bois sauta.

— Ne tirez donc pas! hurla le jeune homme. Je suis venu pour vous délivrer!

— Inutile de me raconter des blagues! Avec moi, cela ne prend pas! cria la voix claire.

« Quelle petite idiote! pensa Mahony. Tant pis, allons-y. »

Il se recula légèrement et donna de toutes ses forces un coup de pied dans la porte, à l'endroit où le bois avait déjà commencé de céder. Le panneau vola en éclats et la porte s'ouvrit. Au même instant, le jeune homme s'aplatit par terre, évitant ainsi un nouveau coup de feu dont la balle passa au-dessus de lui. Avant que la jeune fille eût le temps de tirer encore il s'était jeté en avant

et l'avait saisie aux chevilles. Elle poussa un cri et tomba assise. Un autre coup de revolver partit vers le plafond. Mahony lui arracha l'arme des mains.

— Tenez-vous tranquille, voyons! Vous auriez pu me tuer!

— C'était bien mon intention!

Assis tous deux sur le parquet, ils se dévisageaient d'un air furieux. Ruth Fraser était une jeune fille svelte, au visage candide, avec un menton volontaire et de grands yeux noirs qui fixaient Mahony avec mépris et indignation.

— Vous ne m'avez donc pas compris quand je vous ai dit que je venais vous délivrer? demanda-t-il.

— Si, mais je ne vous ai pas cru, répondit-elle sèchement. Je pensais que vous faisiez partie de la bande et que vous mentiez comme les autres...

Mahony se mit à rire.

— Et à présent, vous me croyez toujours un bandit?

Elle hésita, sourit légèrement et répondit :

— Non!

Il se mit debout vivement et lui tendit la main pour l'aider à se relever.

— Venez! Il faut sortir d'ici le plus vite possible.

— C'est bien mon avis.

Elle s'appuya au mur. Soudain il comprit que sa surexcitation tombant elle était très faible et très lasse. Il lui prit le bras pour lui faire traverser le corridor et descendre l'escalier. Personne

ne tenta de les arrêter. Près du seuil de la porte d'entrée, le petit homme était assis, le dos au mur; il gémissait et se contenta de les regarder avec des yeux vitreux pendant qu'ils remontaient en auto.

Mahony au volant, la voiture bondit en avant. Dès que la maison fut hors de vue, la jeune fille assise auprès de son compagnon lui demanda :

— Ainsi, vous êtes venu ici exprès pour moi?

— Uniquement.

Elle parut réfléchir, puis continua :

— Je suis désolée de vous avoir donné tant d'ennuis, ou plutôt d'avoir voulu vous tuer.

— N'y pensons plus. Comment vous sentez-vous?

— Fatiguée et affamée. Je n'ai rien mangé depuis avant-hier. Il y avait bien de l'eau dans ma chambre, mais c'est peu nourrissant.

La jeune fille parlait d'une façon simple et naturelle que Mahony appréciait. « Gentille fille! » pensa-t-il.

— Je suis navré de n'avoir rien à manger, dit-il. Heureusement nous serons bien vite chez vous, et là, vous trouverez tout ce qu'il vous faudra.

Elle le regardait sans dissimuler sa curiosité.

— Je voudrais bien savoir qui vous êtes et comment vous avez été amené à vous mêler de cette affaire?

Il n'avait nullement l'intention de lui dévoiler son identité, ni de rien expliquer, soit à elle-même, soit à ses parents, soit à la police.

— Ne me demandez rien; je ne pourrais répondre à aucune de vos questions. Par contre, j'aimerais que vous me disiez comment vous avez été enlevée et ce qui se passait dans cette maison quand je suis arrivé.

— J'ai été enlevée il y a trois jours, alors que je me trouvais en compagnie d'un de mes amis, Billy Ross, chez une cartomancienne, la fameuse Judith. Billy était venu me chercher chez mon tuteur pour aller la voir. Pendant que je fixais les yeux sur les cartes, quelqu'un est passé derrière moi et m'a mis sous le nez un mouchoir chloroformé. J'ai essayé de lutter mais j'ai très vite perdu connaissance et je ne me rappelle plus rien jusqu'au moment où je me suis réveillée dans la maison où vous m'avez trouvée. Trois hommes étaient préposés à ma garde et m'avaient enfermée. Ils ne me maltraitaient pas, mais j'ai eu l'impression qu'ils mettaient quelque chose dans ma nourriture.

— Une drogue? demanda Mahony.

— Oui; après les repas, j'étais dans une sorte d'euphorie et délivrée de tous soucis. Mais, après cela, je me sentais encore plus déprimée et plus découragée. Alors, avant-hier, quand le petit homme m'a apporté mon dîner, je lui ai asséné un coup sur la tête avec une chaise. Il a perdu connaissance; j'ai fouillé ses poches et me suis emparée de son revolver. Entendant monter les deux autres bandits, je l'ai tiré hors de la chambre

et je me suis enfermée à clef. Ils ont crié et m'ont menacée. Heureusement, la fenêtre était trop haute pour qu'ils pussent l'escalader et quand ils ont essayé d'enfoncer la porte, j'ai tiré et j'ai dû en blesser un. Depuis ils ont renoncé à entrer, mais ils venaient de temps en temps me demander d'ouvrir en mêlant les menaces et les promesses! Je pense qu'ils avaient résolu de me laisser mourir de faim, afin de me réduire... Ils auraient réussi si vous n'étiez pas arrivé. Je vous suis profondément reconnaissante.

« Cette enfant a du cran », songea Mahony.

Au cours de ses voyages, il avait connu bien des femmes, mais aucune n'aurait été capable de tenir tête à des bandits avec autant de courage que celle-ci.

— Je me demande ce qu'est devenu Billy Ross? ajouta-t-elle.

— Hier soir, il a été victime d'un accident d'auto. S'il s'en tire — ce qui est douteux — il restera toujours infirme.

Après une pause, Mahony ajouta :

— Vous dites que vous m'êtes reconnaissante, eh bien, je vais vous demander une faveur. Vous devrez sûrement raconter à vos parents et à la police ce qui vous est arrivé. Vous ne leur direz pas mon nom, car vous l'ignorez, mais je vous serais très obligé de ne pas faire de moi une description trop exacte. Je voudrais aussi que vous ne prononciez pas le nom de Ross. Il est un peu

responsable de votre enlèvement, mais il ne peut pas être puni davantage qu'il l'a été. Si son nom est traîné dans la boue, son père sera seul à en souffrir, et c'est ce que je veux éviter. Je m'arrangerai pour que ces misérables ne le dénoncent pas.

Il parlait avec une sombre résolution. La jeune fille le regarda un moment et répondit :

— Je suis sûre que vous saurez les faire taire. Je vous promets de ne pas faire allusion à Billy Ross. Je raconterai à mon tuteur qu'ayant pris un taxi pour rentrer, j'ai été emmenée dans un endroit désert où un homme m'a chloroformée. Ce sera suffisant. D'ailleurs, je suis persuadée que mon tuteur n'en parlera pas à la police, car il déteste le bruit et le scandale.

— Ce sera parfait. Merci.

Elle rougit un peu.

— Ne voulez-vous pas me dire qui vous êtes?

— Non!

Ils traversèrent Hampstead puis Upper Book Street et arrivèrent enfin à Mayfair, où habitait le tuteur de Ruth, Mr. Lee Ramsden. La jeune fille descendit d'auto et tendit la main à Mahony en demandant :

— Nous reverrons-nous jamais?

— Je ne suis pas prophète.

— Ne désirez-vous donc pas me revoir? Trouvez-vous que ce soit bien d'arracher au péril de votre vie une jeune fille à des bandits, puis de disparaître sans plus vous soucier d'elle?

Il hésita. Ruth lui plaisait. En d'autres circonstances, il aurait été enchanté de la revoir.. Mais il ne pouvait se laisser aller à un entraînement sentimental qui eût entravé ses plans.

— Il vaut mieux que nous soyons dans l'impossibilité de nous rencontrer à nouveau, dit-il à regret.

Un léger sourire détendit les lèvres de la jeune fille.

— Vous croyez vraiment que c'est impossible?... Dans ce cas, je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Au revoir et merci encore.

Elle lui fit un signe d'adieu et fit les quelques pas qui la séparaient de la maison de son tuteur. Arrivée en haut du perron, elle se retourna et répéta son geste auquel Mahony répondit en agitant la main, tandis que son auto démarrait.

Un vieux maître d'hôtel ouvrit la porte au bout d'un moment. Il était vêtu d'une robe de chambre et ouvrit des yeux ahuris en reconnaissant la jeune fille.

— Miss Ruth! s'exclama-t-il.

— Mais oui, c'est moi, Mullins. Je meurs de faim et de sommeil. Allez me chercher n'importe quoi à manger. Mais dites-moi auparavant si l'on a été très inquiet de mon absence?

— Mr. Lee Ramsden a été, bien entendu, très tourmenté. Je vais le réveiller pour lui annoncer votre retour.

Le domestique n'eut pas besoin de réveiller son maître; au moment où Ruth s'avançait dans le

hall, elle entendit marcher au premier étage, et une voix demandant :

— Qu'y a-t-il donc, Mullins?

Mr. Lee Ramsden descendait tout en parlant dans le hall éclairé. Grand, bien bâti, paraissant cinquante-cinq à soixante ans, il donnait une impression de force et d'autorité. Ses grands traits étaient sévères mais ses yeux bleus avaient quelque chose d'ironique et de glacial. Une seule chose choquait en lui : ses mains larges et épaisses, spatulées; des « mains d'assassin », lui avait dit un jour en riant un criminologiste, ce qui avait fait hausser les épaules à Mr. Lee Ramsden.

En aperçevant Ruth, il s'arrêta court, comme un homme qui reçoit un choc soudain, mais il se ressaisit immédiatement.

— Ruth, mon enfant! D'où sortez-vous? Nous pensions qu'il vous était arrivé un malheur! Votre tante est passée à la maison, elle est folle d'inquiétude.

— Je n'étais pas moi-même très à mon aise, mais je vous dirai ce qui m'est arrivé quand j'aurai mangé quelque chose; je meurs de faim, répliqua Ruth, qui désirait avoir le temps de réfléchir à l'histoire qu'elle raconterait.

Un potage chaud lui fut servi dans la salle à manger et quand elle l'eût pris, elle narra son aventure à la façon dont elle l'avait arrangée avec Mahony. Son tuteur l'écouta attentivement. Puis il sourit et déclara :

— C'est une jolie histoire, ma chère petite, une très jolie histoire, une des plus jolies que j'aie jamais entendue. Voyons Ruth, vous ne voulez pas m'avouer franchement où vous avez été?

Elle prit l'air surpris.

— Mais je viens de vous le dire : un taxi où je suis montée m'a emmenée dans un endroit désert et on m'a chloroformée, puis emportée dans une maison aux environs de Londres, je ne saurais dire où, car il faisait sombre et je n'ai pas fait attention à la route en revenant ici.

— Et un courageux inconnu a fait irruption dans la maison pour vous tirer des griffes des sinistres bandits et vous ramener ici, m'avez-vous dit? Et vous ne savez ni qui vous a enlevée, ni où l'on vous a conduite, ni le nom de votre sauveur. Cela paraîtra bien bizarre à la police, vraiment bien bizarre. Je ne pense pas que les inspecteurs vous croiront.

— Que pourrais-je leur dire d'autre?

Mr. Lee Ramsden sourit.

— Pourquoi ne leur raconteriez-vous pas que vous êtes allée chez une ancienne amie de pension et que vous avez oublié de nous en prévenir? suggéra-t-il aimablement. Ainsi ils ne pourraient pas prétendre que vous les avez mis sur la piste d'une bande de kidnappers qui n'existe pas. Je sais que, légalement, je suis votre tuteur, mais si vous ne désirez pas me dire où vous êtes allée, je n'essaierai pas de le découvrir en dehors de vous.

Mais cette histoire d'enlèvement, vraiment, ma chère petite, cela ne tient pas debout. Je ne suppose pas un instant que la police croira à l'ancienne amie de pension, mais au moins, cela dégagera sa responsabilité, et cela fera mieux dans les journaux que ce ridicule enlèvement. C'est mieux à tous les points de vue.

Ruth, stupéfaite, ne savait que penser. Evidemment, son tuteur ne croyait pas un mot de ce qu'elle avait dit. Et à la réflexion elle admettait que son récit devait paraître un peu invraisemblable. Mais pourquoi n'insistait-il pas pour savoir la vérité? Pourquoi lui offrait-il lui-même une autre version? Elle était si lasse qu'elle ne discuta pas.

— Vous avez peut-être raison, déclara-t-elle, je raconterai que je suis allée chez une ancienne camarade de pension. Maintenant, je vais me coucher. Bonne nuit, oncle Gérald.

Elle l'appelait toujours ainsi, bien qu'il ne fût pas son oncle, mais il avait été le meilleur ami de son père.

— Bonne nuit, ma chère petite. Et la prochaine fois que vous aurez envie de partir pour un jour ou deux, prévenez-moi. Je ne vous demanderai pas où vous allez, mais cela m'évitera d'alerter la police.

Ruth ne répondit pas et alla se coucher.

Mr. Lee Ramsden resta seul, appuyé à la cheminée, les mains dans les poches. Le maître d'hôtel entra pour débarrasser la table.

— Eh bien, Mullins, c'est une surprise! dit gaiement Mr. Lee Ramsden.

Le maître d'hôtel eut l'air gêné.

— En effet, monsieur.

— Quoi qu'il en soit, notre ami Lawson paraît avoir fait du gâchis. Je me demande quel est le jeune homme qui a ramené ma pupille. En tout cas sa voiture faisait beaucoup de tapage. Cela ne devrait pas être permis au milieu de la nuit. Vous ne l'avez pas vu par hasard?

— Non, monsieur; il était parti avant que je n'aie ouvert la porte.

— C'est bien dommage, dit Lee Ramsden. Oui, bien dommage, parce que nous serons obligés de découvrir son identité et de nous arranger avec lui, avant de prendre une décision au sujet de miss Ruth. Dans deux mois elle sera majeure. Nous n'avons donc pas beaucoup de temps devant nous, n'est-ce pas, Mullins?

— C'est vrai, monsieur.

— J'espère cependant que ce sera suffisant, conclut Mr. Lee Ramsden.

Mullins prit le plateau et se dirigea vers la porte; il avait hâte de sortir; il était effrayé. Depuis vingt-cinq ans qu'il était au service de l'affable, cynique et despotique Lee Ramsden, il tremblait devant lui, l'adorait et obéissait aveuglement à tous ses ordres, quels qu'ils soient...

CHAPITRE VI

Après avoir quitté Ruth Fraser, Mahony retourna à Nothing Hill Gate où se trouvait son appartement. Il laissa son auto dans une remise qu'il avait louée comme garage, et rentra chez lui. La maison était silencieuse et obscure. Il monta dans sa chambre en faisant le moins de bruit possible et se mit au lit. Il espérait que personne ne l'avait entendu rentrer.

Il se réveilla de bonne heure. Pendant son petit déjeuner, il parcourut les journaux du matin. Aucun d'eux ne parlait encore du meurtre de Vincent Little. Il téléphona alors à l'hôpital où l'on avait transporté Ross et demanda de ses nouvelles. On lui répondit qu'il était encore vivant, quoique toujours sans connaissance, et qu'il pouvait rester ainsi plusieurs jours. On ne savait pas s'il s'en tirerait ou non. Mahony, ensuite, alluma une cigarette, se demandant ce qu'il allait faire et ce qu'allaient faire ses ennemis.

Lawson pouvait difficilement dire à la police que lui, Mahony, était présent quand Mr. Little avait été tué; d'autre part, Elsa n'avait pas dû le reconnaître. Il avait donc peu de chances d'être arrêté.

Néanmoins ses ennemis, ignorant qu'il était renseigné sur eux, le chargeraient probablement pour se disculper et se venger de lui. Ils pourraient même être tentés de faire une imprudence qui lui donnerait l'occasion de les atteindre.

En attendant, se procurer un supplément d'informations serait utile. Il chercha dans l'annuaire du téléphone l'adresse de Lawson et s'y rendit à pied. Il voulait voir la maison, reconnaître quel était le meilleur moyen d'y entrer et d'en sortir. Un jour ou l'autre, cela pourrait lui servir.

La chance le favorisa; en arrivant au bout de la rue où habitait Lawson, il se trouva nez à nez avec Lawson lui-même. Les deux hommes s'arrêtèrent et pendant un instant ils se regardèrent sans parler. Puis Lawson sourit.

— Bonjour, Mahony. Que faites-vous dans le quartier?

— Je me promène; cela vous gêne?

— Pas le moins du monde! Promenez-vous tant que vous voudrez, mon garçon, pendant que vous pouvez le faire. Il est probable que cela ne sera plus pour très longtemps... Moi, je vais justement rendre visite à miss Little. Je crois que vous avez l'habitude d'arriver chez elle inopinément... Au fait, pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas?

Mahony était irrité de l'assurance de Lawson, en même temps il remarqua avec plaisir que la lèvre de celui-ci était enflée, suite du coup de la veille. Il accepta le défi.

— Excellente idée, je vais aller avec vous chez miss Little. Qu'est-ce que vous avez à la lèvre? ajouta-t-il. Avez-vous reçu un coup?

Lawson ignora cette question.

— Elle sera enchantée de voir celui qui l'a si galamment délivrée hier soir, dit-il d'un ton moqueur. Malheureusement, elle ne semble pas se rendre compte que c'est vous.

Mahony sourit.

— Sait-elle que c'est vous qui avez assassiné son oncle?

— Non, mais vous pouvez le lui dire. Voici un taxi, si nous le prenions?

Ils montèrent tous deux dans le taxi. Mahony, très calme en apparence, était en réalité assez inquiet. Comment Lawson pouvait-il être si confiant et si sûr de lui? Que tenait-il en réserve? Sans doute était-il absolument certain que toute accusation portée contre lui par Mahony ne serait pas appuyée par Billy Ross, qui même s'il survivait ne serait pas en état de faire la moindre déposition avant longtemps. Dans ces conditions, Lawson devait espérer qu'il pourrait peut-être se débarrasser de Mahony.

Brusquement, il frappa contre la glace pour ordonner au chauffeur de s'arrêter.

— Excusez-moi un instant, dit-il à Mahony, je vais acheter des cigarettes.

Il descendit et se dirigea vers un petit bureau de tabac sur la porte duquel une affiche indiquait :

« Téléphone public ». Mahony fronça les sourcils. Il savait que Lawson ne fumait que des cigarettes bulgares, qui ne se trouveraient pas dans une boutique aussi modeste. Lawson était donc entré là uniquement pour téléphoner. A qui et pourquoi?

Mahony glissa sa main dans sa poche et saisit la crosse de son revolver. Ce contact le réconforta. Quels que fussent les projets de Lawson, il était prêt à y parer. Mais Lawson remonta et aucun incident ne se produisit jusqu'à la fin du trajet. Lawson, ayant payé le chauffeur, sonna à la porte des Little. Une accorte femme de chambre leur ouvrit et les fit entrer dans le salon où Elsa était assise en compagnie de deux hommes, l'un petit et blond, l'autre grand et brun. Ce dernier était l'inspecteur Kennedy.

— Bonjour Elsa, dit Lawson, je vous ai amené M. Mahony. Tiens? Kennedy, comment allez-vous?

La jeune fille, le visage pâle et défait, avait eu un tressaillement de surprise en voyant paraître Mahony. Elle le regardait avec une attention profonde.

— Où avez-vous rencontré Mr. Lawson? lui demanda-t-elle.

Elle attendit anxieusement la réponse. Il en fut de même, bien que pour des motifs différents, pour Lawson et Kennedy.

— Je l'ai rencontré près de chez lui, au bout de Dulverton Street, répondit le jeune homme.

Elle pâlit encore.

— Je reconnais la voix de cet homme, c'est lui qui était avec moi cette nuit dans le studio, dit-elle.

Mahony eut un mouvement de recul. Jamais il n'aurait supposé qu'elle reconnaîtrait sa voix. Elle le regardait avec horreur; Lawson dissimulait sa satisfaction.

— Ce n'est pas moi qui ai tué votre oncle! s'écria Mahony avec indignation.

L'inspecteur Kennedy se pencha légèrement en avant; il était calme mais ses yeux noirs brillaient.

— Ainsi donc, vous saviez que Mr. Little avait été assassiné, dit-il vivement. Comment en avez-vous été informé, puisque la nouvelle n'a paru jusqu'ici dans aucun journal? Il fit une légère pause et ajouta : Je dois vous prévenir que je suis l'inspecteur Kennedy, de la police judiciaire, et que ce que vous direz peut être retenu contre vous. Vous n'êtes pas obligé de répondre à mes questions pour l'instant.

Mahony contre-attaqua.

— Comment j'ai appris l'assassinat? C'est Lawson qui m'en a informé en venant ici.

Lawson montra une surprise parfaitement jouée. Il haussa légèrement les épaules.

— Voyons, voyons, Mahony, vous savez bien que je n'ai pas dit un mot de l'assassinat.

Mahony se retourna vers lui si brusquement que l'autre recula

— Vous ne m'en avez pas dit un mot?... Quel aplomb! Vous ne m'avez à peu près parlé que de cela! Vous ne vous rappelez pas que vous m'avez demandé de ne pas rester longtemps parce que miss Little était bouleversée? Pourquoi ne dites-vous pas la vérité?

Lawson haussa encore les épaules.

— L'homme qui est sorti en courant de la maison au moment où l'agent de police et moi arrivions, nous a frappé de violents coups de poing... Il désigna la main droite de Mahony : Comment vous êtes-vous donc écorché les jointures?

— Je suis tombé et me suis éraflé la main sur le trottoir, répondit Mahony.

Il était parfaitement maître de lui; sa position était certainement critique, mais pas désespérée. Elsa déclarait l'avoir reconnu à sa voix comme étant présent au moment du meurtre de son oncle, mais en tenant compte de l'état dans lequel elle se trouvait alors, cette affirmation n'était pas suffisante pour le faire condamner sans autres preuves.

Kennedy intervint.

— Pouvez-vous m'indiquer l'emploi de votre temps depuix dix heures hier soir, M. Mahony?

— Très approximativement, répondit Mahony. Vous savez que je viens de passer trois ans en Chine, et la nuit dernière, j'ai erré tout seul dans Londres, pour reprendre contact avec la ville. Je suis passé par Oxford Street, Regent Street, le

Strand, devant le Parlement, enfin par Sloane Street et Hyde Park où je me suis arrêté un instant pour écouter un camelot... Je ne sais pas quelle heure il était quand je suis rentré chez moi, mais il devait être assez tard, car la maison dormait.

— Vous n'avez rencontré personne de connaissance au cours de votre promenade?

— Non. Cela m'aurait été difficile, car je ne connais pour ainsi dire personne à Londres.

Un silence suivit, puis l'inspecteur reprit son interrogatoire.

— D'après ce que je comprends, vous êtes rentré tout récemment de Chine après une absence de trois années. Avez-vous connu là-bas des gens s'occupant d'exportation de cocaïne?

Mahony hésita un instant, puis se décida à répondre franchement.

— Oui, j'ai rencontré un individu qui m'a parlé de quelque chose de ce genre, c'était un Russe nommé Vladimir Schultz, je crois que je lui ai démoli la mâchoire.

— Vous me semblez assez violent, observa l'inspecteur. Alors vous n'avez jamais songé à vous engager dans une affaire de ce genre?

— Non.

— Vous désapprouvez ce commerce?

— Je considère que c'est un vilain métier.

Mahony, un peu inquiet, se demandait où Kennedy voulait en venir.

— C'est un sentiment qui vous honore, déclara l'inspecteur. Et quand vous êtes rentré en Angleterre, vous vous êtes installé immédiatement chez M. Billy Ross?

— Oui.

— C'est un de vos amis intimes, n'est-ce pas?

— En effet, nous avons été au collège ensemble.

— Pouvez-vous me dire si Mr. Ross était cocaïnomane?

Mahony s'attendait à une réponse de ce genre. Il haussa les épaules.

— Billy cocaïnomane? Quelle sottise!

En même temps qu'il répondait il réfléchissait à la nouvelle tournure prise par l'interrogatoire Sans doute l'inspecteur le suspectait-il d'être associé avec Billy pour le trafic des stupéfiants, lui opérant en Chine et Billy en Angleterre. Sans doute aussi ce soupçon avait-il été suggéré à Kennedy par quelqu'un.

— Je me demande quel imbécile vous a soufflé cette idée? reprit Mahony d'un ton calme. On vous a probablement envoyé une lettre anonyme.

L'inspecteur ne put s'empêcher de rougir légèrement. Mahony avait deviné! Une dénonciation anonyme était parvenue à Scotland Yard le matin même, au moment où il allait quitter les bureaux. Il avait posé sa question pour voir l'effet qu'elle produirait. Mais il avait simplement découvert qu'il ne serait pas facile de faire avouer quelque chose à Mahony.

La colère d'Elsa n'avait cessé de croître pendant cet interrogatoire; le calme de Mahony la révoltait. Comment pouvait-il conserver ce sang-froid alors qu'il avait tué son oncle?...

— Pourquoi perdez-vous votre temps? cria-t-elle soudain à l'inspecteur. Vous savez qu'il a assassiné mon oncle. Pourquoi ne le mettez-vous pas en prison?

Mahony tressaillit. Peu lui importait ce que pensait l'inspecteur, mais il ne fallait pas qu'Elsa continuât à le prendre pour un malfaiteur et un meurtrier.

— Miss Little, dit-il vivement, je vous jure sur mon honneur que je n'ai pas tué votre oncle.

— Votre honneur! s'exclama Elsa avec mépris. Un être comme vous a-t-il de l'honneur? Vous venez de mentir à l'inspecteur à propos de l'emploi de votre soirée d'hier. C'est votre voix que j'ai entendue dans le studio quand mon oncle a été tué. C'est vous qui étiez là et vous l'avez assassiné!

— Je vous répète que je ne l'ai pas tué!

Mahony avait perdu tout son calme. Elsa le croyait coupable. C'était abominable... Il faillit dire qu'il était là en effet au moment du crime mais que l'assassin était Lawson! Faisant un violent effort de volonté, il parvint à se taire. Il n'y avait pas une chance sur mille pour qu'on le crût et l'aveu qu'il était présent suffirait à le faire arrêter. Une fois inculpé, il ne pourrait s'en tirer

qu'aux dépens de Billy Ross. Alors rien à faire...

Lawson alluma une cigarette. Il avait savouré la scène comme un amateur de théâtre apprécie un acte intéressant. L'inspecteur se demandait quelle décision prendre. Inculper Mahony?... Oui, ce serait une solution! Arrêter ce garçon et chercher des preuves de sa culpabilité...

Tout à coup la porte s'ouvrit et la femme de chambre annonça :

— Miss Fraser!

Ruth Fraser entra.

CHAPITRE VII

Ruth s'était réveillée tard, après avoir dormi profondément. Elle avait achevé sa toilette et venait de déjeuner quand son tuteur entra chez elle.

— Bonjour, ma chère petite, dit-il affable et souriant; je suis venu vous rappeler que vous feriez bien, le plus tôt possible, de déclarer que vous avez passé quelques jours chez une amie de pension; cela me permettrait d'informer la police de votre retour.

— Je vais arranger cela tout de suite, répondit Ruth.

S'approchant du téléphone qui se trouvait sur sa table de chevet, elle appela un numéro de Sussex : c'était celui d'une de ses camarades de pension, Anne Dowson, excellente fille un peu excentrique, qui habitait un petit cottage isolé où elle se livrait sans arrêt à sa passion de la peinture.

— Allo, Anne, dit Ruth. Excusez-moi de vous déranger, ma vieille. Voilà ce dont il s'agit. Si quelqu'un vous interroge, voulez-vous répondre que je viens de passer chez vous trois ou quatre jours? Cela ne vous ennuie pas?

— Pas du tout. Mais si l'on veut m'interroger, on fera bien de se dépêcher, car je pars tout à l'heure pour Berlin, à l'occasion d'une exposition.

— Merci, Anne. Et vos paysages?

— Ils sont partis depuis quinze jours, l'exposition ouvre demain. Au revoir chérie, voilà l'auto qui vient me prendre. A bientôt.

— A bientôt. Merci encore, Anne.

Ruth raccrocha le récepteur et fit part à son tuteur de sa courte conversation avec Anne Dowson. Il la quitta ensuite et la jeune fille alluma une cigarette et se mit à réfléchir. Elle se sentait lucide ce matin, après un sommeil réparateur, et elle brûlait de curiosité. Des choses mystérieuses lui étaient arrivées... Elle avait été enlevée à l'instigation de Billy Ross; celui-ci avait été victime d'un accident d'auto, enfin, un inconnu qui refusait de dire son nom l'avait délivrée. Tout cela était passionnant, mais qu'est-ce que cela signifiait? Elle voulait savoir le fond de l'histoire... Elle voulait savoir qui était son sauveur et surtout le revoir.

Il lui avait dit qu'il était l'ami intime de Billy Ross. Dans ce cas, d'autres amis de ce dernier devaient le connaître, Elsa Little notamment. Ruth décida donc d'aller la voir, de lui décrire Mahony et de la questionner.

Elle prit son auto pour se rendre chez Elsa. La femme de chambre qui lui ouvrit la connaissant comme une amie de la maison, la fit entrer direc-

tement et c'est ainsi que Ruth parut brusquement dans le salon où se trouvaient Elsa, Mahony, Lawson et les deux détectives. Elle fut étonnée de voir tout ce monde. Mais sa surprise se changea en satifaction quand elle reconnut Mahony.

— Bonjour Elsa, dit-elle. Puis se tournant vers Mahony, elle le regarda malicieusement et s'écria d'un air détaché :

— Tiens, vous voilà! C'est curieux de se rencontrer!

Elle était au comble de la joie. Mahony avait déclaré qu'ils ne se reverraient plus; or elle était décidée à lui prouver le contraire et voilà qu'elle avait la chance incroyable de le rencontrer dès ce matin! Elle ne put s'empêcher à la tentation de le taquiner.

— Je ne m'attendais pas à vous retrouver si vite, ajouta-t-elle d'un air innocent.

Elle s'aperçut au même moment qu'elle arrivait au milieu d'une situation tendue et que son entrée faisait sensation. Tous, en effet, la contemplaient avec des sentiments divers : surprise, étonnement, intérêt et pour Lawson appréhension. Il ignorait que la jeune fille était sortie de la maison des environs de Watford et pour lui sa présence dans le salon était aussi inexplicable qu'alarmante.

Ruth détestait ne pas comprendre.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-elle brusquement. Pourquoi me regardez-vous tous comme une bête curieuse?

Pendant un instant, personne ne répondit; puis Kennedy prit la parole.

— J'ai le regret de vous annoncer que l'oncle de miss Little a été assassiné cette nuit.

— Assassiné! s'écria Ruth, horrifiée. C'est affreux! Ma pauvre Elsa!... A-t-on arrêté le meurtrier?

Elsa désigna Mahony.

— Voilà l'assassin, dit-elle froidement. Il s'est introduit ici la nuit dernière et a poignardé mon oncle dans le dos.

— C'est impossible! s'écria Ruth impulsivement.

Elle ne pouvait admettre que le jeune homme qui avait risqué sa vie pour elle fut un criminel. Et l'instant d'après elle se dit qu'effectivement il n'avait pu, la veille au soir, se trouver chez Mr. Little, puisqu'il était occupé à la délivrer des mains des bandits.

— Il ne peut avoir fait cela, reprit-elle avec fermeté. Il est resté avec moi une partie de la nuit.

Mahony la foudroya du regard. Qu'est-ce qui prenait à cette petite folle de tout gâcher, alors qu'il l'avait instamment priée de se taire!

Ruth devina sa pensée et ajouta vivement :

— Il est venu me chercher avec sa voiture chez une de mes amies, Anne Dowson, qui habite à Harfield dans le Sussex un petit cottage, où j'étais venue passer quelques jours. C'est moi qui lui ai demandé de me ramener à Londres.

— Je suis l'inspecteur Kennedy, de Scotland Yard, et je suis chargé de retrouver l'assassin de Mr. Little, dit Kennedy. Puis-je vous demander votre nom?

— Ruth Fraser, répondit la jeune fille.

— Ah, parfaitement... N'êtes-vous pas la jeune fille qui a disparu de chez son tuteur pendant plusieurs jours?

— En effet, mais il y a eu un malentendu. J'avais prévenu mon tuteur par un mot qui s'est égaré. Je ne me doutais pas qu'on me recherchait.

— N'avez-vous pas lu dans les journaux que la police faisait une enquête?

— Non, Anne est une originale; elle habite un petit cottage isolé et ne reçoit pas de journaux. Je n'en ai lu aucun pendant mon séjour chez elle.

— Et à quelle heure êtes-vous rentrée à Londres, cette nuit?

L'inspecteur était perplexe et il espérait que la réponse de la jeune fille établirait que Mahony était arrivé à Londres assez tôt pour tuer Mr. Little. Ruth n'hésita pas, bien qu'elle eût l'impression désagréable qu'elle ressentait jadis quand la directrice de sa pension l'interrogeait en présence de toutes les élèves.

— Il devait être au moins quatre heures du matin, dit-elle. Les bougies ne donnaient pas et il a fallu près de deux heures et demie pour réparer.

Elle s'arrêta, au moment de parler de son sauveur, elle s'était rappelée soudain qu'elle ne

savait même pas son nom. Elle espérait néanmoins s'en être bien tirée.

En inventant cette histoire de panne, elle avait cherché à expliquer l'heure tardive de son retour. Mais sans le savoir, elle avait fourni un alibi à Mahony. L'inspecteur Kennedy se livra à un rapide calcul. Il fallait deux bonnes heures pour se rendre à Harfield par la route avec une voiture rapide. Deux heures pour l'aller, deux heures pour le retour et une heure et demie — en tenant compte de l'exagération de la jeune fille — pour réparer la panne; il n'était donc pas possible que Mahony fût à Londres au moment où le crime avait été commis.

Mais l'histoire de Ruth était-elle véridique? Bien qu'il ne fut pas chargé d'enquêter au sujet de la disparition de cette jeune fille, il savait qu'à Scotland Yard on estimait qu'elle avait été enlevée. Maintenant elle reparaissait et déclarait qu'elle avait été chez une amie et que Mahony l'avait ramenée. Or, le soir précédent, Elsa Little avait été enlevée au Bal du Cinéma. Pour une raison inconnue, ses ravisseurs l'avaient reconduite chez son oncle et elle affirmait que le même Mahony l'avait ramenée. Qu'est-ce que cela signifiait? Qui avait tué Mr. Little? Et pour quel motif?

C'était obscur... Décidément, il n'arrêterait pas Mahony pour le moment.

Lawson, lui aussi, était perplexe. Il ne compre-

nait pas pourquoi Ruth avait raconté qu'elle était en séjour chez une amie. Mahony ne le comprenait pas davantage.

— Vous dites que votre amie s'appelle Anne Dowson? Voulez-vous me donner son adresse exacte? demanda Kennedy.

— La « Maison Blanche », près d'Harfield, Sussex, répondit Ruth. Mais je crains que vous ne la trouviez pas chez elle; elle m'a annoncé son départ.

Elle ne dit pas qu'Anne était en route pour Berlin, espérant que celle-ci, avec son insouciance habituelle, n'avait pas laissé d'adresse.

— Merci, dit l'inspecteur, je n'ai plus besoin de vous, ni de Mr. Mahony.

« C'est donc son nom », pensa Ruth et elle se demanda quel pouvait être son prénom. Elle dit à Elsa :

— Je suis profondément peinée de la mort affreuse de votre oncle. Surtout prévenez-moi si je puis faire la moindre chose pour vous.

— Certainement. Merci, Ruth.

Elsa se tourna vers Mahony.

— Je vous prie de m'excuser. Je suis désolée si je vous ai accusé à tort.

Elle parlait avec froideur et semblait mettre une réserve à ses regrets.

— Cela n'a pas d'importance, miss Little, répondit-il. N'y pensez plus.

Il quitta la maison avec Ruth Fraser. Après

leur départ il y eut un silence. Enfin l'inspecteur Kennedy parla.

— Il semble que vous vous êtes trompée, en croyant reconnaître Mahony, miss Little.

— C'est possible, répondit Elsa, sans conviction.

Elle regardait l'inspecteur; ses yeux bleus grands ouverts reflétaient sa perplexité.

— Je ne suis pas sûre de m'être trompée, dit-elle, hésitante. J'ai une excellente mémoire de l'oreille... Mais.... il y a une autre chose qui m'étonne. Pourquoi Ruth a-t-elle dit qu'elle était en séjour chez Anne Dowson?

— Avez-vous une raison de supposer qu'elle n'y était pas?

— Oui; le lendemain du jour où Ruth a disparu, j'ai reçu une lettre d'Anne que je connais fort bien. Dans cette lettre, elle me demandait des nouvelles de Ruth. Je sais bien qu'elle est étourdie et oublie tout, mais enfin...

— Avez-vous conservé cette lettre?

— Non, je l'ai déchirée.

— Je vais demander à la police d'Harfield de se renseigner auprès de miss Dowson; j'en parlerai aussi au tuteur de miss Fraser, conclut Kennedy.

CHAPITRE VIII

En quittant la maison des Little, Lawson, avant toute chose, téléphona à Lee Ramsden. Il trouva le tuteur de fort méchante humeur.

— Je vous ai appelé à deux reprises ce matin. Les deux fois on m'a répondu que vous veniez de sortir. Que s'est-il passé cette nuit? Comment se fait-il que ma pupille soit rentrée brusquement ce matin, à quatre heures?

— Je l'ignore, répondit Lawson. C'est pour essayer de comprendre ce qui est arrivé que je vous téléphone. Je n'aurais même pas su qu'elle était rentrée si je ne l'avais vue il y un instant. Je voulais aussi vous prévenir qu'un inspecteur de police s'apprête à vous interroger.

— Tous les policiers de Scotland Yard peuvent venir si ça leur plaît, je m'en moque! Je leur ai déjà téléphoné que Ruth était allée chez une amie de pension dans le Sussex. Il le croiront ou ne le croiront pas, peu m'importe!

— Est-ce que Ruth pense vraiment que l'on admettra son histoire? demanda Lawson.

— Oui, elle paraît désireuse de cacher ce qui s'est passé cette nuit. Elle n'a même pas voulu me dire le nom de l'homme qui l'a délivrée. Savez-vous par hasard qui c'est?

— Oui, c'est un certain Mahony, qui me paraît trop renseigné sur mes affaires. Mais je veux bien être pendu si je sais comment il a découvert la maison de Watford. Je pensais le faire arrêter ce matin, lorsque votre pupille est arrivée inopinément et lui a fourni un alibi, qui ne tiendra sans doute pas après une enquête dans le Sussex. Il m'est impossible de vous dire par téléphone tout ce qui s'est passé. Le mieux est que vous filiez de chez vous, avant que l'inspecteur de police n'arrive et que vous me retrouviez à un endroit quelconque. J'aurais un tas de choses à vous dire auparavant.

— Entendu, dit Lee Ramsden; dans un quart d'heure je vous retrouverai dans le hall du Majestic.

C'est ainsi que l'inspecteur Kennedy dut exercer sa patience et attendre près d'une heure le retour de Lee Ramsden. Celui-ci salua aimablement son visiteur tout en paraissant surpris de le voir.

— Vous appartenez à Scotland Yard, n'est-ce pas? Un de vos collègues est déjà venu. Je pense que vous désirez me parler de ma pupille? Il n'y a plus lieu de s'en inquiéter, j'ai déjà téléphoné à la police pour prévenir qu'elle est de retour, et pour expliquer le motif de son absence. Je suis désolé de vous avoir dérangés inutilement.

— Je voudrais vous poser quelques questions si cela ne vous ennuie pas, dit Kennedy

— Cela ne m'ennuie pas du tout, inspecteur. Mais vous ne m'en voudrez pas si je ne peux répondre à toutes.

— Si je comprends bien, votre pupille est sortie faire des courses l'après-midi qui a précédé sa disparition, reprit Kennedy. Depuis lors, elle n'a plus donné signe de vie. Et d'après sa propre déclaration, agissant sous l'impulsion du moment, après vous avoir ou ne pas vous avoir envoyé un mot, elle est allée chez son amie dans le Sussex sans emporter le moindre bagage?

— C'est ce qui a dû se passer, dit Lee Ramsden, négligemment. En tout cas, c'est ce qu'elle m'a raconté.

— Croyez-vous à cette histoire?

Lee Ramsden sourit.

— Mon cher inspecteur, que j'y croie ou que je n'y croie pas, peu importe. En tant que tuteur de miss Fraser, je surveille son portefeuille; vous savez sans doute qu'elle aura une très belle fortune à sa majorité. En ce qui concerne sa conduite privée, elle est complètement libre. A mon avis, si une jeune fille de vingt ans ne peut pas se diriger toute seule, tant pis pour elle! Rien ne vaut l'expérience personnelle, voyez-vous! Cela assagit!

« Vraiment cynique, ce vieux monsieur », pensa Kennedy, qui demanda :

— Est-ce que votre nièce est une personne impulsive?

Lee Ramsden sourit de nouveau.

— Ce n'est pas précisément une timorée. Si elle tient à faire quelque chose, elle le fait, sans se soucier des conséquences. Du reste je l'approuve; je déteste les caractères pusillanimes. J'ajoute que son histoire ne me regarde pas. Et à moins que ma pupille n'ait commis un acte criminel, je ne vois pas en quoi cela vous regarde. Si vous désirez savoir à quoi vous en tenir, vous n'avez qu'à téléphoner à miss Dowson.

— Nous avons déjà reçu une communication de la police de Harfield, déclara Kennedy. Il paraît que miss Dowson a quitté son cottage ce matin. On ignore où elle est allée, mais d'après les renseignements recueillis elle n'aurait eu personne en séjour chez elle ces temps derniers.

— Tiens, c'est tout à fait intéressant! Alors ma pupille n'est pas allée chez Anne Dowson? Mais, même dans ce cas, je ne vois pas en quoi cela vous regarde, à moins qu'il n'existe à Scotland Yard un bureau chargé de surveiller la conduite des jeunes filles.

— Pas précisément. Nous nous intéressons à l'histoire de votre pupille parce qu'elle raconte qu'elle a été ramenée de chez miss Dowson par un certain Mahony que nous soupçonnons d'avoir tué M. Vincent Little.

Lee Ramsden sursauta.

— Vous le soupçonnez d'avoir... Que dites vous là?

Kennedy lui raconta brièvement l'assassinat de

Mr. Little. Lee Ramsden parut vivement impressionné et l'inspecteur espéra obtenir à présent un renseignement intéressant.

— Connaissez-vous Térence Mahony? demanda-t-il.

— Simplement pour en avoir entendu parler par ma pupille. Elle paraît s'intéresser beaucoup à lui. Quant à moi, bien que ne l'ayant jamais rencontré, je dois vous avouer que mon opinion n'est pas favorable. C'est un ami de Billy Ross qui, lui-même, ne m'a jamais plu. J'ai une certaine sympathie pour la jeunesse qui ne s'embarrasse pas de scrupules trop stricts. Mais tout de même il y a certaines choses qui ne sont pas permises... Je crois que ce jeune homme est cocaïnomane.

Enfin Kennedy obtenait un renseignement. Il se pencha en avant, avec un vif intérêt.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire?

Lee Ramsden eut un geste évasif.

— Eh bien, j'ai pas mal voyagé en observateur à travers le monde et j'ai appris à quels signes on peut reconnaître les cocaïnomanes. En général aussi ils bavardent beaucoup. Je me rappelle avoir entendu dire au jeune Ross qu'il avait trouvé, avec un de ses amis fixé à l'étranger, un moyen simple et rapide de gagner de l'argent, mais il a refusé de m'avouer quel était ce moyen. D'ailleurs cela ne m'intéressait pas.

— Un de ses amis fixé à l'étranger? répéta Kennedy. Il ne l'a pas nommé?

— Non, mais j'imagine qu'il voulait parler de Mahony qui se trouvait alors en Chine. Ross répétait sans cesse que c'était un débrouillard.

Kennedy ne posa pas d'autres questions et s'en alla d'un air songeur. Lee Ramsden le regarda partir avec un sourire de satisfaction. Son entretien avec Lawson lui avait permis de diriger habilement la conversation avec l'inspecteur, lui donnant d'abord l'impression que Ruth était une jeune fille téméraire et impulsive se liant avec n'importe qui, puis lui suggérant que Mahony était prêt à tout pour gagner de l'argent.

Lee Ramsden fut tiré de ses réflexions par l'arrivée de Mullins, le maître d'hôtel.

— Miss Ruth vient de téléphoner, annonça celui-ci. Je n'ai pas voulu déranger monsieur, parce qu'il avait une visite. Miss Ruth viendra déjeuner avec un de ses amis, Mr. Mahony.

— Mr. Mahony? C'est parfait! Je désirais beaucoup le rencontrer et causer avec lui.

⁂

En sortant de chez les Little, Ruth et Mahony montèrent en auto et se rendirent dans une petite taverne de King's Road. Ils s'assirent dans un coin isolé et Mahony commanda du café.

Ruth l'observait en silence. Quand ils eurent été

servis elle lui dit d'un ton d'enfant qui craint d'être grondé :

— Vous êtes fâché contre moi, n'est-ce pas?

— Non.

— Je suppose que vous me considérez comme une idiote, reprit-elle, après un petit silence.

Il ne peut s'empêcher de sourire à demi.

— Non, mais en racontant votre invraisemblable histoire, vous n'aviez pas l'air d'y croire vous-même. L'inspecteur ne mettra pas longtemps à établir que c'est une invention. Et que diront vos parents? Il me semble que vous vous êtes mise dans un joli pétrin!

— Pas pire que celui dans lequel je me trouvais quand vous m'avez délivrée de ces bandits. Je ne pouvais pas tout de même vous laisser arrêter pour un crime quand je savais que vous n'étiez pas coupable! Je ne pouvais pas non plus dire la vérité; l'histoire que j'ai racontée était la seule possible. Mon tuteur a dit à la police que j'étais allée en séjour à la campagne chez Anne Dowson; il ne voulait pas admettre que j'avais été enlevée.

— Il ne voulait pas admettre que vous aviez été enlevée? répéta Mahony; alors, que diable croyait-il que vous étiez devenue?

Ruth lui résuma sa conversation avec son tuteur et son entente avec Anne Dowson.

— C'est pourquoi j'ai dit que vous m'avez ramenée du cottage dans votre auto, termina-t-elle. Que pouvais-je faire d'autre?

— Pas grand-chose, reconnut Mahony, mais c'est une situation terriblement compliquée. Que dira votre tuteur s'il découvre la vérité?

— Eh bien, venez déjeuner à la maison. Vous le verrez. Après tout, j'ai raconté à l'inspecteur que nous étions de vieux amis; agissons comme si c'était vrai.

— J'accepte de vous accompagner chez vous, mais il est inutile que je reste déjeuner... Ce que je voudrais comprendre, c'est pourquoi votre tuteur, après avoir fait tant de bruit au sujet de votre disparition et prévenu la police, a refusé de croire à l'enlèvement quand vous êtes rentrée!

— Je crois qu'il n'aurait pas alerté la police si une vieille tante n'était venue me voir. En apprenant ma disparition, elle a jeté les hauts cris et a dit à mon tuteur que s'il ne prévenait pas la police, elle le ferait elle-même.

— Quel genre d'homme est votre tuteur? Vous entendez-vous bien avec lui?

— Très bien. Il est un peu cynique mais il a un caractère agréable et il est facile de vivre avec lui. Je suis sûre qu'il vous plaira.

— Je me demande si je lui plairai. Je ne parais pas très en faveur ce matin.

Un court silence suivit. Mahony pensait à Elsa et se demandait comment il pourrait la convaincre de son innocence. Ruth le regardait du coin de l'œil. Une ombre de tristesse passa dans ses yeux, mais c'est en souriant qu'elle demanda :

— Vous êtes amoureux d'Elsa, n'est-ce pas?

Le jeune homme sursauta et rougit. Comment diable Ruth avait-elle deviné qu'il pensait à Elsa?

La jeune fille se leva brusquement.

— Je vais téléphoner à l'oncle Gérald, reprit-elle, à condition qu'il y ait un téléphone dans cet horrible endroit. Vous ne trouvez pas qu'il est horrible? Je me demande pourquoi nous y sommes venus?

Elle partit à la recherche du téléphone. Mahony l'attendit, préoccupé et avalant de temps en temps une gorgée de mauvais café. La question de Ruth l'avait troublé. Etait-il amoureux d'Elsa? Il se le demandait lui-même? Certainement il la trouvait charmante mais cela ne voulait pas dire qu'il l'aimait. Cependant il ne pouvait pas se dissimuler qu'il souhaitait ardemment qu'elle reconnut son innocence alors que l'opinion des autres lui était indifférente. Oui, elle était charmante mais sa grâce enfantine n'était-elle pas un peu apprêtée?...

— Toujours songeur! dit Ruth en regagnant sa place; j'ai téléphoné à notre maître d'hôtel que je ramènerais un invité. A présent je crois que nous ferions bien de partir...

— Très bien, répondit Mahony.

Un quart d'heure plus tard il se trouvait en présence de Lee Ramsden qui l'accueillit avec son amabilité habituelle.

— Vous arrivez de Chine, n'est-ce pas,

Mr. Mahony? Vous allez me parler de ce pays où j'ai vécu moi-même il y a vingt ans. Mais j'ignorais que vous connaissiez ma pupille.

— Nous sommes de vieux camarades, dit Ruth. Mahony m'a ramenée la nuit dernière.

Lee Ramsden ne répondit pas et les fit entrer dans son bureau, où après avoir offert un verre de sherry au jeune homme lui montra un journal de midi, portant en manchette :

L'oncle d'une star de cinéma est assassiné.

— Quelle affreuse chose, déclara-t-il. Ce pauvre Little a été tué!

— Je le sais, dit Ruth, nous arrivons justement de chez Elsa.

— Comment! Vous y êtes allés? Elle doit être bouleversée de chagrin!

— En effet!

— Y avait-il quelqu'un chez elle?

— Mr. Lawson et un policier : l'inspecteur Kennedy.

— Kennedy? Mais il était ici il y a quelques minutes; il me questionnait sur vous!

— Que voulait-il savoir? demanda Ruth étonnée.

Mahony intervint. Il en avait assez de voir Ramsden tergiverser. Quand une difficulté se présentait, il avait coutume de la regarder en face.

— Je ne suis pas allé chez les Little avec miss Fraser, je l'y ai rencontrée par hasard, déclara-t-il. Je m'y suis rendu avec un certain Lawson.

L'inspecteur Kennedy, de Scotland Yard, était déjà là. Miss Little m'a accusé d'être le meurtrier de son oncle. Elle prétend que ma voix est identique à celle de l'homme qui se trouvait là quand son oncle a été poignardé.

Mahony s'arrêta, attendant la réponse de Lee Ramsden. Celui-ci resta souriant et dit d'un ton calme :

— Voilà qui est très ennuyeux pour vous, surtout si vous avez tué son oncle. Suppose-t-on que vous l'avez tué avant ou après avoir ramené ma pupille ici?

— J'ai dit à l'inspecteur que Mr. Mahony ne pouvait avoir tué Mr. Little, puisqu'il était avec moi, déclara Ruth.

— Vraiment? Et Mr. Mahony était également en séjour chez votre ancienne amie de pension? demanda Ramsden. Ecoutez Ruth, je ne sais naturellement pas ce qui s'est passé et je n'ai pas la prétention qu'on veuille bien me le dire, mais je ne peux m'empêcher de constater que, de toute façon, vous vous êtes mis l'un et l'autre dans un mauvais cas. L'inspecteur Kennedy fait une enquête sur vous et j'ai dans l'idée qu'il n'encaissera pas votre histoire d'amie de pension.

Ruth protesta :

— Ce n'est pas mon histoire, mais la vôtre; c'est vous qui m'avez conseillé de la raconter. Je vous ai dit ce qui s'était réellement passé et vous n'avez pas voulu me croire.

— C'est exact; toutefois vous ne m'avez pas dit ni qui vous avait enlevée, ni où on vous avait emmenée, ni qui vous avait délivrée; durant votre absence, je n'ai reçu aucune demande de rançon ou quoi que ce soit d'analogue comme cela se produit généralement en pareil cas. Vous voyez donc, ma chère petite, que votre histoire n'est guère admissible. Si vous m'aviez présenté Mr. Mahony en revenant ici, ou si même vous m'aviez dit son nom...

— Mais il n'a pas voulu entrer et il a refusé de me dire son nom, interrompit Ruth. Je ne l'ai appris que ce matin, chez Elsa.

— Tous les héros sont vraiment modestes! remarqua Lee Ramsden, comme pour lui-même.

Il fit une pause, regarda le jeune homme et abandonna son ton ironique.

— Peut-être avez-vous un motif pour cacher ce que vous faites la nuit. L'inspecteur vous a-t-il questionné à ce sujet? Voulez-vous me dire exactement ce qu'il vous a demandé chez Miss Little?

Mahony lui raconta sa conversation avec Kennedy. Quand il eut terminé, Ramsden haussa les épaules.

— Vous commencez par déclarer à l'inspecteur que vous vous êtes promené dans Londres jusqu'à une heure avancée de la nuit. Puis Ruth arrive et lui dit que ce n'est pas exact et que vous étiez en auto avec elle. Naturellement, il ne vous croit ni l'un, ni l'autre. Et si vous lui racontez main-

tenant que Ruth a été enlevée et que vous l'avez délivrée, il ne le croira pas davantage, à moins que vous ne puissiez le prouver. Le pouvez-vous?

— Non, répondit Mahony.

— Alors, considérez la situation : vous serez encore, sans doute, interrogés l'un et l'autre sur l'emploi de votre temps. L'inspecteur Kennedy aura déjà pu établir que Ruth n'a pas habité chez Anne Dowson. Votre histoire de promenade ne tient pas debout et ne concorde pas avec la déclaration de Ruth. On dira que vous mentez pour la sauver du scandale, et qu'elle ment pour vous éviter d'être arrêté, mais cela ne vous sauvera ni l'un ni l'autre. Quoi que vous disiez maintenant, on ne vous croira que sur une preuve indiscutable, sans cela vous serez très probablement arrêté et en tous cas le scandale éclatera.

Mahony ne répondit pas. Personnellement, il ne s'inquiétait pas de ce qui arriverait, mais l'idée de voir Ruth compromise à cause de lui lui était odieuse.

Le maître d'hôtel entra et annonça le repas. Lee Ramsden se leva.

— Tout cela ne doit pas nous empêcher de déjeuner, dit-il tranquillement.

Le repas fut silencieux. Mahony était perplexe; il ne savait que penser de son hôte.

Mais quand le déjeuner fut achevé, Lee Ramsden emmena le jeune homme fumer un cigare dans le studio, laissant Ruth dans le salon. Alors sa

façon d'être changea encore et il devint tout à fait sérieux.

— C'est une vilaine affaire, Mahony, une très vilaine affaire, dit-il. Bien que je paraisse assez indifférent, je suis furieux que ma pupille y soit mêlée. En ma qualité de tuteur, j'estime que j'ai le droit de savoir la vérité. Il est du reste possible que je devine cette vérité. Vous étiez l'ami du jeune Ross, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et Ross prétendait être l'ami de Lawson? En réalité, il le détestait et en avait peur... C'est un charmant garçon ce Lawson... Vraiment charmant : distingué, cultivé, remarquablement intelligent.... et en même temps un dépravé sans aucun scrupule. Quel rôle a-t-il joué dans cette affaire? Dites-moi ce qui s'est passé? Je vous jure que je ne le répéterai qu'avec votre autorisation. Mais dans notre intérêt à tous je dois savoir la vérité.

Cette scène était remarquablement jouée. Mahony fut conquis et se félicita d'avoir trouvé un allié aussi précieux qui saurait sans aucun doute innocenter Ruth.

Il raconta donc toute l'histoire, sans en rien céler. Quand il eut terminé, il constata que la figure de son interlocuteur reflétait l'indignation.

— La potence serait un châtiment trop doux pour de tels individus, dit Lee Ramsden. Il faut les écraser. Mahony, vous pouvez compter entièrement sur moi!

Il lui tendit la main et, pour la première fois, le jeune homme remarqua la curieuse forme de ses doigts.

Lorsque Mahony fut parti Lee Ramsden se mit à rire; il riait encore quand Mullins lui apporta le thé.

— Mullins, que pensez-vous du jeune Mahony?

— C'est un jeune homme très ordinaire, si j'ose m'exprimer ainsi, monsieur.

— Au contraire, Mullins, c'est un garçon tout à fait extraordinaire. Il a à la fois des idées et des muscles; il me plaît, et c'est fâcheux, car je crains qu'il ne meure prématurément. Savez-vous ce qu'il m'a dit?

— Non, monsieur.

— Eh bien, il m'a raconté que la bande qui a sequestré miss Ruth, voulait faire d'elle une cocaïnomane, de façon qu'une fois libérée elle et son argent restent entièrement sous leur contrôle; n'est-ce pas terrible?

— Heu... oui monsieur, balbutia Mullins.

Lee Ramsden se mit à rire.

— Ne soyez pas hypocrite, Mullins; ce qui est terrible à notre point de vue, c'est que cela n'ait pas réussi et il serait plus terrible encore de perdre le contrôle de la fortune de Ruth quand elle atteindra sa majorité... Mais je ne le permettai pas.

CHAPITRE IX

En sortant de chez Lee Ramsden, Mahony prit le métro jusqu'à Nothing Hill Gate. Il se dirigeait à pied vers chez lui, quand, à une dizaine de pas de la station, un homme assez mal vêtu le heurta.

— Oh, pardon, dit-il. S'arrêtant un instant, il regarda le jeune homme : Ne vous appelez-vous pas Mahony? Térence Mahony?

— Oui. Que désirez-vous?

— Je suis Milson, André Milson. Ne vous souvenez-vous pas de moi? Nous nous sommes rencontrés, il y a deux ans, au Shanghaï Bar. Je crois que vous étiez alors correspondant en Chine d'un journal américain, le *Chicago Leader*.

— C'est exact, dit Mahony. Et il ajouta pour dire quelque chose :

— Alors vous voilà revenu?

L'autre cligna de l'œil.

— Oui; ça devenait malsain pour moi là-bas. Alors me voilà ici. Vous n'auriez pas un travail quelconque à m'indiquer?

— Dans quel genre? dit Mahony.

L'autre se mit à rire.

— Dans le genre facile et bien payé. Et puis pas trop risqué. Je ne connais autant dire personne ici. J'ai bien retrouvé l'autre jour quelqu'un qui revenait de là-bas, un certain Kosoff, que vous avez connu, n'est-ce pas? Il était fort élégant et paraissait rouler sur l'or. Il m'a présenté à son associé, un nommé Mulgrave.

Mahony commençait à s'intéresser à la conversation.

— Quand l'avez-vous vu? demanda-t-il.

— Il y a quatre jours. J'ai essayé à tout hasard de lui emprunter cinq livres, et je n'ai jamais été si surpris de ma vie qu'en le voyant tirer un billet de sa poche et me le remettre. Il m'a dit que si mes affaires allaient mal et si je n'étais pas trop pointilleux, il pourrait m'indiquer une situation épatante. Alors comme je n'ai jamais été trop pointilleux, j'ai dit oui et Kosoff a parlé de moi à ce Mulgrave...

— L'affaire consistait à vendre de la cocaïne, je suppose?

Milson fit un signe de tête affirmatif.

— Kosoff a été très franc. Il savait que je connaissais bien la Chine et que la police anglaise m'ignorait. C'est précisément ce qu'il désirait. Il m'a donné un mot d'introduction pour quelqu'un. Je l'ai pris mais je n'ai pas l'intention de m'en servir.

— Avez-vous encore ce mot?

L'homme fouilla dans sa poche et en tira une enveloppe chiffonnée.

— Voici. Je dois remettre cette lettre ce soir à dix heures. Mais travailler dans les drogues, non merci! J'aimerais mieux me faire pickpoket ou cambrioleur!

Mahony réfléchit pendant un moment en examinant le vagabond.

— Je vous donne cinq livres de cette enveloppe.

— Vous? s'exclama Milson. Mais ce n'est pas une affaire pour un type comme vous!

Mahony ignora cette remarque.

— Voulez-vous ces cinq livres, oui ou non?

— Certainement je les veux! Libre à vous de risquer le coup. Alors il faut remettre cette enveloppe ce soir à dix heures, à un Mr. Brown, 137 Jamaica Road, Pennyfields... Merci et bonne chance!

Les cinq livres furent échangées contre l'enveloppe et, refusant de boire quelque chose avec Milson, Mahony s'éloigna.

Dès qu'il fut hors de vue, Milson entra dans le premier bureau de poste qu'il rencontra et téléphona à Ambrose Lawson.

— Il est tombé dans le panneau. Et sans rien ajouter, il raccrocha le récepteur.

Milson n'avait pas tout à fait raison en disant que Mahony était tombé dans le panneau. Au premier abord, Mahony était disposé à croire qu'il avait en effet rencontré Milson au Shanghaï Bar

et qu'il ne s'en souvenait plus. Cependant il avait été étonné de la confiance soudaine du vagabond et il avait remarqué une petite erreur dans son histoire. Mahony n'avait jamais rencontré Kosoff à Shanghaï. Mais il avait parlé le matin même chez les Little d'un nommé Schultz, trafiquant de cocaïne, et Lawson avait très bien pu recueillir, ne fût-ce que par Billy Ross, des renseignements sur son séjour en Chine.

Mahony avait éventé le piège mais son intention était de feindre d'y tomber tout en se tenant prêt à toute éventualité. Il courait un sérieux risque mais cela en valait la peine. Néanmoins, il prit la précaution d'écrire un mot à Lee Ramsden pour lui dire ce qu'il comptait faire et où il allait. Il lui demandait d'alerter l'inspecteur Kennedy, dans le cas où il n'aurait pas téléphoné avant onze heures le lendemain matin.

A dix heures du soir, il frappait au 137 de la Jamaica Road. C'était une grande maison sombre et délabrée, comme toutes celles de cette rue. Un petit vieux tout courbé vint lui ouvrir et le dévisagea avec des yeux rusés. Mahony lui tendit l'enveloppe.

— On m'a indiqué d'apporter ceci, à dix heures du soir.

Le petit vieux prit l'enveloppe.

— Attendez un instant, dit-il, en refermant la porte.

Une demi-minute après, celle-ci s'ouvrit de nou-

veau et le vieux fit entrer Mahony; il avait l'air aimable.

— Mr. Brown va venir.

La main de Mahony tenait son revolver dans sa poche. La maison silencieuse semblait inhabitée. Il suivit son guide par un escalier sombre et branlant jusqu'au palier du premier étage.

Le vieux l'introduisit alors dans une pièce dont l'aspect confortable était inattendu et que meublaient des fauteuils, un bureau d'acajou et une table semblable sur laquelle il y avait une bouteille de whisky, du soda, des verres et une boîte de cigarettes.

— Prenez du whisky et fumez, si vous en avez envie, dit le vieux qui sortit, en refermant la porte derrière lui. Mahony l'entendit descendre et inspecta les lieux : la fenêtre était inaccessible de la rue; il n'y avait dans les murs ni ouverture ni ventilateur permettant de tirer à travers un coup de feu; néanmoins, il était absolument convaincu d'un piège et se demandait comment ses ennemis se proposaient d'agir.

Des minutes passèrent, seul le tic-tac d'une pendule accrochée à l'un des murs troublait le silence. Mahony arpentait la pièce en fumant. Tout à coup, pris d'une idée brusque, il s'approcha du bureau d'acajou et tira l'un des tiroirs, celui-ci s'ouvrit; à l'intérieur, se trouvaient une quantité de petits paquets enveloppés dans du papier léger. L'un d'eux était percé à l'une de ses extrémités et

il en sortait un peu de poudre brillante. Mahony mouilla légèrement un de ses doigts et la goûta. Une sensation de froid sur le bout de sa langue lui apprit que c'était de la « neige ».

Il se demandait ce qu'il allait faire quand le silence fut rompu par des coups frappés à la porte d'entrée; des éclats de voix dans le hall suivirent. Mahony ferma le tiroir et attendit, debout contre la cheminée, une main dans la poche de son manteau. Un pas monta l'escalier; la porte s'ouvrit violemment et un homme entra.

Il était de taille moyenne et massive. Un vieux chapeau posé sur un œil couvrait en partie sa chevelure rousse, abondante et désordonnée. Il avait le front bas, de petits yeux enfoncés, et la physionomie d'un bull-dog. Il referma la porte derrière lui et se campa devant Mahony.

— Bonsoir, Mr. Brown, dit-il avec une politesse affectée, je viens chercher mon argent.

— Je ne suis pas Mr. Brown, répliqua Mahony.

— Vraiment! Eh bien, ça ne prends pas! rugit l'homme. Vous m'avez causé assez d'embêtements quand les agents me poursuivaient, pour que je sache votre nom! Donnez-moi mon argent, sinon je vous le prendrai de force!

Cet individu était sans aucun doute un Irlandais pur sang, auquel rien n'aurait fait plus plaisir qu'une bataille, mais Mahony n'en voulait pas pour l'instant.

— Ne faites pas l'imbécile, dit-il, d'un ton impé-

ratif; je vous répète que je ne suis pas Mr. Brown, je l'attends moi-même.

— Pensez-vous que ça va prendre! cria l'Irlandais. J'ai été avisé que vous seriez ici ce soir, à dix heures! On vous a vu arriver! Le vieux qui est en bas m'a dit que je trouverais Mr. Brown au premier étage!... Alors quoi?

Ses gros poings se serraient; il avança d'un pas. Mahony sortit son pistolet et le braqua sur l'homme.

— Je vous conseille de vous calmer!

Il réfléchissait rapidement. Sans aucun doute l'Irlandais le prenait pour Mr. Brown, mais comment avait-il su que celui-ci devait arriver à dix heures et pourquoi le vieux d'en bas lui avait-il donné un faux renseignement? Etait-ce là le piège? Ses ennemis espéraient-ils qu'il se battrait avec cet énorme ruffian qui l'assommerait?

A la vue du revolver, l'Irlandais s'était arrêté. Il ricana :

— Alors c'est ça votre façon d'agir? Vous ne me donnez pas d'argent et vous me menacez! Eh bien, tirez mon beau monsieur, si vous en avez le courage!

Soudain il fit un saut de côté avec une agilité surprenante vu sa corpulence, et se jeta sur Mahony. Celui-ci esquiva l'attaque tout en glissant son revolver dans sa poche et riposta par un violent coup de poing en pleine figure. La tête de l'homme fut rejetée en arrière. Mahony

le frappa du gauche dans l'estomac et du droit dans la mâchoire — deux coups suffisants pour mettre knock-out un homme ordinaire.

Le gros Irlandais les encaissa sans broncher et bondit de nouveau.

Une fois de plus, Mahony frappa et son adversaire recula. Renonçant à ses attaques désastreuses, il avança prudemment à petits pas souples, dans l'intention évidente d'acculer Mahony dans un coin où il pourrait l'empoigner. Mais Mahony se rendit compte que s'il se laissait saisir par cet hercule, il serait perdu.

Tout en criblant de coups la figure de son adversaire, il se déroba, mais en reculant son talon se prit dans le tapis et il chancela; l'Irlandais en profita pour lui sauter dessus et lui étreindre le cou avec sa formidable main droite.

— Maintenant, mon garçon, nous pourrons discuter plus tranquillement, gronda-t-il.

Mahony avait l'impression que son cou était emprisonné dans un étau qui se resserrait à chaque seconde. Dans un effort suprême il se dégagea à demi et comme l'Irlandais trébuchait à son tour dans le tapis il lui porta au menton un dernier coup furieux. L'hercule, cette fois, s'abattit comme une masse. Mahony, haletant et épuisé, s'appuya au mur.

Soudain un bruit de voix et celui d'une auto qui s'arrêtait montèrent de la rue. L'Irlandais bougea et parvint non sans peine à se redresser.

Il regarda Mahony et son visage tuméfié exprimait l'étonnement, l'admiration et le respect.

— Voilà du joli travail, monsieur, prononça-t-il avec quelque difficulté vu l'enflure de ses lèvres. Ma parole, jamais personne ne m'a frappé aussi durement...

— Je frapperai encore plus fort, et cette fois-ci avec la crosse de mon revolver, si vous approchez, répondit le jeune homme qui avait ressorti l'arme de sa poche.

L'Irlandais fit un geste de protestation.

— Ne craignez rien, vous pouvez garder l'argent. Je...

Il fut interrompu. On frappait à la porte d'entrée. Mahony alla vivement à la fenêtre. Une auto stationnait devant la maison et auprès se tenaient des policemen en uniforme.

— Diable! C'est la police, s'exclama Mahony.

L'Irlandais fit une grimace que l'état de son visage rendait hideuse.

— Ils sont sûrement sur ma piste; un sale mouchard m'aura vu entrer ici et les aura avertis. Vous m'aiderez à m'en tirer, n'est-ce pas, monsieur? Il est impossible qu'un type aussi courageux que vous puisse voir emmener en prison un homme avec lequel il vient de se battre loyalement.

Mahony ne put s'empêcher de sourire.

— Je n'ai pas plus envie que vous d'être découvert ici. J'ai l'impression que la maison est cernée. Nous n'avons donc aucune chance de filer

par la porte. Essayons par le toit, si vous voulez.

— Allons-y! dit l'Irlandais. — Il prit la bouteille de whisky et s'en versa une forte ration. — Maintenant, je suis prêt.

Ils quittèrent rapidement la pièce, comme les coups à la porte d'entrée redoublaient. Ils gravirent en hâte l'escalier jusqu'en haut. Sur un étroit palier une échelle permettait d'accéder à une trappe s'ouvrant sur le toit. Soudainement, Mahony entendit, venant d'en bas de la maison, un fort craquement; la porte d'entrée avait dû céder sous l'effort des policiers.

— Hâtons-nous, murmura le jeune homme en escaladant l'échelle où son compagnon le suivit.

Quelques secondes plus tard une suite de toits plats s'étendait devant eux. Ils se mirent à courir mais à peine arrivaient-ils sur la maison voisine qu'un agent émergea de la trappe.

— Les voici! hurla-t-il en s'élançant à leur poursuite.

Trois de ses collègues le suivaient de près.

De la rue montaient les cris d'une foule vite rassemblée par cette chasse à l'homme, et les coups de sifflet de la police. Les deux fuyards, à toute allure, traversèrent successivement six toits. A l'extrémité du sixième, Mahony s'arrêta brusquement. Bien que la nuit fût obscure, il devinait qu'à quelques mètres plus loin, la rue finissait. Avec la police à leurs trousses et un vide de trente pieds devant eux, il semblait que tout espoir

fut perdu. Tout à coup, Mahony se rendit compte qu'à l'extrémité de la ligne qu'ils suivaient, et à angle droit, commençaient les toits d'une ruelle perpendiculaire. Il s'agissait de franchir un espace de dix pieds environ.

Le jeune homme se tourna vers l'Irlandais.

— Etes-vous prêt à risquer le saut?

— Tout à fait prêt!

Les policiers accouraient. Mahony prit son élan et sauta. Une seconde après, ses pieds se posaient sur l'autre toit; il chancela, se raccrocha à une cheminée et retrouva enfin son équilibre. L'Irlandais sauta à son tour, mais glissa et sans l'aide de son compagnon il serait tombé dans le vide.

Le premier policier arriva. A la suite des fugitifs, il s'élança. Mais il avait mal calculé son élan; ses genoux heurtèrent le bord du toit; il tomba avec un cri étouffé et, trente pieds plus bas, s'écrasa sur le pavé.

Les autres hésitèrent. Gênés par leurs bottes et leur uniforme, ils n'avaient pas envie de subir le sort de leur camarade. Mahony et l'Irlandais ne virent pas tomber l'agent, car ils s'étaient remis à courir. A quelque distance, ils s'arrêtèrent. Pour l'instant, on ne les poursuivait plus, mais dans les rues il y avait un grand tumulte.

L'Irlandais se pencha pour regarder mais Mahony le tira en arrière.

— Faites attention, il ne faut pas que l'on nous voie de la rue, on ne sait pas où nous sommes.

Si nous pouvons descendre par l'escalier d'une maison sans être vus, sortir et nous mêler à la foule, nous sommes sauvés. Il nous faut trouver une trappe facile à ouvrir. Venez!

La chance les favorisa; dans le toit de la maison où ils venaient d'arriver, il y avait une lucarne. L'Irlandais posa le pied dessus; le verre se brisa et tous deux se laissèrent glisser par l'ouverture sur le dernier palier de l'immeuble. Ils descendirent l'escalier avec précaution et, tous les habitants de la maison se trouvant dans la rue, ils purent, sans être remarqués, ouvrir la porte d'entrée et se mêler à la foule.

Les coups de sifflet des policiers se multipliaient. On entendait aussi la sirène d'une auto de la police qui arrivait. A présent, le seul danger était qu'on reconnût l'Irlandais à cause de sa puissante carrure et de sa face de bouledogue. Il s'en rendit compte et dit à son compagnon :

— Ne restez pas avec moi, monsieur. Les flics ne vous connaissent probablement pas et moi je vous ferais arrêter.

— Pour rien au monde je ne vous lâcherai, répliqua Mahony.

La grosse face du colosse se plissa.

— On peut dire que vous êtes un chic type! Mais je crois que vous feriez quand même mieux...

Il s'arrêta car une main venait de lui saisir le bras; c'était celle d'un petit homme boiteux et aux yeux louches, vêtu d'un vieux complet à carreaux.

— Allez chez Fatty Bassett, souffla-t-il. Glissez-vous dans la foule; je me charge d'occuper les flics pendant que vous filerez.

Ayant dit, le boiteux se mit à courir avec une agilité surprenante tout en criant d'une voix perçante :

— Regardez sur le toit! Ils sont là! J'en vois un qui se cache derrière la cheminée.

— Où çà, où çà? demandèrent une douzaine de voix, pendant qu'un sergent de police l'arrêtait par le bras.

— Vous les avez vus? demanda-t-il.

— Oui, j'en ai vu un! Un type énorme! Là, derrière la cheminée de la maison du coin.

Le policier se dirigea en hâte vers la maison qu'avait désignée le boiteux et sur laquelle se portait maintenant l'attention de la foule et de la police, ce qui permit aux deux fugitifs de s'engager dans une petite rue sombre. Mais ils n'étaient pas encore hors de danger, car la police de tout le district devait être alertée.

— Suivez-moi, dit l'Irlandais.

Il entraîna Mahony le long de ruelles étroites, tourna à gauche et traversa un petit jardin. Il frappa quatre coups espacés à la porte d'une maison. La porte s'entrebâilla.

— Qui est là? demanda d'une voix étouffée quelqu'un d'invisible.

— Barney Flynn et un camarade. La police nous poursuit.

— Entrez!

Ils pénétrèrent dans une cuisine vaguement éclairée par un bec de gaz. Assis à une table, trois hommes à mine peu rassurante jouaient aux cartes et buvaient de la bière. Ils levèrent la tête quand Mahony et Barney entrèrent.

— Tiens, Barney! Que diable fiches-tu ici? dit l'un d'eux qui portait un foulard rouge. Je te croyais chez Joë Walton.

— C'est exact, mais on m'a dit que je pourrais trouver Mr. Brown ce soir, alors je suis venu pour essayer de toucher mon argent.

— Et ton copain? Je ne me rappelle pas avoir jamais vu cette tête-là!

— Mais c'est Mr. Brown lui-même! répondit Barney. Nous nous sommes disputés et il m'a presque mis knock-out. La police est arrivée et nous nous sommes échappés par le toit.

— Il t'a mis knock-out! s'exclama l'autre. Comment cela?

— Avec son poing! L'Irlandais posa une main affectueuse sur l'épaule de Mahony. — On peut dire qu'il sait se battre.

L'homme se tourna vers Mahony.

— Vous êtes bien Mr. Brown? demanda-t-il.

— Certainement non, je l'ai déjà dit à Barney, mais il n'a pas voulu me croire.

— Je m'en doutais bien. Je l'ai vu un jour où je suis allé à la maison de la Jamaica Street.

Mahony saisit l'occasion.

— Eh bien, puisque vous le connaissez, comment est-il?

— Moins grand et plus brun que vous, il a une petite moustache et une cicatrice sur la main gauche. Mais pourquoi diable me questionnez-vous?

Mahony resta un moment sans répondre. La description qui venait de lui être faite de Mr. Brown l'avait bouleversé; petit, brun, avec une courte moustache et une cicatrice sur la main, c'était exactement le signalement de Billy Ross.

— Eh bien! reprit l'autre, vous n'avez plus de langue? Qu'est-ce que vous faisiez dans cette maison?

— C'est un nommé Milson qui m'y a envoyé. Il m'avait dit que si je m'y présentais à dix heures, Mr. Brown me confierait une affaire.

— Milson?... Je n'ai jamais entendu parler de lui... Qui est-ce?...

Avant que Mahony eut pu répondre, on entendit frapper à la porte quatre coups espacés. L'individu qui avait fait entrer Mahony et Barney alla ouvrir; un homme pénétra dans la pièce et s'arrêta net en les apercevant, comme pétrifié par la surprise. Mahony le regarda, le sourire aux lèvres.

— Bonjour Milson, dit-il.

Un silence suivit, chargé de menace. Le nouveau venu restait immobile, debout près de la porte, partagé entre la peur et l'étonnement. L'homme qui avait parlé précédemment s'était levé. Son regard dur et méfiant allait de Mahony au soi-disant Milson. Les deux autres avaient

posé leurs cartes et restaient assis, attentifs et inquiets. L'un d'eux tenait sa chope de bière comme pour s'en faire une arme. Le boiteux qui était intervenu dans la rue était entré à son tour et contemplait la scène avec curiosité. Mahony avait reculé et s'appuyait au mur, la main dans la poche de son manteau.

L'homme au foulard rouge reprit la parole.

— Milson? Qu'est-ce que vous racontez là? C'est Lake!

— Il m'a dit qu'il s'appelait Milson et il m'a envoyé dans la maison de Jamaica Street pour voir Mr. Brown, expliqua Mahony.

Milson — ou plutôt Lake — fit un geste nerveux de la main. Il avait peur de Mahony et de l'énorme Irlandais, mais il essaya de crâner.

— Et puis après? s'écria-t-il. Je me suis conformé à la consigne que l'on m'avait donnée. Jolie idée que vous avez eue de les laisser entrer ici! Ça ne vous attirera que des ennuis.

— Je les ai introduits ici parce que les flics les poursuivaient, déclara le boiteux. Que pouvais-je faire d'autre?

— Espèce d'idiot! Les flics les poursuivaient parce que... Milson s'arrêta brusquement.

Barney, furieux, s'avança vers Lake.

— Alors, c'est vous qui avez envoyé ce jeune homme dans cette maison? Et c'est votre copain Scrubby Redman qui m'y a envoyé pour retrouver Mr. Brown? Il a même ajouté que si j'avais

de la peine à obtenir mon argent, je n'aurais qu'à me servir de mes poings. Peut-être savez-vous aussi qui a informé la police que je m'y trouvais?

— Et puis après? répéta Lake d'un ton de défi. — Il se tourna vers l'homme au foulard. — Vous feriez bien de vous débarrasser de ces deux individus le plus rapidement possible. Si le grand chef désire les écarter de son chemin vous n'avez pas le droit de les protéger.

Barney fit un mouvement, comme s'il voulait se jeter sur Lake, mais Mahony le retint, désirant voir ce qui allait se passer.

L'homme au foulard paraissait mal à l'aise.

— Je n'aime pas cela, grommela-t-il. Si le chef veut se débarrasser d'eux, je n'ai pas à m'en mêler, mais s'il s'agit de mouchardage à la police...

Il regarda ses camarades.

Le boiteux inclina la tête.

— Moucharder est un vilain jeu, approuva-t-il.

— Et se quereller avec le grand chef est un jeu dangereux, déclara sèchement Lake; vous savez ce qui arrive à ceux qui n'obéissent pas. Comptez-vous continuer à protéger ces deux hommes? Vous désirez que la police arrive et les trouve chez vous?

L'homme au foulard se redressa avec une certaine dignité.

— Je ne tiens pas à avoir d'histoire avec le grand chef. Cependant je ne livrerai jamais personne à la police, même mon pire ennemi..

Tous les assistants ne partageaient certainement pas cette opinion. Deux d'entre eux étaient visiblement épouvantés.

— Je vous remercie, dit Mahony à l'homme au foulard. — Il se tourna vers les autres. — Si vous n'êtes pas de cet avis, tant pis car je ne partirai d'ici que quand cela me plaira... Et maintenant, Barney, parlez-nous de Mr. Brown. Il vous doit de l'argent, n'est-ce pas?

— Bien sûr, répondit l'Irlandais. Je devais voler un livre dans le coffre-fort d'un richard nommé Ambrose Lawson. J'avais reçu des instructions de Mr. Redman qui les tenait de Mr. Brown. Il était entendu que je toucherais cinquante livres pour risquer le coup et cent cinquante si je réussissais.

— Vous avez réussi? demanda Mahony.

— Réussi! Si j'avais su je vous jure que je ne m'y serais pas risqué. Avec tous ces trucs d'avertisseurs et de fils électriques, j'ai eu de la veine de m'en tirer vivant. De plus j'ai été repéré par la police qui était sur ma piste dès le lendemain matin. Ça s'est passé il y a cinq jours, et je n'ai pas entendu parler de mes cinquante livres, bien que j'aie écrit pour les réclamer. Tout ce que j'ai reçu c'est un billet tapé à la machine, disant que je pouvais me brosser pour la galette. Je suis allé deux fois chez Mr. Brown, mais sans trouver personne. Ce soir on m'a annoncé qu'il était là et c'est vous que j'ai trouvé.

Mahony réfléchit rapidement. La tentative de vol avait eu lieu la veille de l'accident. Ross était donc à l'hôpital lors de la réclamation de l'Irlandais; la réclamation avait atteint Lawson qui, très imprudemment, avait refusé de payer. Mais quel était le document que Ross — c'est-à-dire, sans aucun doute, Mr. Brown, — avait essayé de faire soustraire en se servant d'un des propres hommes de Lawson? Quelle était l'importance de ce document? Assez considérable certainement pour que Ross, l'ayant en sa possession, aurait pu obliger Lawson à renoncer à ses desseins sur Elsa Little.

— Et vous pensez que Mr. Brown, irrité que vous ayez raté votre coup, a refusé de vous payer et vous a dénoncé? demanda Mahony. Eh bien, je crois que vous vous trompez. C'est votre chef, le grand chef lui-même, qui vous a dénoncé. En apprenant que vous avez tenté de le voler, il a voulu se débarrasser de vous.

— Le grand chef!... Tous les hommes, stupéfaits, regardaient Mahony.

— Oui, répéta-t-il avec assurance, Mr. Brown et lui étaient en désaccord. Le grand chef est Ambrose Lawson.

— Ambrose Lawson! Comment le savez-vous? demanda l'homme au foulard.

— J'ai des preuves. Et il veut se débarrasser de moi parce que je sais qui il est. Il m'a envoyé dans cette maison sous un faux prétexte, puis il a averti Barney que Mr. Brown serait là, il a

également prévenu la police. Il voulait que celle-ci s'empare de Barney et me trouve dans une chambre pleine de cocaïne et de drogues du même genre. Il a déjà essayé de m'accuser d'un meurtre que je n'ai pas commis; il ne me pardonne pas d'avoir découvert sa véritable identité.

— Diable! s'exclama un des hommes effrayé, il ne nous ratera pas, maintenant que nous savons qui il est.

— Bien entendu, approuva Mahony, il se débarrassera de vous, sauf peut-être de Mr. Lake en qui il a confiance, paraît-il. Une confiance qui ne durera pas, je crois bien...

Il y eut un silence; le jeune homme reprit :

— Après tout, ce n'est pas commode d'être aux prises avec quelqu'un que l'on ne connaît pas. Maintenant vous savez à quoi vous en tenir.

— Je suppose que vous nous avez renseignés afin que, bon gré mal gré, nous le combattions, dit l'homme au foulard rouge.

— C'est possible, répondit Mahony froidement. Je suis résolu à l'abattre, mais je ne réussirai qu'avec l'aide de types solides comme vous. Préférez-vous avoir pour chef ce mouchard qui laisse aux autres le travail dangereux, ou bien moi?

— Moi je marche avec vous! cria l'Irlandais. Un homme qui peut me mettre knock-out est un véritable chef. Que Lawson aille au diable!

En ne leur laissant pas la possibilité de discuter s'ils l'acceptaient pour chef ou non, mais en

paraissant considérer que c'était un fait accompli, Mahony s'était montré fort adroit.

— Je vous dirigerai et je vous aiderai à combattre Lawson, déclara-t-il avec autorité, mais à condition que vous m'obéissiez sans discuter. Acceptez-vous?

L'homme au foulard inclina la tête.

— En ce qui me concerne, c'est entendu. Et je réponds de mes copains! Mais quels sont vos projets? Ce ne sera pas une rigolade de s'attaquer au grand chef.

— Ce ne sera pas si dur que vous le pensez, répliqua Mahony. Pour commencer, nous allons enfermer Mr. Lake pendant un jour ou deux, afin qu'il ne puisse pas nous moucharder. Quand il ne sera plus là je vous en dirai davantage. Emmenez-le, Barney!

L'énorme Irlandais empoigna d'une main Lake par l'épaule et comme celui-ci allait protester, il lui ferma la bouche de l'autre main.

— Faut-il lui donner un bon coup sur la tête pour qu'il se tienne tranquille? demanda-t-il avec empressement.

— Attendez une seconde. Fouillez-le; puis je lui poserai une question, et s'il refuse de répondre, vous pourrez taper dessus tant qu'il vous plaira.

Les poches de Lake furent vidées et leur contenu déposé sur la table. Mahony s'approcha de lui et le regardant bien en face :

— Quel est le livre que Barney devait voler chez Lawson?

Lake était blême. Il connaissait certains secrets du chef, mais savait que sa vie ne tiendrait plus qu'à un fil s'il les divulguait. D'autre part, s'il refusait de parler...

— Répondez! ordonna Mahony. Sinon, allez-y Barney.

L'Irlandais leva le poing avec un ricanement féroce, le visage de Mahony reflétait une inflexible volonté. Lake tremblait de tous ses membres. Il céda et balbutia :

— C'est un recueil de certains documents... sur les gens auxquels le chef a affaire et sur les membres de sa bande.

— Les gens auxquels il a affaire?... Cela veut dire les malheureux qu'il fait chanter et auxquels il vend de la drogue. Je comprends, mais quels sont les documents relatifs aux hommes de sa bande?

— C'est la preuve écrite d'actes criminels commis par chacun de ceux qui travaillent pour lui. Il a collé tout cela dans un registre.

— En d'autres termes, il tient tous ceux avec qui il est en rapport, remarqua Mahony, qui comprenait maintenant : Ross voulait se procurer ce fameux registre afin de détruire le document qui l'accusait.

— Attachez-le et emmenez-le, dit-il à Barney.

L'Irlandais obéit et Mahony examina ce qu'on

avait sorti des poches du bandit : un trousseau de clefs, un étui à cigarettes, un portefeuille contenant une vingtaine de livres en monnaie, un carnet d'adresses, quelques cartes de visite, une carte de membre de « Golden Centipede Dance Club », enfin une feuille de papier bleu sur laquelle on lisait : « The Golden Centipede - Mardi », et plusieurs noms : Foster, Cartwright, Grayton, suivis de cette note : « Mr. Barfield est informé qu'aucune marchandise ne lui sera fournie à l'avenir à moins qu'il ne paie ce qu'il a reçu lundi soir. »

Tout cela était tapé en rouge, à la machine.

Mahony se souvint de ce qu'il avait entendu dans la voiture des kidnappers, la nuit où il avait délivré Elsa Little : « Il doit faire taper ses ordres en rouge sur une feuille de papier bleu », avait dit l'un d'eux.

Mahony n'était pas certain que ce qu'il venait de lire eût trait à la distribution de la drogue, mais il était bien décidé à se rendre au Golden Centipede ce mardi soir.

— Quel est votre nom? demanda-t-il à l'homme au foulard, qui venait de rentrer dans la pièce avec Barney, après avoir enfermé Lake.

— On m'appelle Fatty Bassett.

— Très bien. Voici vos instructions : je désire que Lawson soit surveillé très sérieusement pendant les deux jours qui vont venir. Chaque fois qu'il sortira, il devra être suivi. Je veux savoir où il ira, le temps qu'il y restera et si possible

qui il aura rencontré. Pouvez-vous vous charger de cela?

— C'est bien facile, dit l'autre. Je suis un peu un chef à ma manière et je dispose de quelques types quand j'en ai besoin. Est-ce tout ce que je devrai faire?

— Je vous demande aussi de veiller sur Barney afin que la police ne le pince pas. En plus je voudrai que vous me procuriez quand j'en aurai besoin, deux ou trois gars solides n'ayant pas froid aux yeux. Comment pourrais-je me mettre rapidement en rapport avec vous?

— Vous n'aurez qu'à téléphoner à Linnehouse 03-25, c'est un petit office de prêts sur gages; j'aurai le message en moins de cinq minutes. Ne vous en faites pas pour Barney, j'ouvrirai l'œil. Et vous, chef, quelles sont vos intentions?

— Je vais m'en aller, dit Mahony; je ne pense pas que les gens de police m'aient reconnu sur le toit; et puis on verra bien ce qui arrivera. Je vous téléphonerai demain.

Il sortit dans la ruelle sombre et gagna sans encombre une grande rue animée encore où il prit un taxi pour rentrer chez lui.

Pendant le trajet, il récapitula les événements. Il n'avait pas perdu sa soirée et pouvait maintenant compter sur de sérieux appuis. En outre, il possédait un renseignement utile. Il savait que dans certains clubs plus ou moins douteux, ouverts la nuit, le commerce des drogues faisait fureur.

Le Golden Centipede pouvait être une source d'informations sur l'organisation de Lawson. Mahony songea aussi au fameux registre que Ross était si désireux d'avoir. Avec ce registre, démasquer Lawson serait aisé. Mais comment s'en emparer? Depuis la tentative de vol, Lawson avait dû le mettre en lieu sûr.

⁂

Le sergent Wishart avait été chargé d'explorer la maison de Jamaica Row. Assez tard dans la nuit, il revint à Scotland Yard pour faire son rapport. Il se croisa avec l'inspecteur Kennedy.

— Bredouille? demanda celui-ci.

— Oui et non. Les renseignements qu'on nous a fournis étaient exacts : Barney Flynn se trouvait dans la maison, mais il a réussi à s'enfuir avec un autre individu. Nous avons relevé des traces de lutte dans la pièce où ils étaient et nous avons trouvé des paquets de cocaïne dans un meuble, et également ceci :

Il tendit un chapeau à l'inspecteur. Celui-ci l'examina soigneusement. L'intérieur portait la marque « Nicholson & C°, Shanghaï », et les initiales « T. M. ».

— De la drogue et ce chapeau, ce n'est déjà pas si mal, malgré la fuite de Flynn, remarqua Kennedy, qui ajouta : Je me demande ce que Mahony faisait dans cette maison?...

CHAPITRE X

Au moment même où Mahony rencontrait pour la première fois Lake, *alias* Milson, dans la rue, près de Nothing Hill Gate, Elsa Little était assise dans son salon de Chelsea.

Les policiers venaient de partir, ainsi que Lawson. La jeune fille était seule. Elle songeait.

Après l'affreux bouleversement que lui avait causé la mort tragique de son oncle, elle commençait à se ressaisir et essayait d'examiner les faits et les gens. Ambrose Lawson... Précédemment, bien qu'il fût fréquemment reçu dans la maison, elle avait fait peu attention à lui. Billy Ross était de tous ses amis celui qu'elle préférait. Mais Lawson, depuis le drame qui avait coûté la vie à Mr. Little, avait été la bonté même pour Elsa. Il l'avait préservée autant que possible de la curiosité indiscrète des reporters, il avait expliqué à l'inspecteur de police la situation et pris toutes les mesures nécessaires.

Elsa éprouvait pour Mahony une haine d'autant plus violente qu'elle avait eu une vive sympathie pour lui lors de leurs premières rencontres. Elle était absolument sûre d'avoir entendu sa voix

quand son oncle avait été assassiné. Il avait affirmé qu'il ne se trouvait pas là à ce moment, mais elle savait que c'était un mensonge. Et Ruth, la meilleure amie d'Elsa, avait également menti, faisant une fausse déclaration afin d'innocenter Mahony. Pourquoi avait-elle agi ainsi? Une seule explication : elle aimait le jeune homme. Elsa n'en doutait pas et en était désolée. Ruth ne se rendait-elle pas compte de ce qu'il était? Ne devait-elle pas être mise en garde?

Elsa, soudain, décida d'aller voir Ruth. Ayant mis son chapeau et son manteau, elle sortit. Quelques minutes plus tard elle était introduite dans le salon où se trouvaient Ruth et son tuteur. Ce dernier l'accueillit avec sa courtoisie habituelle.

— Mon enfant, je suis ravi de vous voir. Soyez sûre que toute ma sympathie émue vous est acquise. Je serais très heureux si je pouvais vous être utile en quoi que ce soit.

— Merci. Je suis très touchée, dit Elsa. Elle hésita, puis ajouta un peu nerveusement : Je suis venue voir Ruth... J'ai quelque chose à lui dire.

Lee Ramsden savait fort bien ce dont il s'agissait mais n'en laissa rien paraître.

— Et vous désirez lui parler en particulier? C'est trop naturel... Je vais aller fumer un cigare dans mon bureau.

Les deux jeunes filles restèrent seules.

Assise devant la cheminée, Ruth, le menton dans la main, contemplait fixement le feu. Elle

aussi savait le motif de la visite d'Elsa. Celle-ci s'approcha.

— Ruth, je pense que vous savez pourquoi je suis venue vous voir?

— Oui, vous voulez me parler de Térence Mahony.

— En effet. Etes-vous amoureuse de lui?

La question était si inattendue que la jeune fille ne sut que répondre. Elle regarda Elsa d'un air effaré, puis haussa les épaules et éluda la question.

— Mais, Elsa, je le connais à peine.

— Alors, pourquoi avez-vous menti en disant qu'il était avec vous au moment où mon oncle a été tué?

— Je n'ai pas menti; il m'a ramenée dans son auto.

— C'est possible, mais pas à minuit; j'en suis sûre; j'ai reconnu sa voix.

Ruth la regarda en face :

— Je sais que ce n'est pas Térence Mahony qui a commis le crime. Tout d'abord, il est incapable de frapper un homme par derrière, en outre il vous aime trop pour faire quelque chose qui pourrait vous rendre malheureuse. Vous pensez que je suis folle d'avoir confiance en lui, mais je croirais en lui, même si tout le monde lui était hostile. C'est vous qui êtes folle de vous fier à Ambrose Lawson, c'est lui qui a poignardé votre oncle!

Cette brusque accusation n'était basée sur aucune preuve. Mahony avait dit à Lee Ramsden toute la vérité sur Lawson, mais il n'en avait pour ainsi dire pas parlé à Ruth. Mais celle-ci en constatant le matin même chez Elsa l'âpre hostilité qui séparait les deux hommes avait deviné que Lawson était l'assassin.

Elsa, étonnée et indignée, avait sursauté.

— Ce que vous dites est abominable, Ruth! Mr. Lawson était un grand ami de mon oncle, vous devriez faire attention à vos paroles!

Mais Ruth, elle aussi, était indignée. Pourquoi Elsa se mêlait-elle de ses affaires et s'acharnait-elle contre Térence Mahony? Elle répliqua :

— Ambrose Lawson n'est l'ami de personne, sauf de lui-même! C'est un homme dangereux, en le défendant vous défendez l'assassin de votre oncle!

Elsa était en colère mais elle se contenait. Elle était venue dans l'intention de raisonner son amie et de la mettre en garde contre Mahony. Au lieu de cela, Ruth l'attaquait à propos d'Ambrose Lawson.

— Vous parlez sans réfléchir, Ruth, dit-elle avec calme. Mr. Lawson est estimé par tout le monde. Et vous, que savez-vous de ce Mahony? Quelle preuve avez-vous que ce n'est pas un bandit qui se sert de vous?

— Des quantités de gens savent qui est Mr. Lawson et ne l'estiment pas, dit Ruth. Vous-

même n'étiez pas si emballée sur lui, il y a quelque temps! Térence Mahony est tout différent. Je l'ai vu une seule fois avant de le rencontrer chez vous ce matin, mais cela m'a suffi pour le juger; c'est un homme brave et loyal; il l'a prouvé, et je continuerai, quoi qu'il advienne, à avoir confiance en lui.

— Vous ne l'avez rencontré qu'une fois avant ce matin? répéta Elsa étonnée, mais alors...

Ruth se rendit compte que, dans sa colère, elle avait trop parlé. Elle se leva :

— Je n'ai pas l'intention de discuter plus longtemps. Je vais rejoindre mon tuteur.

Elsa lui dit adieu sèchement et se retira. Elle se rendait compte que sa visite avait été une erreur. Elle n'avait abouti qu'à irriter Ruth contre elle-même au lieu de discréditer Mahony à ses yeux. Maintenant Ruth défendrait le jeune homme envers et contre tous, à moins qu'elle n'eût la preuve formelle qu'il était indigne de son intérêt.

Elsa ne savait que faire. Rentrée chez elle, après quelques hésitations elle se décida, malgré l'heure tardive, à téléphoner à Ambrose Lawson; peut-être pourrait-il lui donner un conseil.

Au moment même où Elsa obtenait la communication, Lawson en attendait une d'East End, d'où l'on devait lui faire savoir ce qui s'était passé à Jamaica Street.

Entendant sonner le téléphone, il décrocha vivement le récepteur.

— Allô, c'est vous, Lake?

— C'est Elsa Little, répondit une voix féminine.

Lawson retint une exclamation malsonnante. Il était mécontent d'avoir prononcé le nom de Lake et craignait que celui-ci, trouvant la ligne occupée, ne renonçât à lui téléphoner le soir même.

— Ah, c'est vous, Elsa! Qu'y a-t-il? demanda-t-il aussi aimablement que possible.

— Eh bien, voici, répondit la jeune fille. Je suis allée chez Ruth pour lui parler de Mahony, cela n'a servi à rien. Elle semble complètement entichée de lui et je voudrais qu'à nous deux nous puissions l'en détourner.

L'impatience de Lawson augmentait; il répondit n'importe quoi pour abréger.

— Vous pouvez parfaitement le faire toute seule, Elsa, Mahony s'intéresse à vous beaucoup plus qu'à Ruth. Rendez-la jalouse, elle se détachera de lui.

— Que dites-vous? s'exclama la voix étonnée d'Elsa.

Lawson sourit. Le conseil qu'il avait donné sans réfléchir lui paraissait une idée réalisable. Mais pour l'instant il désirait interrompre la conversation.

— Ne pensez plus à tout cela pour ce soir, dit-il avec fermeté. Allez vous mettre au lit, Elsa, et dormez bien.

Il raccrocha le récepteur. Elsa, de son côté, en fit autant. Le conseil de Lawson avait fait naître

dans son esprit une curieuse succession de pensées. Une actrice de cinéma en vue, célèbre pour sa beauté, pouvait difficilement douter de son pouvoir de séduction. Sans être vaniteuse, Elsa savait par expérience que les hommes s'éprenaient d'elle facilement... Ruth et Lawson avaient déclaré que Mahony était amoureux d'elle... Si c'était vrai elle pourrait en effet, en manœuvrant habilement, non seulement éloigner Ruth de lui mais encore le livrer à la justice. Ce stratagème lui répugnait un peu mais elle avait comme seules armes son intelligence et sa beauté; elle avait le droit de s'en servir dans la lutte contre l'assassin de son oncle.

Finalement, elle quitta son fauteuil et, accablée de fatigue, se traîna jusqu'à sa chambre et se mit au lit.

Lawson, assis dans son studio, fumait cigarette sur cigarette, attendant un appel téléphonique qui n'arrivait pas.

CHAPITRE XI

Mahony finissait de déjeuner quand sa propriétaire lui annonça qu'une dame désirait le voir. Il pensa que ce devait être Ruth Fraser et malgré qu'il eût bien des choses à faire et peu de temps à perdre en conversations, il donna ordre de la faire entrer.

La propriétaire se retira. Bientôt la porte se rouvrit et Elsa Little parut sur le seuil.

Mahony se leva vivement.

— Miss Little! s'écria-t-il, stupéfait.

En actrice qu'elle était, Elsa savait jouer un rôle. Elle s'avança d'une allure timide.

— Je pense que vous n'avez pas grande envie de me voir, dit-elle d'une voix douce. Mais je tiens à vous dire combien je regrette de vous avoir parlé comme je l'ai fait hier matin. J'étais si bouleversée que je savais à peine ce que je disais.

— Vous voulez dire que vous ne me soupçonnez plus d'avoir tué votre oncle? demanda Mahony.

Il était très ému. Jamais la jeune fille ne lui avait paru si charmante. Sa démarche le touchait vivement.

— J'avais cru reconnaître votre voix, reprit

Elsa, mais c'était impossible puisque vous vous trouviez avec Ruth lorsque le crime a eu lieu. Ce devait être quelqu'un dont la voix ressemblait à la vôtre.

Mahony, gêné, fut sur le point de lui avouer la vérité : qu'il était bien là mais qu'il n'avait pas tué son oncle. Une sourde défiance l'en empêcha.

— Vous ne sauriez croire combien je suis heureux que vous ne me soupçonniez plus, répondit-il, je ne pouvais supporter la pensée que vous me considériez comme l'assassin de votre oncle.

Sa voix et son regard paraissait si sincères que pendant un moment, Elsa fut troublée. S'il jouait la comédie, il était un acteur remarquable... Mais elle se reprit : oui il était un comédien de première force : ne lui avait-il pas suffi d'une seule rencontre, pour mettre Ruth sous sa domination... Elsa fut révoltée par tant d'hypocrisie, mais ce fut en souriant qu'elle reprit :

— Cela me faisait beaucoup de chagrin de vous soupçonner, vous savez... J'avais tant de sympathie pour vous. C'était terrible de croire que vous aviez fait cela.

— Je désire autant que vous livrer le meurtrier à la justice, dit Mahony. — Il hésita un instant. — Puisque vous ne me soupçonnez plus, pourrais-je vous revoir de temps en temps?

— Certainement, j'en serais heureuse! Voulez-vous venir dîner ce soir chez moi, cela prouvera à tout le monde que je ne vous soupçonne pas?

— Merci! dit-il avec émotion.

A cet instant la propriétaire frappa à la porte et annonça qu'un monsieur désirait parler à Mr. Mahony. C'était l'inspecteur Kennedy, accompagné d'un sergent de police. Kennedy s'arrêta net en voyant Mahony et Elsa engagés dans une conversation amicale.

— Bonjour, inspecteur, dit Elsa avec aisance; je viens justement de déclarer à Mr. Mahony que j'étais désolée de l'avoir inconsidérément accusé hier.

L'inspecteur Kennedy restait interdit; en réalité, il était venu pour arrêter Mahony.

— Ainsi donc, vous avez rétracté votre accusation; je pense que Mr. Mahony doit en être satisfait?...

— C'est un grand bonheur pour moi, dit Mahony en toute sincérité.

— Et maintenant, il faut que je m'en aille, dit Elsa. A ce soir, Mr. Mahony.

— Je vous accompagne jusqu'à votre voiture, miss Little, déclara Kennedy.

Il descendit avec elle et ouvrit la portière de l'auto. Puis il resta un instant immobile, regardant la jeune fille fixement.

— Dois-je admettre réellement que vous abandonnez vos soupçons contre Mahony, miss Little?

Elsa était pâle et tremblante. Son entrevue avec Mahony lui avait coûté un grand effort.

— Non, répondit-elle à voix basse, je n'ai

abandonné aucun de mes soupçons, mais je désirais qu'il le crût.

L'inspecteur sans parler la regarda encore, comme s'il attendait une autre déclaration.

— Je crois qu'il est épris de moi, ajouta-t-elle en détournant les yeux et en rougissant. Je veux l'éloigner de Ruth pour la sauver de lui; je veux le mettre en confiance, afin de le faire parler.

— Je comprends, vous avez l'intention de le séduire pour me le livrer?

Elsa rougit davantage.

— J'ai l'intention d'obtenir le châtiment de l'assassin de mon oncle, dit-elle d'une voix résolue. De plus, je veux sauver Ruth d'un bandit. Elle est beaucoup trop charmante pour ruiner sa vie et être mêlée à d'affreux scandales pour un homme comme lui.

— Vous croyez qu'il la domine entièrement? demanda l'inspecteur.

— Entièrement, bien que je ne comprenne pas comment une seule rencontre ait suffi. Il est vrai qu'il est terriblement habile!

— Vous dites qu'il a acquis cette influence en une seule rencontre?

— Oui, Ruth m'a avoué ne l'avoir vu qu'une fois avant de le retrouver chez moi, du reste elle n'avait pas l'intention de me le dire, cela lui a échappé.

Les yeux intelligents du jeune inspecteur brillaient du plus vif intérêt.

— Ainsi donc, reprit-il, Mahony a rencontré miss Fraser pour la première fois la nuit du crime, quand il l'a ramenée chez son tuteur vers quatre heures du matin. S'il se trouvait à minuit dans la pièce où votre oncle a été tué — et vous assurez qu'il y était — il n'avait pas encore vu miss Fraser. Il est allé la chercher et l'a ramenée chez elle après le meurtre.

— Vous ne supposez pas que Ruth était au courant de la mort de mon oncle! s'écria Elsa.

— Je ne dis pas cela. Mais si elle ne l'a rencontré qu'une seule fois avant de venir chez vous, je ne pense pas qu'il ait pu, en si peu de temps, l'influencer suffisamment pour l'amener à se compromettre par un faux témoignage. Elle devait avoir une raison pour le faire, soit la peur, soit la reconnaissance. Réfléchissez un peu, miss Little. Miss Fraser est brusque et impulsive, mais intelligente. Risquerait-elle sa réputation pour un simple étranger, si elle n'avait un motif sérieux?

— Non, mais je suppose qu'il doit la menacer de chantage.

— Le croyez-vous réellement? demanda Kennedy en la regardant bien dans les yeux.

Elsa se troubla. Elle avait parlé sans réfléchir. Bien que détestant et méprisant Mahony, elle devait essayer d'être juste.

— Non, dit-elle, je ne le crois pas réellement. Ruth est éprise de Mahony et elle ne l'aimerait pas s'il essayait de la faire chanter.

— En effet, approuva Kennedy.

Ainsi se termina leur conversation. L'auto d'Elsa démarra.

L'inspecteur rentra lentement dans la maison. Il entrevoyait des possibilités nouvelles. Elsa avait été enlevée, et Mahony, — du moins c'était probable, — l'avait ramenée dans la maison de son oncle. Elle avait entendu sa voix et l'accusait du meurtre. Ruth Fraser avait disparu de chez elle, et c'était encore Mahony qui l'avait ramenée chez son tuteur. Or, depuis, Ruth le défendait chaleureusement. Pourquoi?...

Kennedy était convaincu que Mahony savait la vérité sur le rapt d'Elsa et l'assassinat de Mr. Little. En laissant le jeune homme en liberté, tout en le surveillant discrètement, peut-être serait-il possible de découvrir le reste de la bande, tandis que son arrestation immédiate ferait le jeu de quelqu'un qui travaillait habilement dans l'ombre.

L'inspecteur rentra en souriant dans la chambre de Mahony.

— Désolé de vous avoir fait attendre, dit-il; je n'ai rien de très important à vous dire; je suis venu simplement parce que vous avez, je crois, perdu votre chapeau. Est-il bien à vous? — Il sortit de sa poche un chapeau mou tout aplati : celui que Mahony avait laissé dans la pièce de Jamaica Road.

Le jeune homme examina le chapeau. Quand il

s'était aperçu qu'il ne l'avait plus, il s'était demandé s'il l'avait oublié dans la maison ou bien perdu dans sa course sur les toits.

— Il est bien à moi, dit-il; le vent me l'a enlevé quand j'étais sur l'impériale de l'autobus. Je n'ai pas essayé de courir après, tellement il est vieux.

Il attendait de nouvelles questions de l'inspecteur. Il avait l'intention de s'en tenir à l'histoire qu'il venait de raconter, mais l'inspecteur Kennedy se faisait un point d'honneur de ne jamais poser les questions qu'on attendait.

— Qui est-ce Mr. Brown? demanda-t-il. Un de vos amis?

La question était si inattendue que Mahony en fut un instant démonté.

— C'est un nom très répandu, répondit-il évasivement; l'annuaire du téléphone en contient des pages entières. Je connais évidemment de nombreux Brown, mais je n'ai aucun ami qui s'appelle ainsi.

— Ni aucun ennemi? dit l'inspecteur, et sans attendre la réponse il ajouta : Mulgrave est-il votre ami?

Mahony, de plus en plus surpris, fit un grand effort pour rester calme.

— Non. Je ne connais personne de ce nom.

Kennedy s'approcha de deux pas.

— Ecoutez-moi, Mahony. Je ne suis pas sûr pour l'instant que vous ayez tué Mr. Little, mais

j'ai la conviction que vous étiez là quand le crime a été commis; je suis également persuadé que vous êtes renseigné sur la tentative d'enlèvement de miss Fraser. Je veux vous laisser une chance. Tant qu'il ne sera pas prouvé que vous êtes le meurtrier de Mr. Little, si vous voulez me dire ce que vous savez sur le crime, je ferai de mon mieux pour vous éviter des ennuis graves. Réfléchissez. Mieux vaut être en prison que pendu, ou même assassiné par vos amis.

— Quels amis? demanda Mahony.

— La bande des Kidnappers!

— Alors vous croyez que je suis complice de ces gens, que je me suis querellé avec eux, que j'ai déçu leur attente pour l'enlèvement de miss Little et que le vieux Little a été tué pendant la discussion?

— Parfaitement. Je pense également que vous avez tiré Ruth Fraser de leurs griffes. Si vous n'étiez pas leur complice, comment avez-vous su que miss Little devait être enlevée, que miss Fraser l'avait été et où on l'avait séquestrée? Pourquoi ne m'avouez-vous pas la vérité?

Mahony prit l'air surpris. Intérieurement, il maudissait les bavardages de Ruth.

— Qui vous a dit que miss Fraser avait été enlevée?

— Je suis renseigné. Vous êtes parti directement de chez les Little, dans la nuit, pour aller la chercher à l'endroit où on l'avait enfermée; c'est

par reconnaissance qu'elle essaye de vous innocenter. Qu'avez-vous à répondre?

— Vous me faites rire!

— Riez tant que vous voudrez, mais réfléchissez bien à mon offre.

Kennedy quitta Mahony en emmenant le sergent qui l'avait accompagné. Il était soucieux. Il pressentait dans cette affaire quelque chose d'étrange et d'inexplicable. Bien que l'évidence semblât désigner Mahony comme le meurtrier, il ne pouvait admettre que ce jeune homme fut capable de faire partie d'une bande spécialisée dans les enlèvements et le trafic de la cocaïne. Mais alors, pourquoi refusait-il à parler? Qui voulait-il couvrir?... L'inspecteur cherchait en vain.

Après le départ de Kennedy, Mahony se rendit chez Lee Ramsden. Il fut introduit dans le salon où se trouvaient Ruth et son tuteur.

— Bonjour, dit ce dernier avec affabilité. Vous paraissez satisfait ce matin. Que s'est-il passé?

— Je suis satisfait, en effet, répondit Mahony. Je viens d'avoir la visite de miss Little qui ne me soupçonne plus d'avoir tué son oncle.

— C'est parfait! J'en suis ravi moi-même, dit Ramsden.

Ruth fronça les sourcils et, regardant Mahony, elle demanda :

— Etes-vous sûr qu'Elsa ne vous soupçonne plus?

— Elle me l'a dit, répondit Mahony, elle m'a

déclaré qu'hier elle était si bouleversée qu'elle savait à peine ce qu'elle disait.

— Elle vous a avoué spontanément qu'elle ne vous soupçonnait plus? insista Ruth, incrédule.

— Certainement, et elle m'a invité à dîner pour ce soir. Cela n'indique pas qu'elle me soupçonne, n'est-ce pas?

Ruth haussa les épaules.

— Je n'en sais rien!

Elle sentait qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire; elle restait persuadée qu'Elsa n'avait pas changé d'avis. Mais alors, pourquoi avait-elle demandé au jeune homme de venir dîner? Est-ce que cela cachait un piège?

— N'y allez pas, dit-elle impulsivement. Je suis sûre qu'elle vous accuse encore et qu'elle a un motif caché pour vous inviter.

Lee Ramsden intervint.

— Voyons, ma chère petite, ce n'est pas parce que miss Little a soupçonné Mahony hier qu'elle doit continuer aujourd'hui.

Ruth négligea cette remarque.

— N'allez pas dîner avec Elsa, répéta-t-elle, cette invitation cache quelque chose, j'en suis sûre.

Mahony était embarrassé, l'insistance de Ruth l'impressionnait malgré lui mais il ne voulait pas manquer de parole à Elsa.

Ruth comprit ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme. Un moment, elle fut découragée.

Elsa voulait le perdre, c'était sûr et lui ne voulait pas voir le piège.

— C'est bien, faites ce que vous voudrez, moi, je vais me promener, dit-elle d'une voix étouffée, puis elle sortit précipitamment.

Mahony resta interloqué. Lee Ramsden haussa les épaules.

— Les femmes, mon cher Mahony, ont de singulières lubies. Dites-moi ce qui s'est passé depuis que je ne vous ai vu?

— Beaucoup de choses, répondit le jeune homme, et il raconta son aventure de Limehouse.

Ruth était descendue dans le vestibule, mais au dernier moment changea d'idée. Elle n'avait plus envie de sortir mais d'être seule pour réfléchir. Elle entra dans le studio de son tuteur et s'assit dans un grand fauteuil.

Elle se sentait malheureuse et sans courage; des larmes coulaient sur ses joues... Que pouvait-elle faire?... Comment sauver Mahony?... Et pourtant elle devait le sauver!...

Au bout d'un moment, elle entendit dans le hall la voix de son oncle qui disait au revoir au jeune homme, puis les pas du vieux gentleman qui se dirigeaient vers le studio.

Elle se blottit dans le grand fauteuil, espérant que son oncle ne la verrait pas; elle ne voulait pas qu'il s'aperçut qu'elle avait pleuré.

Il traversa la pièce en fredonnant un petit air, alla à son bureau, décrocha le téléphone et

demanda un numéro. Une seconde après, il avait la communication.

« Est-ce vous, Lawson? J'ai un mot à vous dire à propos de Mahony. Je peux vous donner des nouvelles de Lake, votre disparu. Il est enfermé, 7 Royal Road, à Pennyfields, Mahony s'est assuré l'aide de quelques-uns de vos meilleurs hommes, notamment d'un certain Bassett. Ils veulent avoir votre peau. Mahony communique avec Bassett en demandant Limehouse 03-25, qui est le numéro d'un office de prêts sur gages, voisin de la maison de Bassett où Lake est enfermé. C'est tout.

Ruth put entendre la réponse de Lawson, qui parlait d'une voix très claire :

— Merci. Je vais immédiatement régler l'affaire avec les gens de Mahony.

Ruth restait immobile, frappée d'horreur. Elle ne pouvait croire que son tuteur fut capable de jouer un jeu aussi infâme.

Lee Ramsden raccrocha le récepteur et recommença à chantonner. Mais brusquement il s'arrêta. En se retournant, il avait aperçu, dépassant d'un grand fauteuil, un coin de la robe de Ruth... Sa nièce était là... Elle l'avait entendu... Il ne parut pas l'avoir remarqué : chantonnant toujours, il quitta le studio.

Il se demandait ce qu'il allait faire; il savait que le premier geste de la jeune fille serait d'avertir Mahony. Il fallait l'en empêcher. Arrivé au bas de l'escalier, il dit quelques mots à Mullins,

puis il passa dans le salon et attendit un instant. Après quoi, il revint dans le hall et appela :

— Ruth, êtes-vous là?

La jeune fille était résolue à dissimuler. Elle sortit sans bruit du studio et s'avançant de quelques pas dans le corridor, ouvrit et referma la porte de sa chambre, puis répondit aussi naturellement qu'elle le put :

— Vous m'avez appelée?

Lee Ramsden souriait, devinant le petit stratagème.

— Oui, Ruth, je voudrais vous parler.

Ruth descendit et entra dans le salon. Elle avait hâte de pouvoir sortir pour téléphoner à Mahony; en outre elle craignait que son tuteur ne s'aperçût de sa nervosité et n'en devinât la cause. Elle était décidée à fuir cet homme pour toujours.

— De quoi s'agit-il? demanda-t-elle. J'allais sortir.

— Je ne vous retiendrai que quelques instants, ma chère petite, je voudrais votre avis pour la couleur des nouveaux rideaux de cette fenêtre. Le tapissier doit venir.

Ruth donna son avis sur cette question qui ne l'intéressait pas du tout et quitta la maison. Dès que la porte se fut refermée, Lee Ramsden revint dans le hall.

— Eh bien, Mullins?

— J'ai téléphoné chez Mr. Mahony, monsieur. On m'a répondu qu'il venait de rentrer, je lui ai

fait dire que vous désiriez lui parler d'urgence; il va sortir immédiatement pour vous retrouver au thé Lyons, Park Street.

— Parfait, dit Lee Ramsden. Quand Ruth téléphonera, il sera parti. Pour en être sûr, vous téléphonerez dans un moment à la propriétaire.

Il se rendit en taxi chez Lyons et vit Mahony installé à une table. Il le rejoignit l'air soucieux.

— Je vous apporte une mauvaise nouvelle, Mahony. L'inspecteur Kennedy est venu chez moi; il se dispose à vous arrêter. C'est pour qu'il ne vous trouve pas chez vous que je vous ai fait téléphoner de venir ici.

Mahony, surpris, fronça les sourcils.

— Pourquoi s'est-il brusquement décidé à m'arrêter?

— Eh bien... — Lee Ramsden parut hésitant à répondre. — Ruth, la pauvre enfant, pleurait à chaudes larmes quand je l'ai quittée.

— Qu'a-t-elle fait?

— Elle a dit à Kennedy que vous ne l'aviez vue qu'après le meurtre. Il l'a habilement questionnée et elle lui a raconté que vous étiez en rapport avec une bande dans East Road. Elle a même donné leur adresse.

— Mais miss Fraser ignore Fatty Bassett et sa bande, protesta Mahony. Je n'en ai parlé qu'à vous.

— Oui, mais quand elle nous a dit qu'elle allait se promener, elle est restée derrière la porte et a entendu tout ce que nous disions.

— Pourquoi a-t-elle agi ainsi?

Lee Ramsden haussa les épaules.

— Ruth vous aime, depuis qu'elle vous a rencontré. Vous n'avez jamais fait attention à elle; vous l'avez rendue jalouse de miss Little ce matin. Kennedy en a adroitement profité. Elle regrette déjà d'avoir parlé et voudrait à tout prix réparer le mal qu'elle a fait.

Mahony réfléchit une seconde. Il était ahuri de la trahison de Ruth, mais n'arrivait pas à lui en vouloir. Pauvre enfant, se disait-il, elle s'est affolée.

Il regarda Lee Ramsden d'un air résolu.

— Je vais prévenir immédiatement mes hommes. Je pense qu'il y a un téléphone ici?

— Ils ont été prévenus, répondit Lee Ramsden. Pendant que Mullins vous téléphonait, j'ai demandé le numéro que vous m'aviez donné et j'ai averti Bassett. Avant que la police n'arrive, la maison sera vide. Bassett m'a promis de me faire savoir où ils se sont réfugiés.

— Très bien. Je dois songer moi-même à me cacher.

— Oui; je puis vous procurer un asile en attendant que nous ayons pris d'autres dispositions. Je possède une maison à St.-John's Wood Road qui, pour l'instant, est inhabitée; je vais vous en remettre la clef; vous pourrez y rester jusqu'à ce que je vous fasse signe. Dans l'après-midi, je vous enverrai de quoi vous déguiser et vous grimer.

Je saurai sans doute assez vite où sont allés vos hommes et vous les rejoindrez. Voici la clef, la maison est au numéro 518. Vous ferez bien d'y aller le plus tôt possible.

Tous deux quittèrent le tea-room. Lee Ramsden rentra chez lui, très satisfait de sa matinée. Tout danger était écarté. Ruth ne pourrait rerouver le jeune homme immédiatement... Ensuite? Ramsden se demanda quelles dispositions il conviendrait de prendre à l'égard de sa pupille... Si Ruth et Mahony disparaissaient en même temps, il était peu probable qu'on lui posât des questions embarrassantes... On penserait évidemment qu'ils avaient de bonnes raisons pour disparaître ainsi...

CHAPITRE XII

Ruth, dès qu'elle fut hors de la maison essaya de téléphoner à Mahony. A plusieurs reprises, elle demanda son numéro, mais la ligne n'était jamais libre. Alors elle prit son auto et se rendit chez lui. La propriétaire lui déclara que Mr. Mahony était sorti précipitamment quelques minutes auparavant, sans dire où il allait. Ruth frémissait d'impatience. Chaque minute signifiait un retard pour prévenir Bassett et sa bande. Elle laissa un mot dans lequel elle disait à Mahony ce qui venait de se passer, puis elle se rendit dans un bureau de poste et demanda le numéro que son tuteur avait indiqué à Lawson.

Cette ligne-là non plus n'était pas libre. Après cinq tentatives infructueuses, Ruth se sentit désespérée; elle ne pouvait se mettre en relation, ni avec Mahony, ni avec Bassett. Elle ne se doutait pas que Lawson avait pris ses précautions pour que Bassett ne pût recevoir aucun message d'elle par téléphone. Trois hommes avaient été envoyés dans différents bureaux avec l'ordre de demander à tour de rôle le numéro de Bassett.

Ruth quitta le bureau de poste, mais à partir de ce moment-là les prévisions de Lee Ramsden relativement à ce que ferait la jeune fille ne se réalisèrent plus. Il avait pensé qu'elle se découragerait et s'en tiendrait à un mot laissé chez Mahony. Il n'en fut pas ainsi. Sautant dans son auto, Ruth partit pour East Road. Puisqu'elle ne pouvait joindre Bassett par téléphone, elle allait le prévenir directement.

Arrivée à proximité d'East India Dock Road, elle arrêta sa voiture et demanda à un policeman le chemin de Royal Street.

Il la regarda avec stupéfaction.

— Si vous passez dans Royal Street avec une si belle auto, ça fera sensation, dit-il.

— Peu m'importe, il faut que j'y aille, et je suis pressée.

Il haussa les épaules et lui indiqua le chemin. Elle fit encore quelques centaines de mètres dans East India Dock Road, tourna à droite et s'engagea dans le dédale de petites rues qui avoisinent la Tamise; elle ne s'inquiétait pas des plaisanteries grossières que lui lançaient les voyous et les femmes déguenillées qu'elle rencontrait; elle ne songeait qu'à trouver Fatty Bassett le plus vite possible.

Quelques minutes plus tard, elle atteignit Royal Street et ralentit l'allure. La maison qu'elle cherchait était voisine d'une boutique de prêteur sur gages; elle descendit d'auto et frappa à la porte.

Un instant après, celle-ci s'ouvrait devant un petit homme boiteux vêtu d'un vieux complet à carreaux. Il parut stupéfait de voir l'élégante jeune fille et sa superbe voiture.

— Qu'y a-t-il pour votre service? demanda-t-il.

— Il faut que je parle immédiatement à Mr. Bassett, c'est très urgent.

Le ton de la jeune fille indiquait que la chose était grave; l'homme ne discuta pas

— Eh! Fatty! appela-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a, Cheffy?

— Grèta Garbo veut te parler.

Ruth entendit des pas pesants et la silhouette peu rassurante de Fatty Bassett apparut au sommet de l'escalier descendant à la cuisine. A son tour, il regarda la visiteuse avec surprise.

— Mince alors! fit-il.

Ruth s'avança vivement.

— Etes-vous Mr. Bassett? Je viens vous avertir qu'Ambrose Lawson est complètement renseigné. Il sait que Térence Mahony était ici la nuit dernière, que vous gardez prisonnier un nommé Lake, et que vous avez caché un certain Flynn.

Bassett fut impressionné. Il regarda fixement Ruth, d'un air soupçonneux.

— Comment avez-vous appris ça? Qui êtes-vous?

— Je suis une amie de Térence Mahony; j'ai entendu Lee Ramsden, qui se dit, lui aussi, l'ami de Mr. Mahony, téléphoner à Lawson. J'ai essayé

de vous téléphoner moi-même, mais la ligne était toujours occupée.

— Ça c'est exact; un tas d'imbéciles m'ont appelé depuis une heure chez le prêteur d'à côté, sans que je puisse savoir pourquoi. Peut-être était-ce pour que d'autres ne puissent pas me téléphoner. Dans ce cas, il va nous arriver quelque chose. Eh! Barney, Slim, descendez!

On entendit les pas précipités des hommes qui accouraient, mais au même instant, à la porte du rez-de-chaussée, par laquelle Mahony était entré la nuit dernière, il y eut quatre coups espacés.

— Qui diable cela peut-il être? dit Bassett en fronçant les sourcils. Aucun de mes hommes ne peut m'appeler à cette heure-ci. Ce doit être quelqu'un qui connaît le signal et qui veut nous jouer un sale tour. Eh bien, nous allons voir! Venez ici vous autres.

Il prit ses hommes à l'écart et leur donna à voix basse des instructions que Ruth n'entendit pas, puis ils remontèrent l'escalier. Bassett se tourna vers Ruth, et lui montra la porte qui donnait sur la rue :

— Vous allez filer. S'il y a du grabuge il vaut mieux qu'on ne vous trouve pas ici. Vous direz à votre ami Mahony de me téléphoner dans la soirée au numéro qu'il connaît. Il faut que je lui parle.

Il fit demi-tour et prit l'escalier descendant au rez-de-chaussée. Ruth hésita un moment. Sans

doute la meilleure chose à faire était de se glisser hors de la maison et de filer aussi vite qu'elle pourrait, mais cette solution ne lui plaisait pas. Elle voulait rester là de façon à prévenir Mahony de ce qui se passerait avant qu'il téléphonât à Bassett. Elle se faufila donc dans une petite pièce voisine et se cacha derrière un rideau.

Arrivé au bas de l'escalier, Bassett traversa la cuisine et s'arrêta à la porte de service. Il entendit alors de nouveau le signal.

— On y va! on y va! dit-il; et il ouvrit.

Le canon d'un pistolet automatique fut braqué sur lui et une voix impérative commanda :

— Eloignez-vous de cette porte; haut les mains!

— Qu'est-ce qui vous prend? dit Bassett.

Cependant il obéit.

Trois hommes entrèrent dans la cuisine et fermèrent la porte derrière eux. Ils étaient vigoureux et avaient l'air de ruffians prêts à tout. Chacun d'eux tenait un automatique muni d'un silencieux Maxim. L'homme qui avait déjà parlé continuait à menacer Bassett.

— Nous venons pour Lake, déclara-t-il. Vous devez savoir qui nous envoie?

Les mains de Bassett tremblaient; son visage exprimait la terreur.

— Lake, bégaya-t-il, je n'ai pas vu Lake. Vous aurez beau fouiller la maison, vous ne l'y trouverez pas.

— Je sais parfaitement que je peux le chercher, sans parvenir à le découvrir, répliqua le chef. Si j'avais pensé le trouver en fouillant la maison, j'aurais commencé par vous mettre hors d'état de nuire. Je vous connais, mon vieux, vous n'êtes pas pour rien le plus adroit recéleur d'East End, il y a ici des cachettes que personne ne peut trouver si vous ne montrez pas où elles sont.

C'était exact et Bassett avait compris que son adversaire était renseigné. Les choses se passaient comme il l'avait prévu.

— Conduisez-nous, continua le chef. Et si vous poussez le moindre cri, vous recevrez une correction dont vous vous souviendrez, mais nous ne vous tuerons pas.

Il se retourna vers ses hommes.

— Ouvrez l'œil vous autres, il a probablement des camarades dans la maison. Si vous en apercevez, tirez dessus sans explication.

Apparemment, Fatty Bassett n'avait plus à lutter.

— Si... si je vous conduis où est Mr. Lake... me tuerez-vous? demanda-t-il plaintivement.

— Si vous ne nous y menez pas, je vous casserai immédiatement le bras, répliqua le chef. Choisissez.

Bassett, flageolant sur ses jambes, s'engaga dans l'escalier. Les trois hommes le suivaient, prêts à faire feu.

La maison était silencieuse et paraissait déserte.

Bassett traversa le hall et monta au premier étage. Là il ouvrit une porte. Dans une pièce longue et étroite avec une grande armoire encastrée dans toute la longueur du mur, Lake était assis sur une chaise, les mains et les chevilles solidement attachées, un bâillon sur la bouche.

Le chef de la bande se précipita vers le prisonnier, suivi de ses deux accolytes. Pendant un instant leur vigilance se relâcha et tandis que tournant le dos à l'armoire, ils entouraient la chaise et déliaient Lake, Fatty Bassett toussa.

Ce qui suivit se déroula avec une rapidité incroyable.

La porte de l'armoire s'ouvrit brusquement et trois hommes en sortirent, le pistolet à la main. Ils ne tirèrent pas parce que leurs armes n'étaient pas munies de silencieux, mais d'un seul bond, ils tombèrent sur leurs adversaires. Avant que ceux-ci eussent songé à se défendre le formidable poing de Flynn serrant un gros revolver Colt en avait abattu un sur le sol tandis que Cheffy en mettait un autre hors de combat. Mais le troisième homme de Bassett manqua son attaque contre le chef de la bande. Celui-ci, atteint seulement à l'épaule, leva son automatique. Il y eut le bruit étouffé du coup de feu et l'homme de Bassett, portant les mains à sa poitrine, s'affaisa sur le parquet.

Avec un rugissement de rage, l'énorme Barney Flynn se retourna et bondit. L'adversaire, frappé

d'un terrible coup de poing au menton, fut projeté comme une balle à travers la chambre vers la fenêtre. Dans un grand fracas de vitres brisées il la défonça et alla s'abattre dans la rue.

Il y eut alors un instant de silence, puis Bassett déclara :

— Il n'a que ce qu'il mérite, mais attention! dans une minute les flics seront là. — Il se pencha un instant sur l'homme qui avait été tué. — Pauvre Slim, il n'y a plus rien à faire pour lui. Nous n'avons qu'à filer. Barney, emportez ce colis — il désignait Lake — et suivez-moi avec Cheffy.

L'Irlandais enleva comme une plume dans ses bras puissants Lake toujours attaché sur sa chaise, et laissant les corps étendus sur le plancher ils montèrent jusqu'au dernier étage de la maison. Là Bassett donna un coup d'épaule contre le mur. Une partie de celui-ci pivota, livrant passage dans la maison voisine. Quand ils eurent franchi cette porte inattendue Bassett la repoussa derrière lui.

— Attendez un instant ici, ordonna-t-il à ses compagnons.

Il descendit rapidement l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée où se trouvait l'officine de prêts sur gages qui portait le nom d'Eli Salomon, mais appartenait en réalité à Fatty Bassett.

— Il faut que je passe une heure dans votre arrière-boutique, Eli, dit-il rapidement. Est-ce que la voiture de déménagement est dans la cour?

— Oui, tout est en ordre, Mr. Bassett. Le camion est dans la cour de derrière depuis une demi-heure.

— Faites-le reculer immédiatement contre la porte de service et apportez-moi un grand drap.

Revenant vers l'escalier il appela Barney et Cheffy.

— Descendez vite! Il s'agit de filer sans tarder; la police peut fouiller cette maison aussi bien que celle d'à côté.

Le plan de Bassett était très simple. Lake, ligoté et recouvert d'un grand drap, fut rapidement déposé dans le camion fermé. Barney et Cheffy montèrent à leur tour et le camion sortit par la porte de derrière et s'éloigna.

Fatty s'assit alors solennellement dans le bureau d'Eli et, ayant allumé un cigare, il se mit à examiner avec un vif intérêt un lot de pots d'étain.

Cachée derrière un rideau dans la maison contiguë, Ruth avait entendu le fracas des vitres brisées par la chute de l'homme que Barney avait frappé. Regardant avec précaution elle vit le corps gisant sur le trottoir dans une mare de sang. Près de lui se trouvait un pistolet automatique. La foule se rassemblait autour du cadavre et augmentait à chaque minute.

La jeune fille quitta la fenêtre; son cœur battait violemment. De l'étage supérieur, lui parvenaient des bruits de pas, puis elle n'entendit plus rien. Elle sortit doucement de la pièce; un profond

silence régnait. Pendant un moment, elle hésita, puis faisant un violent effort sur elle-même, elle monta au premier étage et ouvrit une porte. Elle manqua de défaillir. Sur le parquet, trois hommes étaient étendus. D'eux d'entre eux respiraient encore; elle ne les avait jamais vu. Mais elle reconnut le troisième pour un des compagnons de Bassett; ses yeux vitreux indiquaient qu'il était mort.

Cependant les coups de sifflet de la police montaient de la rue; on cherchait à enfoncer la porte extérieure; la jeune fille quitta précipitamment la pièce.

— Mr. Bassett! Mr. Bassett! appela-t-elle. Mais personne ne lui répondit.

Ruth s'affola. Elle était seule dans la maison avec les trois corps qu'elle venait de voir. Elle ne pouvait songer à s'enfuir par la grande porte. Que faire? Elle courut au rez-de-chaussée vers la porte ouvrant dans la cuisine. La chance la favorisa : personne n'était là! Quelques secondes plus tard elle se retrouvait dans la rue.

Elle s'éloigna sans hâte apparente. Bien que délivrée momentanément, elle se rendait compte que sa situation restait critique. Sa voiture stationnait encore contre le trottoir et la police saurait qu'elle était dans la maison au moment où l'homme avait été tué. Elle s'attendait d'une minute à l'autre à sentir une main s'abattre sur son épaule pour l'arrêter. Si seulement elle pou-

vait rencontrer Mahony, il lui dirait ce qu'elle devait faire. Peut-être était-il de retour chez lui? Elle entra dans une cabine téléphonique et l'appela, mais la propriétaire lui répondit qu'il n'avait pas reparu.

Ruth réfléchit quelques secondes. Une idée lui vint. Une lettre mise à la poste maintenant parviendrait à Mahony dans la soirée; elle allait lui écrire pour le mettre au courant et lui demander de la rencontrer... Où cela? Où pourrait-elle l'attendre en sécurité? Elle se souvint que son tuteur possédait une maison inhabitée dans Saint-John's Wood Road; si elle pouvait y entrer, ce serait un excellent abri.

Elle acheta une pochette de papier à lettres et écrivit en hâte à Mahony un mot qu'elle jeta à la poste. A proximité se trouvait un grand cinéma. Ruth songea que le jeune homme n'aurait pas son mot avant neuf heures au plus tôt. En attendant d'aller à Saint-John's Wood Road, elle serait très bien cachée au cinéma. Elle prit une place et s'assit avec un soupir de soulagement dans un fauteuil confortable. Pendant plusieurs heures, elle n'avait rien à craindre.

CHAPITRE XIII

Mahony attendait depuis près de deux heures dans la maison inhabitée de Saint-John's Wood où Lee Ramsden l'avait envoyé. Il souffrait de son inaction. Il se demandait ce qui se passait, ce que faisait Lawson, et si Bassett et sa bande avaient pu profiter de l'avertissement que Lee Ramsden, croyait-il, leur avait donné.

Vers quatre heures, il entendit un bruit de roues dans l'allée sablée qui conduisait à la maison. Regardant par la fenêtre, il vit une auto devant la porte. Deux hommes en descendirent, l'un d'eux portait une valise. « Mon déguisement », pensa-t-il.

Il descendit et ouvrit la porte.

— Vous vous appelez bien Mahony? demanda l'un des hommes.

— Oui.

— Mon camarade et moi, sommes chargés de vous déguiser et de vous grimer.

— Très bien.

Il les conduisit dans le salon.

— Est-ce que cela sera long? demanda-t-il.

— Environ une demi-heure; il n'est pas facile de transformer quelqu'un complètement. Veuillez

rester debout et à la lumière, en bougeant le moins possible, j'ai besoin de vous étudier quelques instants avant de commencer.

Il se tenait en face de Mahony, le regardant de la tête aux pieds.

— Restez tranquille! dit-il à son compagnon qui allait et venait dans la pièce.

Mais tout en parlant, il commit une erreur : son regard se porta sur l'homme qui s'était arrêté derrière Mahony : ses yeux avaient une expression qui ne cadrait pas avec l'intérêt qu'il pouvait prendre au déguisement. Mahony eut soudain le pressentiment du danger et se retourna brusquement en se déplaçant de côté. Ce mouvement le sauva. Le coup de couteau ne fit qu'effleurer son épaule.

Mahony bondit sur l'homme et, de son poing droit, le frappa de toutes ses forces au menton. L'homme s'abattit sur le dos avec un bruit sourd. Le jeune homme s'élança au devant de l'autre qui se précipitait sur lui; la lutte fut farouche, mais brève, car Mahony était comme un fou furieux; son adversaire tomba et sur le plancher resta immobile comme le premier.

Mahony ouvrit la valise; elle ne contenait qu'un rouleau de corde, destinée apparemment à le ligoter mort ou vif. Il s'en servit pour attacher les deux hommes, après avoir vidé leurs poches où il ne trouva rien d'intéressant sauf des cartes de membre du « Golden Centipede Club ».

Laissant les deux bandits ficelés sur le parquet du salon vide, il sortit de la maison. Dans le jardin, il s'arrêta pour réfléchir. A n'en pas douter, ces individus avaient été envoyés par Lawson, mais comment celui-ci avait-il su qu'il se trouvait ici? Plusieurs hypothèses se présentèrent à son esprit. Lee Ramsden avait pu dire à Ruth où il était et Ruth l'avait à nouveau trahi. Peut-être avait-on entendu sa conversation avec Lee Ramsden dans le salon de thé; peut-être l'avait-on suivi, à son insu; peut-être enfin Lee Ramsden lui-même l'avait-il trahi? Mais pourquoi?

Qu'allait-il faire? Si vraiment un mandat d'arrêt était lancé contre lui, plus tôt il se déguiserait, mieux cela vaudrait. Le meilleur endroit pour se procurer un déguisement était le magasin de Clrakford, costumier de théâtre dans Wardour Street. Il décida de s'y rendre sans tarder.

La voiture des bandits était devant la maison. Il y monta et prit le chemin de Wardour Street. Cette grande rue était encombrée et il dut arrêter la voiture à quelque distance du magasin du costumier vers lequel il se dirigea à pied. Au moment où il allait entrer, une main lui tapa sur l'épaule et une voix bien connue lui dit :

— J'ai à vous parler, Mahony.

C'était l'inspecteur Kennedy.

« Quelle guigne! » se dit le jeune homme. Il répondit avec calme :

— On m'avait en effet prévenu. Toutefois avant

de vous suivre, je voudrais voir votre mandat d'arrêt.

Il avait l'intention, dès que l'inspecteur mettrait la main dans sa poche, de le bousculer et de s'enfuir. Mais l'inspecteur se contenta de répondre avec surprise.

— Un mandat d'arrêt? Qui vous a dit que je vous recherchais?...

Il fit une pause et reprit :

— En tout cas, votre informateur avait raison, j'ai depuis hier un mandat d'arrêt contre vous. Je l'exécuterai ou ne l'exécuterai pas, selon la façon dont vous répondrez à deux questions que je désire vous poser.

C'était au tour de Mahony d'être étonné.

— Un moment, inspecteur, dit-il; mettons les choses au point. Avez-vous quitté ce matin M. Ramsden avant le déjeuner avec l'intention de m'arrêter?

L'inspecteur secoua la tête.

— Je ne suis pas allé chez M. Lee Ramsden ce matin, mais seulement cette après-midi et pour une enquête sur Miss Fraser. M. Lee Ramsden m'a déclaré que vous pourriez probablement me dire où elle se trouvait si je mettais la main sur vous. Il avait l'air de croire que vous aviez l'intention de quitter l'Angleterre.

— Il a dit cela ! s'exclama Mahony.

En un éclair, il venait de comprendre que c'était Lee Ramsden qui l'avait trahi, le livrant

à Lawson et envoyant les deux bandits dans la maison de Saint-John's Wood! Mais pourquoi encore une fois? Dans quel but?

— Pourquoi vous inquiétez-vous de Miss Fraser? demanda-t-il.

— Je la recherche parce qu'elle pourrait bien être inculpée de complicité de meurtre. Elle se trouvait dans une maison de Pennyfields quand deux hommes ont été tués cet après-midi, l'un à l'intérieur de la maison et l'autre en tombant par la fenêtre. On l'a vue entrer et son automobile était encore au bord du trottoir après le crime. La maison qui se trouve dans Royal Road appartient à un nommé Bassett.

Bien qu'accoutumé aux émotions, jamais Mahony n'en avait éprouvé une semblable.

— Miss Fraser!... dans une maison de Pennyfields!... Que faisait-elle là?

— Des mots croisés, sans doute, répondit Kennedy, sarcastique. Vous n'allez pas essayer de me faire croire que vous ignoriez qu'elle s'y trouvait.

— Je ne veux rien vous faire croire du tout; je ne savais pas qu'elle y était; c'est la première nouvelle que j'en ai.

Il semblait sincère, mais Kennedy ne le crut pas.

Comment Ruth aurait-elle connu l'existence de Bassett autrement que par Mahony?

— C'est tout ce que vous trouvez à dire, Monsieur Mahony? C'est bien, nous nous reverrons.

Il fit un signe de tête et s'éloigna.

Mahony se rendit dans le bar le plus voisin et commanda un whisky. Il avait besoin de se remettre. Du bar, il téléphona à Bassett et eut une courte conversation avec lui. Il fut entendu que tous deux se rencontreraient dans un café près de Charing Cross où Bassett lui donnerait des détails sur les événements de l'après-midi.

— Mais la police ne vous soupçonne-t-elle pas d'être mêlé à toutes ces histoires? demanda Mahony quand Bassett eut tout raconté.

— Les flics m'ont soupçonné de bien des choses depuis dix ans, répondit Bassett. Tant que je ne serai que soupçonné, ça n'aura pas d'importance. Je leur ai raconté que ma maison avait été envahie par des inconnus pendant que j'étais assis dans mon bureau, mais que je n'en avais rien su jusqu'au moment où quelqu'un était venu me prévenir qu'on s'était battu chez moi et qu'un corps était tombé par la fenêtre. Je ne sais s'ils m'ont cru. En tout cas, j'ai des témoins pour prouver que j'étais dans le bureau de Salomon; ils ne pourront donc pas m'accuser. Ce qui m'inquiète, c'est ce que vous allez faire.

— Cela dépend de vous. Pensez-vous être à même de me procurer une demi-douzaine d'hommes solides prêts à courir le risque d'un emprisonnement, pour cinquante livres chacun? Je les attendrai ce soir à onze heures et demie.

— C'est facile; pour combien de temps en avez-vous besoin?

— Pour deux heures au maximum.

— Alors très bien. J'ai une idée épatante : le *Robsart* quittera le port de Londres à six heures demain matin; je connais le capitaine et ses matelots. Aucun d'eux ne refuserait de risquer la prison pour cinquante livres, et ils sont costauds je vous assure! Quand vous n'aurez plus besoin d'eux, vous les paierez, ils regagneront leur bateau et appareilleront dès l'aube.

— Fameux! approuva Mahony. Quand la police commencera à s'inquiéter d'eux, si elle s'en inquiète, ils seront déjà dans la mer du Nord!... En dehors de cela, j'aurais besoin de différentes choses. Ecoutez-moi bien Fatty : il faut que deux de ces hommes soient en habit de soirée, les plus convenables, bien entendu, car je les emmènerai dans le monde; il me faut aussi deux grandes automobiles et de quoi boire. Je pense que du champagne ne serait pas mal. Prenez-en pour cinquante personnes.

— C'est-à-dire une quinzaine de bouteilles, si vous voulez que chacun soit content?

— Oui. Un jéroboam contient à peu près six bouteilles; trois suffiront je pense. Je voudrais mélanger à cette boisson une drogue soporifique en quantité suffisante pour que les cinquante personnes s'endorment au moins pendant deux heures. Encore une chose : prévoyez un endroit où je pourrais, en cas de besoin, cacher un prisonnier. Puis-je compter sur vous?

— Comme sur vous-même, dit Bassett avec force. Mais que comptez-vous faire?

— Avec un peu de chance, je donnerai au Golden Centipede Club, un spectacle qui fera jaser Londres pendant une semaine et jurer Lawson pendant un mois dans la prison où il sera, répondit Mahony avec le plus grand calme.

***

Après avoir quitté Mahony, l'inspecteur Kennedy retourna à Scotland Yard et téléphona à Elsa Little.

— Je crois, Miss Little, que Terence Mahony doit dîner avec vous ce soir. Etes-vous toujours décidée à le fasciner, au point de lui faire avouer son crime?

— Oui, répondit Elsa fermement.

— Alors, c'est parfait. Au premier abord, cette idée ne me disait rien, mais j'ai changé d'avis. Cela vous ennuierait-il que je vous envoie deux hommes pour installer un microphone me permettant d'écouter dans la pièce voisine ce que vous direz?

— Non, faites-le si vous voulez.

— J'ai encore à vous donner quelques instructions, ajouta l'inspecteur; ne parlez pas du meurtre à Mahony avant d'être dans le salon après le dîner. Alors, essayez d'abord de lui faire avouer qu'il était là quand votre oncle a été tué. Il ne reconnaîtra certainement pas que c'est lui l'assas-

sin, mais je pense qu'il ne niera pas sa présence au moment du crime. Après quoi, vous lui poserez quelques questions sur Miss Fraser. Tâchez de savoir où elle est actuellement.

— J'essaierai, promit Elsa.

L'inspecteur raccrocha le récepteur et se tournant vers le sergent Dawking qui se trouvait dans le bureau :

— Mahony dîne ce soir chez Miss Little et je dois aller le surveiller à son insu. Pendant qu'il sera absent, je voudrais que vous perquisitionnez chez lui. Fouillez son appartement à fond, et si vous découvrez quelque chose de suspect, apportez-le moi. Je vais vous remettre un mandat de perquisition que vous utiliserez si la propriétaire fait des difficultés.

— C'est entendu, monsieur, dit le sergent.

CHAPITRE XIV

Il était plus de six heures quand Mahony quitta Bassett et revint chez le costumier. Là, il consulta un employé qui lui montra différentes manières de se maquiller et lui remit les accessoires nécessaires. Après quoi, il rentra chez lui et passa son habit.

A sept heures et demie, il sonnait à la porte d'Elsa. Une femme de chambre l'introduisit dans le salon où l'attendait la jeune fille. Celle-ci portait une robe en soie noire souple qui rehaussait sa beauté. Elle tendit la main à son visiteur.

— Je suis ravie de vous voir! Je craignais que vous ne fussiez trop occupé. Vous voulez bien un coktail, n'est-ce pas?

Pendant le repas, ils causèrent amicalement sans faire ni l'un ni l'autre allusion au meurtre. Elsa se montrait confiante et charmante. Mahony, conquis, n'aurait jamais pu croire qu'elle ne fut pas sincère. Il pensait avec joie qu'il ne lui était pas indifférent. Après tant d'incertitudes et de trahisons, il était heureux de trouver enfin une amie à qui se confier.

En bonne comédienne, Elsa sentait qu'il se laissait prendre à son jeu. Elle en était satisfaite et mécontente en même temps; cela lui répugnait de feindre de la sorte pour conduire le jeune homme à sa perte; mais elle avait le devoir de venger son oncle...

Après le dîner, ils revinrent au salon pour prendre le café, et pour la première fois, Elsa parla du crime... Le moment était venu de mettre son plan à exécution; elle était tremblante...

— C'est bizarre que j'aie cru reconnaître votre voix à l'affreux moment où mon oncle a été assassiné. A présent que je vous connais mieux, je sens que, même si c'était vraiment vous qui étiez là, ce n'est pas vous qui avez commis le crime. Ruth avait raison de dire que vous êtes incapable de poignarder quelqu'un dans le dos!

Elle parlait avec émotion; ses beaux yeux reflétaient la franchise et la sympathie.

Mahony ne put résister plus longtemps. Il lui avait été pénible dès le début de la tromper; maintenant, il ne pouvait plus longtemps lui cacher la vérité.

— J'étais dans la pièce quand votre oncle a été tué, avoua-t-il.

Elsa eut un sursaut d'horreur. Il se hâta de continuer.

— Voici ce qui s'est passé : ayant appris tout à fait par hasard que l'on devait vous enlever pendans la nuit à l'Albert Hall, j'ai décidé d'inter-

venir. J'ai assisté à votre enlèvement, je vous ai délivrée et ramenée chez vous; votre oncle m'a fait entrer et je vous ai portée dans le studio. Votre oncle se trouvait derrière moi au moment où je vous ai déposée sur le divan. A cet instant, un homme, surgi de l'ombre, a poignardé votre oncle dans le dos, puis est sorti de la maison en courant. J'ai voulu porter secours à votre oncle; il était mort. Alors on a sonné; je suis allé à la fenêtre et j'ai aperçu un policeman. J'ai pensé qu'il valait mieux disparaître...

— Et qui était... l'homme qui, d'après vous, a tué mon oncle? demanda Elsa d'une voix étouffée.

— J'ai juste aperçu son dos sur le seuil; je n'ai pas vu sa figure.

— Alors vous ne savez pas qui a tué mon oncle?

— Je n'ai pas pu voir sa figure, répéta Mahony.

C'était vrai. Il savait que Lawson était responsable du meurtre et presque sûrement le meurtrier, mais il préférait n'en rien dire à Elsa, tant qu'il n'aurait pas d'autres preuves.

Elle le regarda en face :

— Comment avez-vous appris que l'on se préparait à m'enlever?

Il hésita une seconde; il ne pouvait répondre franchement à cette question. Billy Ross avait aimé Elsa, et pour rien au monde, il n'aurait voulu dévoiler à la jeune fille le passé criminel de son ami. Il répondit :

— J'ai entendu deux hommes en parler dans un wagon. J'étais debout dans le couloir et ils ne se méfiaient pas de moi. Au début, je n'ai pas cru que c'était sérieux, mais quand j'ai appris qu'il y avait eu récemment plusieurs enlèvements, j'ai décidé d'aller à l'Albert Hall pour voir ce qui se passerait.

— Et à quel moment vous êtes-vous occupée de Ruth? Où l'avez-vous vue pour la première fois?

— En sortant d'ici, j'ai rencontré un des hommes qui avaient participé à votre enlèvement; je me rappelais avoir lu dans un journal que Miss Fraser avait disparu de chez elle et j'ai deviné que cette même bande l'avait enlevée. Alors j'ai forcé, sans douceur je le crains, l'homme à me dire où ils l'avaient séquestrée. J'ai délivré Miss Fraser et l'ai reconduite chez elle, sans lui dire mon nom et sans lui parler de votre enlèvement. Le lendemain, quand elle m'a revu ici en présence de l'inspecteur Kennedy, il ne lui est pas venu à l'idée que j'étais allé chez vous avant de la délivrer. Maintenant encore elle ne le sait pas.

— Pourquoi a-t-elle raconté qu'elle était allée à la campagne chez une amie?

— Son tuteur ne voulait pas admettre qu'elle avait été enlevée; il lui a suggéré de raconter l'histoire d'un séjour à la campagne chez une amie. Il désirait sans doute éviter des racontars et des enquêtes de police.

— Et où est Ruth actuellement?

— Je n'en sais rien, je l'ai vue un instant ce matin chez son tuteur, et n'en ai plus de nouvelles depuis.

Pendant qu'il parlait, quelqu'un sonna à la porte. On entendit la femme de chambre traverser le hall et ouvrir. Une voix d'homme déclara :

— Je voudrais parler immédiatement à l'inspecteur Kennedy.

Mahony parut surpris. Elsa pâlit. Elle ne pouvait détacher son regard de celui du jeune homme. Pendant un moment, ils s'observèrent ainsi. La femme de chambre ouvrit la porte du salon et le sergent Dawkins entra.

— Désolé de vous déranger, Miss Little, mais je désire voir l'inspecteur Kennedy pour une affaire très urgente. Elsa ne répondit pas. Il y eut un silence pénible, puis des pas dans le hall, et du seuil Kennedy demanda :

— Que voulez-vous, Dawkins?

Mahony en voyant Elsa pâle et désemparée, devina brusquement le piège. La jeune fille l'avait poussé à se compromettre, sachant que l'inspecteur écoutait. En vain, il voulut douter : les faits étaient là. Il réprima son premier moment de colère et sourit en regardant Elsa. Ce sourire émut la jeune fille; elle fit un pas vers lui et fixa sur lui des yeux suppliants.

— Je... je suis désolée, murmura-t-elle... Je regrette ce que j'ai fait...

Elle parlait comme un enfant avouant une faute et elle était évidemment sincère. Mahony eut pitié d'elle; elle l'avait cru coupable et avait agi en conséquence... Après tout c'était naturel. Il avait été un imbécile de se laisser prendre.

— Cela n'a pas d'importance! dit-il en allumant une cigarette.

— Vous nous écoutiez? demanda-t-il à l'inspecteur Kennedy?

— Oui, répondit l'inspecteur. Alors Mahony, il paraît que vous étiez dans la pièce lorsque M. Little a été assassiné?

— Oui, j'y étais, répondit le jeune homme avec calme.

— Mais il n'a pas tué mon oncle! cria brusquement Elsa.

L'inspecteur et Mahony la regardèrent surpris.

— Je pensais que c'était lui l'assassin, poursuivit-elle, et c'est pour cela que j'ai tendu ce piège... Mais en causant avec lui, j'ai changé d'avis; j'ai eu l'impression qu'il était sincère. Jamais je n'aurais dû vous permettre d'écouter ce qu'il disait.

De grosses larmes coulaient sur ses joues; elle se tourna vers Mahony :

— Je suis désolée, vraiment désolée. Vous devez m'en vouloir...

— Pas du tout, répondit poliment Mahony.

L'inspecteur prit à part le sergent :

— Que désirez-vous, Dawkins?

— Je voudrais que vous preniez connaissance de ceci, monsieur. Le sergent tira une lettre de sa poche. Pendant que, selon vos instructions, j'étais en train de perquisitionner chez Mahony, le facteur a apporté cette lettre. Je l'ai ouverte, et en voyant de quoi il s'agissait j'ai pensé qu'il fallait vous la communiquer le plus tôt possible.

L'inspecteur parcourut la lettre et eut un sourire de satisfaction.

— Nous sommes obligés de vous quitter, Miss Little, déclara-t-il. Venez avec nous, Mahony!

Elsa les regarda partir sans dire un mot. Puis elle s'effondra dans un fauteuil et se mit à sangloter.

Une auto de la police stationnait devant la maison; Kennedy y fit monter Mahony.

— Est-ce que vous m'arrêtez? demanda celui-ci.

L'inspecteur sourit.

— Vous devriez déjà l'être. Et vous le seriez si je n'avais pas découvert que Miss Fraser était allée à Pennyfields où elle se trouve encore. En outre, j'espère qu'en vous laissant en liberté pour quelque temps, je finirai par découvrir quel jeu vous jouez, mais je n'ai pas l'intention de vous lâcher avant d'avoir retrouvé Miss Fraser et appris ce qu'elle veut vous dire. (Il lui tendit la lettre.) Ce mot est arrivé chez vous ce soir pendant que Dawkins perquisitionnait.

« Cher Terence, écrivait Ruth;

« Je vous écris en hâte et m'excuse de mon « griffonnage, mais j'espère que vous me com- « prendrez. Après que vous eûtes quitté la mai- « son ce matin, j'ai surpris mon oncle en train « de téléphoner à Lawson tout ce que vous lui « aviez dit; j'ai essayé à mon tour de vous télé- « phoner, mais comme il m'a été impossible d'ob- « tenir la communication, j'ai pris mon auto et « suis allée voir Bassett. Un inconnu m'a fait « entrer dans la maison. Pendant que j'attendais, « j'ai entendu que l'on se battait à l'étage au-dessus; « je suis montée et me suis trouvée en présence « d'un homme qui venait d'être tué. Je suis sor- « tie de la maison par la porte de service au « moment où la police arrivait de l'autre côté, « mais j'ai abandonné mon auto devant l'entrée « principale.

« Je ne sais ce que je dois faire et voudrais vous « voir. Je vous envoie donc cette lettre et vous « attendrai ce soir dans une maison inhabitée, « Saint-John's Wood Road. Venez le plus tôt « possible.

« Bien à vous,
« Ruth. »

— Il serait intéressant de savoir tout ce qu'a vu Miss Fraser, dit Kennedy.

— En effet, répondit Mahony l'air absent.

Il était hanté par un pressentiment. Le numéro 518 de Saint-John's Wood Road était celui de la maison où il avait assommé deux des hommes de Lawson. Que s'y était-il passé depuis? Qu'avait fait Ruth?

Il leur fallut environ un quart d'heure pour atteindre leur destination; Mahony et les deux détectives trouvant la porte entr'ouverte et entrèrent. La maison silencieuse semblait déserte.

Kennedy alluma sa lampe de poche. La première pièce où ils pénétrèrent était le salon dans lequel Mahony avait laissé les deux bandits. Sur le parquet traînaient quelques morceaux de la corde dont il s'était servi pour les ligoter.

L'inspecteur Kennedy les examinait, quand le sergent Dawkins ramassa dans un coin un sac de dame. Dawkins poussa une exclamation.

— Cela signifie que la jeune fille est passée par là, remarqua Dawkins.

C'était bien le sac de Ruth, le contenu le prouvait, mais ni Ruth ni aucun être vivant ne se trouvaient dans la maison.

— Je me demande ce qui a pu lui arriver, dit Kennedy. Qu'en pensez-vous, Mahony?

— Je crains qu'elle ne soit tombée dans les griffes de ces bandits, dit le jeune homme plein d'inquiétude.

— Avez-vous une idée de l'endroit où ils l'ont emmenée? demanda l'inspecteur.

— Aucune.

Un silence suivit, puis Kennedy posa une autre question.

— Quel rôle Lawson joue-t-il dans tout cela? Pourquoi en parle-t-elle dans sa lettre?

— C'est lui qui est à la tête de la bande, répondit carrément Mahony.

L'inspecteur sursauta :

— Comment? Ambrose Lawson! Avez-vous une preuve?

— Pas la moindre! Si vous l'accusez, il vous rira au nez, mais aussitôt après il vous fera tuer froidement. Voulez-vous un exemple de ses façons d'agir : j'ai déclaré à Bassett que Lawson était presque sûrement le chef de la bande; j'ai dit la même chose à Lee Ramsden qui a immédiatement téléphoné à Lawson; moins d'une heure après, la maison de Bassett était envahie par des gens armés. Cela ne vous semble-t-il pas singulier?

— En effet, dit Kennedy.

Il resta un moment sans parler. La déclaration de Mahony le surprenait, mais il n'était pas éloigné de la croire. Depuis le début, il avait deviné qu'il y avait des dessous étranges dans cette affaire. Pour l'instant, il pensait à Ruth. Si elle était entre les mains des bandits, elle se trouvait dans une situation des plus critiques dont elle ne sortirait pas vivante. Même avec le concours de toutes les forces policières de Londres, il était incapable de l'aider; il aurait beau poser des ques-

tions, personne ne lui répondrait. Le fait qu'il était officier de police le rendait suspect. La seule façon d'obtenir un renseignement lui permettant d'aider Ruth consisterait à faire parler les gens sous la menace du revolver, mais ce procédé lui était interdit. Par contre, rien n'empêchait Mahony d'en user. Kennedy le regarda bien en face.

— Je ne vous retiendrai pas plus longtemps, dit-il d'une voix lente. Je pense que vous aurez beaucoup à faire cette nuit, mais je vous lâche sous la seule condition que vous viendrez à mon bureau, à dix heures demain matin, pour me dire si vous avez eu des nouvelles de Miss Fraser. Est-ce promis?

Mahony comprit que l'inspecteur voulait lui donner une chance de délivrer Ruth.

— C'est promis, répondit-il simplement.

— Alors, bonne chance!

Mahony quitta la maison. Dès qu'il fut parti, le sergent Dawkins demanda à son chef :

— Que croyez-vous qu'il va faire?

— Je n'en sais rien, mais à en juger par son caractère, je ne serais pas surpris qu'il y eût quelqu'un de blessé la nuit prochaine...

***

Lawson ne serait pas facile à atteindre, il se ferait garder... Mahony sourit; il venait de penser à un moyen de le rencontrer. Elsa avait joué

un rôle pendant le dîner, ce soir elle en jouerait un autre, mais elle n'avait pas besoin de s'en douter.

Arrivé à la gare de Marlborough Road, il lui téléphona.

— Ici Terence Mahony. La police a décidé de me laisser en liberté à la suite de ce que vous avez dit à la fin de notre conversation. Je voudrais savoir si vous seriez disposée à faire quelque chose pour moi?

— Ce que vous voudrez, répondit-elle aussitôt.

— Eh bien, je voudrais parler ce soir à M. Lawson. Pourriez-vous téléphoner en lui demandant de passer vers onze heures et demie chez vous. Mais surtout, ne lui parlez pas de moi, sinon il ne viendra pas. Dites-lui que vous voulez absolument le voir, c'est très important.

— C'est entendu... je vais faire tout ce que je pourrai, mais je ne suis pas sûre de l'atteindre. Il m'a dit qu'il allait ce soir à ce club qui a un drôle de nom, quelque chose comme le Golden, peut-être qu'en téléphonant chez lui je serai renseignée par le maître d'hôtel.

Ainsi donc, Lawson se trouvait ce soir au Golden Centipede... Mahony exultait; il avait projeté de conduire ses hommes chez Elsa pour s'emparer de Lawson, mais c'était inutile puisqu'il pourrait le trouver au Golden Centipede.

— Ne vous donnez pas cette peine, je le verrai une autre fois, répondit-il à Elsa.

Sur ce il raccrocha le téléphone, quitta la gare et prit un taxi pour rentrer chez lui.

Il mit dix minutes à se déguiser, en se conformant aux instructions reçues chez Clarkford. Il lui en fallut dix autres pour effacer les noms des membres du Golden Centipede figurant sur les cartes qu'il leur avait prises dans l'après-midi et pour en inscrire d'autres.

Il partit alors retrouver ses hommes.

A onze heures et demie, il les rencontra comme c'était convenu, dans un petit square peu fréquenté, près de Jermyn Street. Ils arrivèrent dans deux autos, la première voiture contenait deux hommes en habit, et les trois énormes bouteilles de champagne commandées par Mahony; la deuxième, les quatre autres hommes dans leurs costumes de matelots. Mahony leur donna des instructions précises et ils partirent tous pour le Golden Centipede Club.

De même que plusieurs boîtes de nuit, ce club était situé dans une petite cour d'une rue sordide de Soho. Il y avait deux entrées, la principale dans la cour et l'autre dans un passage tranquille, derrière le club. La voiture dans laquelle se trouvaient Mahony avec les deux hommes en habit et un des autres, se dirigea vers la porte principale. La seconde continua vers la porte de derrière.

De la grande porte, partait un escalier aboutissant à un palier sur lequel donnaient les ves-

tiaires. Devant le vestiaire des hommes, se tenait un grand gaillard en uniforme chargé d'interdire l'accès du club aux personnes étrangères non accompagnées d'un membre du cercle. Quelques marches au-dessus du palier, se trouvaient la salle de danse et le bar.

Mahony et les deux hommes en habit, étreignant leurs jeroboams, montèrent l'escalier avec l'allure de gens ayant un peu trop bu. Le portier s'avança vers eux.

— Etes-vous membre du club, monsieur? demanda-t-il à Mahony.

— Naturellement que je le suis, répondit Mahony d'une voix pâteuse. Voici ma carte.

Il sortit une carte qu'il montra et la remit dans sa poche.

— J'amène deux vieux amis pour fêter mon anniversaire; je pense que je dois payer un droit d'entrée et signer sur le registre! Payez pour moi, vous serez un chic type.

Il mit deux billets d'une livre dans la main du portier qui sourit; il avait déjà vu bien des gens ivres au Golden Centipede, mais jamais il ne s'était trouvé en présence d'un trio aussi comique que ces trois poivrots serrant amoureusement leurs bouteilles de champagne.

— Montez, dit-il.

Mahony et ses compagnons se dirigèrent vers la salle de danse, tandis que du bas de l'escalier, une voix appelait le portier :

— Eh! camarade!...

Le portier fut indigné : comment un individu aussi mal vêtu osait-il vouloir entrer au club? Avec une grande dignité, il descendit.

— Qu'est-ce que vous désirez? Les gens comme vous ne sont pas reçus, ici! Fichez le camp.

— Laissez-moi simplement jeter un coup d'œil sur ceci, supplia l'intrus.

Il montrait quelque chose du doigt, devant la porte. Le portier se pencha pour voir ce que c'était, mais au même instant, un poing lourd et dur comme une massue l'atteignit au menton. Il tomba en avant inanimé.

— Bon travail, se dit l'intrus satisfait, tout en verrouillant la porte du club de façon que personne ne pût entrer. Puis il ligota et bâillonna le portier de façon experte.

Au moment où Mahony et ses acolytes pénétraient dans la salle de danse, l'orchestre venait de s'interrompre et les danseurs se dispersaient vers les petites tables qui entouraient la piste brillante.

Le trio s'avança en titubant légèrement jusqu'au milieu de la piste et déposa ses bouteilles avec des précautions exagérées d'hommes ivres. Tout le monde les regardait. Mahony se redressa en se rattrapant au bras de son voisin et annonça :

— Mesdames et messieurs, c'est mon anniversaire! Je vous invite tous à boire à ma santé... Garçon! des tables et des verres, beaucoup de

verres! Chacun va boire une coupe de champagne avec moi.

Des tables qui entouraient la piste s'élevaient des rires. Le gérant du club s'approcha furieux.

— Que signifie cela? Vous ne pouvez pas introduire au cercle vos propres consommations. Remportez ces bouteilles immédiatement.

Mahony cligna de l'œil.

— Pourquoi dites-vous que je ne peux pas introduire mes consommations, alors que vous constatez que je les y ai apportées?

Puis prenant à témoin le public :

— Ce type prétend que vous ne pouvez pas trinquer avec moi pour mon anniversaire! Moi je dis le contraire. Et vous?

Les habitués des boîtes de nuit sont disposés à s'amuser et à accepter ce qu'on leur offre gratuitement. L'opinion des gens assis autour des tables ne faisait aucun doute. Ils voulaient boire le champagne offert. Leurs cris l'affirmaient.

Mahony tira de sa poche un billet de cinq livres.

— Je suis prêt à payer quelque chose pour les verres. Dites aux garçons d'apporter une table et de verser à boire. Nous mourons tous de soif.

Le gérant prit le billet d'un air mécontent et donna des ordres. Une table fut dressée au milieu de la piste et couverte de verres que deux garçons remplirent et distribuèrent rapidement. Mahony appela un troisième garçon.

— Donnez-en à l'orchestre et à l'office; je veux que chacun boive à ma santé.

Mais, bien que semblant entièrement ivre, il ouvrait l'œil. Il avait remarqué que Lawson, assis à une table dans un coin de la salle, regardait cette scène avec une attention extrême. Un verre avait été déposé devant lui, mais il n'y avait pas touché.

Le vin circula autour des tables; les garçons, les cuisiniers, les musiciens, avaient chacun leur verre. Alors Mahony fit une embardée jusqu'à la table de Lawson.

— Buvez ça, vieux mal appris! C'est mon anniversaire, je vous dis!

— Je me fiche pas mal de votre champagne et je ne le boirai pas, répliqua Lawson.

Il ne se méfiait nullement du vin, mais il était de mauvaise humeur.

Mahony sourit.

— Comme vous voudrez, dit-il de sa voix naturelle; il y a d'autres moyens de tuer un chat que de le noyer dans du champagne.

Lawson tressaillit et se leva brusquement. Il regarda Mahony puis les consommateurs qui occupaient les tables.

— Qu'est-ce que?...

Il s'interrompit. Il se refusait à croire ce qu'il voyait. A toutes les tables, hommes et femmes dormaient. Certains étaient affalés en avant, la tête sur la table, d'autres avaient glissé de leur

chaise sur le parquet, l'orchestre était allongé sur l'estrade et dormait également! Un grand silence régnait que troubla un fracas de verres qui se brisent au moment où le dernier serveur éveillé, lâchant son plateau, s'effondra sur le sol.

Pendant un moment, Lawson se contenta de regarder, atterré par ce qu'il voyait, puis proférant un blasphème, il mit la main dans la poche de son habit. Mais Mahony devança son geste; il voulait éviter le bruit d'un coup de revolver.

Souple comme une panthère, il sauta par-dessus la table; trois fois son poing s'abattit sur le visage de Lawson, qui chancela et sous un dernier coup s'écroula en entraînant la table dans sa chute. Mahony et ses hommes restaient les maîtres d'un dancing contenant une cinquantaine de personnes inanimées.

Mahony aurait voulu passer quelque temps dans ce club pour l'inspecter à fond et fouiller ceux qui s'y trouvaient, mais il ne pouvait en être question en raison du danger que courait Ruth. A chaque minute, ce danger augmentait. Le jeune homme prescrivit à ses compagnons, pour éviter tout risque d'incendie, d'éteindre les bouts de cigarettes, ainsi que les fourneaux de la cuisine. Pendant que l'on exécutait ses ordres, il se rendit au téléphone et demanda Scotland Yard.

— Je désirerais vous charger d'un message très urgent pour l'inspecteur Kennedy, déclara-t-il; peu importe mon nom, dites-lui simplement que

s'il veut bien se rendre immédiatement au Golden Centipede Club, il verra un spectacle qui l'intéressera. S'il fouille ce club et les gens qui y sont, peut-être découvrira-t-il quelque chose à propos de la bande à laquelle il s'intéresse.

Ceci dit, il n'avait plus qu'à filer avant l'arrivée de la police. Aidé par un des matelots, il ligota et bâillonna rapidement Lawson, puis le transporta dans une des voitures qui stationnaient devant la porte. Une demi-minute après, les deux autres autos partaient dans la direction d'East-End. Au rendez-vous fixé, à Caming Town, il retrouva Bassett et Cheffy le boiteux. Il paya alors ses hommes qui, très contents, allèrent regagner leur bateau. Au matin, ils seraient en pleine mer.

Les autos furent remisées dans un garage et Lawson déposé dans un petit bureau contigu. Pendant le trajet, il était resté tranquille, mais quand on le fit descendre de voiture, il se débattit faiblement et tenta d'appeler au secours. Sans le moindre remords, Mahony le fit taire d'un coup de crosse de revolver sur la tête.

Cinq minutes après que Mahony et ses hommes eurent quitté le Golden Centipede, la police conduite par Kennedy arrivait dans un camion. L'inspecteur trouva en effet le spectacle intéressant. Jamais il n'avait vu semblable chose. Il comprit immédiatement ce qu'il devait faire, et donna des ordres par téléphone. Cette nuit-là, une grande

animation régna dans Soho, et une foule se pressa dans les rues pour savoir ce que signifiaient les allées et venues des nombreuses ambulances arrivant au Golden Centipede Club et repartant chacune avec des gens endormis qui furent transportés à l'hôpital.

Kennedy et le sergent Dawkins restèrent au club une partie de la nuit, fouillant, cherchant, examinant. Ce qu'ils découvrirent était du plus haut intérêt.

CHAPITRE XV

Mahony plaça le corps inanimé de Lawson dans un fauteuil du petit bureau attenant au garage. Il l'avait étourdi juste assez pour qu'il restât sans connaissance pendant quelques minutes.

Il commença par fouiller les poches de sa victime. Ainsi qu'il le prévoyait, il n'y découvrit absolument rien de compromettant, mais il trouva ce qu'il désirait : un trousseau de clefs qu'il tendit à Bassett.

— Je voudrais une empreinte de ces clefs, prenez-la dans de la cire, dans du savon, dans ce que vous aurez. Et surtout faites vite, avant qu'il reprenne ses sens.

Pendant que Bassett opérait, Mahony remit dans les poches de Lawson tout ce qu'il y avait trouvé, et une minute après, Bassett rapporta le trousseau de clefs.

— J'ai fait cela bien souvent, déclara-t-il; je pense que vous voulez avoir un double de chacune des clefs?

— Précisément. Je ne sais pas ce qui se passera quand Lawson sera rétabli, mais j'ai dans l'idée

que nous pourrons le laisser partir. Dans ce cas, un double de ses clefs nous sera utile.

Il remit le trousseau dans la poche où il l'avait pris et essaya de ranimer sa victime avec de l'eau-de-vie. Au bout de quelques secondes, Lawson remua légèrement et ouvrit les yeux. Pendant un instant, il regarda Mahony d'un air hébété. Soudain, il comprit, et ses yeux noirs brillèrent de colère.

— Vous!... Vous!... cria-t-il. Vous me paierez ça!

Décidément, il avait du courage; il n'y avait pas trace de peur dans son expression pendant qu'il regardait ses agresseurs.

— Je veux savoir où se trouve Ruth Fraser, dit sèchement Mahony.

Lawson ricana.

— Je n'en sais rien. Mais si je le savais, croyez-vous que je vous le dirais?

— Si vous ne me le dites pas, je vous tuerai, répliqua Mahony d'un ton qui ne laissait aucun doute sur la sincérité de cette menace.

Lawson haussa les épaules.

— Je suis convaincu que cela vous ferait grand plaisir, mais je ne pense pas que vous oserez, car vous ne reverriez jamais Miss Fraser. Et dès que je serais mort, certains témoignages vous mettraient dans une fâcheuse situation ainsi que votre ami Billy Ross : vous seriez pendus. Pour l'instant, la police vous soupçonne de meurtre et si

je disparaissais elle aurait la preuve absolue que vous êtes l'assassin du vieux Little.

— Quelle preuve? demanda Mahony.

Lawson ricana encore; son expression était diabolique.

— La preuve que j'ai contre Ross est écrite de sa main dans une lettre; la preuve contre vous est de mon écriture; pour être exact, je dois dire qu'elle figure dans un journal où j'ai noté dans quelles conditions Ross vous a présenté à moi comme une recrue pour mon organisation; comment vous avez discuté à propos d'une question d'argent; comment au lieu d'enlever simplement Miss Little ainsi que c'était convenu, vous m'avez trompé en la ramenant chez elle; enfin, comment son oncle vous ayant reconnu, vous l'avez tué pour pouvoir vous sauver. Tout ce qui suit est véridique; j'ai relaté simplement vos efforts pour me tuer et les miens pour vous supprimer, comme une simple histoire de malfaiteurs qui ne s'entendent plus. Quand la police trouvera ce journal, elle saura que je dirigeais le trafic de la « drogue » et les enlèvements, mais qu'est-ce que cela pourra me faire puisque je serai mort? Elle apprendra en même temps que vous êtes un bandit et un assassin. Ce serait amusant, n'est-ce pas, si après m'avoir tué, vous étiez pendu pour avoir assassiné le vieux Little?

— En effet, admit Mahony, tranquillement, mais, journal ou pas journal, je vous tuerai cette

nuit, à moins que l'on ne me ramène Ruth Fraser saine et sauve.

Lawson parut réfléchir.

— Je n'ai pas particulièrement envie de mourir cette nuit. Aussi je vous propose de conclure un marché : vous me laisserez partir et je vous ferai ramener Miss Fraser.

Mahony n'avait jamais sous-estimé le courage de Lawson et il avait prévu qu'il en arriverait à traiter avec lui.

— Faites-moi ramener Miss Fraser, répondit-il, et vous serez libre. Vous partirez dès qu'elle sera là, saine et sauve.

— On dirait que vous n'avez pas confiance en moi, remarqua Lawson ironiquement. Par contre, vous pensez que moi je vous croirai. Eh bien, soit! j'accepte! Pourrais-je téléphoner?

— Très facilement, mais n'essayez pas de vous payer ma tête. Si vos bandits arrivent ici au lieu de Miss Fraser, c'est vous le premier qui y passerez.

— S'ils viennent, ils obtiendront autre chose que ce qu'ils attendent, déclara Bassett. J'ai posté une douzaine d'hommes autour du garage.

— Parfait, dit Mahony. Tenez!

Il rapprocha le téléphone de façon que Lawson pût parler. Celui-ci demanda un numéro et quand il eut la communication, il donna à son correspondant des instructions en allemand. Se tournant alors vers Mahony :

— Quelle est l'adresse de ce garage ?

— Witcher's garage, Dale Street Canning Town.

Lawson répéta cette adresse et indiqua par un signe de tête que la conversation était terminée.

— Elle sera ici dans un instant, ajouta-t-il, un homme va la ramener en automobile.

— C'est bien! dit Mahony.

Vingt minutes passèrent; on entendit alors le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant le garage. Mahony ouvrit la porte et regarda dehors. Un homme et une jeune fille descendirent de l'auto. Grâce à la lumière provenant du bureau, il reconnut Ruth.

Il s'élança vers elle... Il n'était conscient que d'une seule chose : elle était sauvée.

— Ruth!

Elle s'arrêta; sa figure était pâle et fatiguée, mais en reconnaissant la voix du jeune homme, son expression changea. Avec un petit cri de joie, elle lui tendit les mains.

— Terence! J'étais sûre que vous viendriez à mon aide, je ne savais pas comment, mais j'avais confiance. Terence!...

Il prit ses mains dans les siennes. En cet instant, il ne pensait ni à Elsa Little ni à aucune autre. Il sentait qu'il aurait beau chercher dans le monde entier, il ne trouverait personne qui le défendrait plus loyalement que Ruth. Désormais, rien ne l'inquiétait, puisqu'elle était de nouveau avec lui, saine et sauve. Il l'attira contre lui. Elle

poussa un soupir et laissa aller un instant sa tête sur son épaule.

— Je suis si lasse!... et si heureuse d'être avec vous! murmura-t-elle.

— Moi aussi, je suis heureux.

Il y avait bien des choses qu'il aurait voulu dire, mais il ne trouvait pas les mots pour les exprimer. C'était d'ailleurs inutile...

La jeune fille, après quelques moments d'émotion, sourit :

— Ma position n'est pas brillante, dit-elle. La police doit me rechercher mais à présent peu m'importe...

— Tout ceci est très gentil, et très touchant, dit Lawson; cependant, si vous vous en souvenez, vous m'avez promis de me laisser partir quand Miss Fraser vous serait rendue. Je vous demande de tenir votre parole.

Ces mots rappelèrent à Mahony la situation dans laquelle il se trouvait, ainsi que Ruth. Evidemment, ils étaient de nouveau réunis, mais chaque policier de Londres avait le signalement de Ruth, tandis que lui-même était encore soupçonné du meurtre de M. Little. Il feignit d'ignorer l'interruption de Lawson et, pour être entendu de celui-ci, dit à Ruth :

— Que peut bien nous faire la police tant que nous serons ensemble? Jusqu'ici elle ne nous a pas pris et je vais m'arranger pour qu'elle ne nous prenne pas.

Puis se tournant vers Fatty Bassett :

— Laissez partir cet homme, ordonna-t-il.

Fatty coupa les cordes qui ligotaient Lawson, et tandis qu'il le faisait, son expression indiquait nettement qu'il eût préféré lui couper la gorge. Lawson allongea ses membres engourdis et se leva.

— Merci, cela va beaucoup mieux. Vous semblez vous plaire ensemble, dit-il aux deux jeunes gens. Je crains bien que vous n'ayez plus très longtemps ce plaisir. Si la police ne vous pince pas, moi je m'en chargerai.

Sur ces mots, il fit demi-tour et se préparait à sortir, lorsqu'une lourde main s'abattit sur son épaule et lui fit faire volte-face. Il se trouva face à face avec Fatty Bassett rouge de colère.

— Un instant, grand chef, gronda celui-ci. Vous vous figurez que vous aurez toujours de la veine et que vous continuerez à donner des ordres que d'autres exécuteront? C'était vrai il y a quinze jours, mais plus maintenant! Nous sommes renseignés sur vous. Prenez garde! Et à présent fichez le camp et emportez ce souvenir!

En disant ces mots, il poussa violemment Lawson en avant, en même temps qu'il lui lançait un vigoureux coup de pied. Lawson franchit la porte comme s'il eût été projeté par une catapulte et s'abattit sur le sol gras du garage, où il roula deux fois sur lui-même. Pendant une seconde, il resta sans bouger, puis il se releva péniblement avec une expression de rage et de souffrance.

— Vous me paierez ça!... Je vous tuerai! cria-t-il.

— Vous nous avez déjà dit ça, répondit Fatty d'un ton moqueur. Allez, ouste! filez vite avant que je me mette en colère pour de bon!

Lawson s'en alla en s'efforçant à la dignité.

Bassett s'assit sur une table; il avait recouvré son calme et paraissait content.

— Je crois que nous avons donné une bonne leçon au brillant Lawson, dit-il. En tout cas, il ne s'attendait pas à ça... Il y aura bientôt du grabuge dans ce quartier, à ce que je crois. J'ai été pas mal inquiet aujourd'hui; certains de mes camarades redoutaient de s'attaquer au grand chef. L'affaire de cette nuit les fera changer d'air. Ils savent maintenant qu'il peut être dégonflé aussi bien que n'importe qui et ils n'en auront plus peur.

— Les gens de sa bande comprendront aussi qu'il n'est pas invincible et ils se montreront moins audacieux, ajouta Mahony.

Il se tourna vers la jeune fille :

— Que vous est-il arrivé, Ruth?

L'histoire de Ruth était courte. S'étant rendue dans la maison de Saint-Jonh's Wood Road, elle avait trouvé les deux hommes que Mahony y avait laissés étendus sur le parquet. Prise de pitié et sans leur poser de questions, elle avait coupé leurs liens. L'un d'eux la reconnaissant, ils l'avaient remerciée en la ligotant. Puis allant chercher une voiture, ils l'avaient emmenée elle ne savait à

quel endroit et elle était restée enfermée dans une chambre pendant quelques heures; ensuite on l'avait remise en voiture et amenée au garage ; elle ne savait pas autre chose.

— Et maintenant, que me conseillez-vous de faire? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas trop, répondit Mahony. L'inspecteur Kennedy m'a laissé en liberté à condition que je vienne le voir demain matin à dix heures à Scotland Yard, pour lui donner de vos nouvelles.

Bassett sursauta.

— Alors, vous avez l'intention de vous présenter à Scotland Yard pour dire ce que vous savez au sujet de Miss Fraser! Est-ce que vous devez l'emmener avec vous?

— L'inspecteur ne m'en a pas parlé.

— Très bien! reprit vivement Bassett; vous lui direz où elle est si vous le savez, mais si vous l'ignorez, vous ne pourrez rien lui dire. Alors, mademoiselle, vous allez vous confier à moi, et je vous cacherai si bien que les flics ne vous trouveront jamais.

Ruth secoua la tête.

— Je vous remercie beaucoup, mais je resterai avec Terence. Si l'inspecteur Kennedy ne l'avait pas laissé en liberté cette nuit, il n'aurait pas pu me délivrer; je ne voudrais pas qu'après cela l'inspecteur pense que Térence et moi nous sommes moqués de lui.

— Je ne vous emmènerai pas avec moi à Scotland Yard, déclara Mahony, mais si l'inspecteur désire savoir où vous êtes, il faudra bien que je le lui dise.

Elle lui sourit.

— Je ferai exactement ce que vous voudrez.

Fatty Bassett haussa ses larges épaules.

— Si vous avez envie de vous livrer vous-mêmes à la police, personne ne peut vous en empêcher.

Mahony alluma une cigarette l'air pensif. Il dit enfin :

— Kennedy est intelligent et c'est également un homme bien élevé. J'ai une proposition à lui faire qui peut améliorer considérablement notre situation et rendre très fâcheuse celle de Lawson. Enfin nous verrons bien ce qui se passera demain matin à dix heures...

***

Mahony était encore maquillé quand il se présenta à Scotland Yard. Il fut immédiatement reçu par l'inspecteur Kennedy; celui-ci paraissait fatigué, comme s'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il regarda Mahony pendant quelques instants puis dit avec calme :

— Alors vous vous en êtes tiré... Vous avez eu du courage et l'on peut dire que vous avez monté un spectacle curieux au Golden Centipede Club la nuit dernière.

— Au Golden Centipede Club? répéta Mahony d'un air innocent. Que s'est-il passé?

L'inspecteur sourit.

— Vous le savez aussi bien que moi, et je peux vous informer que ce club ne sera pas rouvert; nous avons trouvé toutes les preuves que c'était un des principaux centres de la ville pour le trafic de la cocaïne; nous avons procédé à six arrestations.

— C'est parfait. Mais avez-vous relevé des charges contre Lawson?

— Non, nous n'avons rien trouvé contre lui, et jusqu'à présent, vous êtes le seul à déclarer qu'il n'est pas exempt de tout reproche. Et Miss Fraser, en avez-vous des nouvelles?

— Oui, vous voudriez savoir où elle est?

— Certainement, j'ai hâte de lui parler.

— Elle ne vous dira rien si vous l'interrogez, déclara froidement Mahony. Et si vous m'arrêtez, je ne vous raconterai rien non plus. J'ai une proposition à vous faire...

— De quoi s'agit-il?

— Voici : je suis venu ici comme c'était convenu et je suis prêt à vous dire où est Miss Fraser; après quoi vous pourrez nous arrêter tous les deux si cela vous fait plaisir. Une fois en prison, nous serons à l'abri, personne ne pourra nous faire de mal, mais vous n'arriverez pas à découvrir l'homme que vous cherchez et qui est à la tête de toutes ces affaires de drogue et d'enlè-

vements. Je désire donc pour l'instant que vous ne nous arrêtiez ni l'un ni l'autre. Donnez-nous deux heures pour disparaître, vous lancerez ensuite toute la police à notre poursuite sous prétexte que nous sommes soupçonnés de meurtre, moi pour avoir tué le vieux Little, et Miss Fraser comme complice du meurtre dans Royal Road. Dites-le à tous les journaux. Si vous nous trouvez, nous vous dirons tout ce que nous savons. Mais si vous ne nous trouvez pas — et nous ferons tout ce que nous pourrons pour cela — vous aurez bien des chances de découvrir le vrai coupable.

L'inspecteur Kennedy réfléchit un moment puis acquiesça.

— Entendu, dit-il brusquement, je vous donnerai deux heures à compter du moment où vous aurez quitté ce bureau. Après quoi, j'enverrai votre signalement partout, ainsi que celui de Miss Fraser, et tous les policiers du royaume recevront l'ordre de vous arrêter. Si vous êtes pincés, tant pis pour vous. Vous serez inculpés et mis en jugement, toutes les preuves seront nécessairement contre vous. Nous sommes d'accord?

— Parfaitement.

— Je devine votre plan, reprit l'inspecteur. Vous espérez que tout le bruit fait autour de vous donnera à Lawson une impression de sécurité. Supposons que cela réussisse, mais que dans ces conditions il se tienne tranquille. Que se passera-t-il?

— Cela pourrait être assez ennuyeux, admit Mahony. Cependant, je ne crois pas qu'il reste tranquille; j'imagine qu'il n'est pas pressé de nous voir arrêtés, Miss Fraser et moi, il a peur que nous soyons au courant de trop de choses. S'il se sent en sécurité, je suis convaincu qu'il fera tout au monde pour se débarrasser de nous. Notre disparition lui en fournira une excellente occasion, car personne n'en saura rien, espèrera-t-il.

— Vous avez peut-être raison... Enfin, je vais risquer le coup, je ferai même davantage. Si vous voulez venir me voir ici tous les matins à dix heures, je vous dirai ce qui se sera passé. Bien entendu, cela n'aura rien d'officiel; si vous êtes arrêtés, vous n'aurez à compter que sur vous, et si vous parlez à quelqu'un de notre arrangement, je vous opposerai un démenti formel. Téléphonez-moi donc demain à dix heures, vous demanderez Stacy, c'est le nom d'un de mes subordonnés.

— Je vous remercie beaucoup, dit Mahony. Et il quitta Scotland Yard.

CHAPITRE XVI

A quatre heures de l'après-midi, les premières éditions des journaux du soir portaient en manchette :

LA POLICE RECHERCHE RUTH FRASER ET TERENCE MAHONY. LE MYSTÈRE DU MEURTRE DE LITTLE ENTRE DANS UNE NOUVELLE PHASE.

L'article donnait le signalement de Ruth et de Mahony, ainsi que tous les détails recueillis sur eux par les reporters. Certaines feuilles publiaient une interview de la propriétaire du jeune homme et une de l'inspecteur Kennedy; on ajoutait que quiconque aurait connaissance du refuge des fugitifs, devait en informer immédiatement la police.

Lawson lut le journal, tandis qu'il regagnait son appartement en auto. Bien qu'il fût déjà au courant, l'article lui fit plaisir. Au début de l'après-midi il avait eu un entretien avec Kennedy. Celui-ci lui avait dit qu'à la suite des propos qu'il avait surpris entre Mahony et Elsa Little, la veille au soir, il était convaincu que Mahony avait tué Mr. Little et qu'il comptait bien l'arrêter d'un instant à l'autre.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous fait immédiatement après sa conversation avec Miss Little? observa Lawson.

L'inspecteur haussa les épaules.

— Je l'ai laissé libre pour pouvoir le faire suivre, espérant qu'il nous conduirait à Miss Fraser. Mais ce garçon est malin comme un singe; il a semé nos agents et s'est évaporé.

— Est-ce que Miss Fraser sait à quoi s'en tenir à propos du meurtre de Mr. Little? demanda Lawson.

— Je ne suis pas sûr, mais c'est probable. Elle se trouvait dans la maison de Royal Road quand un homme a été tué hier après-midi, donc elle est complice de Mahony. Je ne saurais dire quelle part exacte elle a prise à tout cela, mais elle me fait l'effet d'une jeune fille déterminée, qui n'hésite pas à se servir d'une arme. J'espère découvrir d'autres charges contre elle lorsqu'elle sera arrêtée.

— Je souhaite que vous les arrêtiez rapidement tous deux, dit Lawson; ils sont dangereux, particulièrement Mahony. Je vous serai reconnaissant de me prévenir dès qu'il y aura du nouveau.

— Je vous le promets.

Lawson était enchanté de cette conversation : ses affaires allaient mieux qu'il ne l'avait espéré. Le fait que la police était convaincue de la culpabilité de Mahony lui faisait entrevoir la situation sous un jour plus optimiste.

Il avait rendez-vous au dernier étage d'une mai-

son de Bayswater. Ceux qui l'attendaient travaillaient pour lui depuis longtemps, mais vingt-quatre heures auparavant, aucun d'eux ne le connaissait. Or aujourd'hui, ils étaient tous renseignés sur son identité et savaient qu'il avait eu le dessous dans sa lutte avec Mahony. Lawson les sentait hésitants et voulait coûte que coûte reprendre son ascendant sur eux.

Six hommes l'attendaient, six robustes gaillards. Quand il entra, ils le regardèrent avec une curiosité hostile, comme s'ils se préparaient à se lancer sur lui à la façon des loups qui se jettent sur leur chef quand il vieillit et que sa vigueur faiblit. Tant que Lawson avait été leur chef mystérieux et tout puissant, ils l'avaient craint, mais à présent ils étaient prêts à l'abattre aussi farouchement qu'ils l'avaient servi.

Lawson, parfaitement conscient de leur attitude, savait comment il devait leur parler. Il s'avança nonchalamment dans la pièce, lança un coup d'œil indifférent sur leurs visages menaçants et prit sa place au bout de la table autour de laquelle ils étaient assis.

— Je vous ai convoqués ici parce que vous êtes tous des membres importants de mon organisation, leur dit-il avec calme; je tenais à vous dire que je ne suis pas content de vous. Je vous ai procuré le moyen de gagner pas mal d'argent l'an dernier, et maintenant, vous êtes devenus lâches et paresseux; c'est pour cela que les affaires vont

mal; il faut que cela change sans tarder, sinon vous aurez des ennuis.

Il fit une pause. Ce début les avait surpris, ils s'attendaient à des explications et des excuses; au contraire, il leur faisait des reproches. Avant qu'ils fussent revenus de leur stupéfaction, il poursuivit :

— Tout d'abord, je désire que vous compreniez ceci : Je suis la tête et le cerveau de cette organisation que j'ai créée; si je tombe, vous tomberez avec moi. Je sais fort bien que la moitié d'entre vous me quitteraient demain s'ils pensaient que cela dût leur rapporter quelque chose, mais cela ne leur rapporterait rien. Voici pourquoi : vous connaissez tous mon nom, mais vous ne savez rien de moi; vous travaillez pour moi, mais vous n'avez aucune preuve que je suis mêlé aux actes criminels que vous avez commis. Par contre, j'ai des déclarations écrites qui suffiraient à faire emprisonner la moitié d'entre vous et à faire pendre les autres. S'il m'arrivait malheur, la police trouverait ces déclarations. Si vous ne me croyez pas, demandez à Carford. Il sait fort bien que c'est la vérité.

Il désignait l'un des hommes, et celui-ci acquiesça de la tête.

— C'est écrit dans un grand livre, dit-il, je l'ai vu.

Lawson reprit :

— Je vous ai dit cela, simplement pour vous

montrer qu'il ne peut être question de nous séparer. Maintenant je vais vous dire autre chose. Les affaires ont mal tourné, mais tout peu s'arranger. L'auteur de tout le mal est Térence Mahony; il est en fuite pour l'instant et la police le recherche pour meurtre. Je suppose que vous avez lu cela dans les journaux; dans ces conditions, si par hasard on le trouvait étranglé ou un couteau planté dans la poitrine nous risquerions d'être inquiétés par la police. Il faut donc le faire disparaître adroitement. Après quoi nous pourrons recommencer à agir et à gagner de nouveau beaucoup d'argent. Il n'y a personne parmi vous qui n'ai encaissé plusieurs centaines de livres l'an dernier. Désirez-vous que cela continue?

Un murmure s'éleva autour de la table, mais une voix domina les autres.

— Tout cela est fort bien, mais comment trouver ce Mahony?

— Bassett le cache, répondit Lawson. Il ne sera pas difficile de savoir où. Ce Bassett a travaillé pour moi, mais je ne l'ai jamais considéré comme suffisamment important pour me donner la peine de recueillir des renseignements sur lui. Je peux vous indiquer deux moyens faciles de découvrir la retraite de Mahony; soit que l'un de vous, sous prétexte de se joindre à la bande de Bassett, aille recueillir des renseignements; soit que vous vous empariez d'un des hommes de Bassett et qu'on tape dessus jusqu'à ce qu'il dise où se trouve

Mahony. Maintenant, débrouillez-vous; n'oubliez pas qu'une fois Mahony disparu, nous pourrons de nouveau gagner beaucoup d'argent. A titre d'encouragement, j'offre mille livres à celui qui me fournira la preuve que Mahony est mort.

Il se leva, fit un signe de tête aux hommes, et quitta la pièce, satisfait de l'impression qu'il avait produite sur eux; il avait fait appel à leurs deux instincts dominants : la peur et la cupidité. La peur les empêcherait de le trahir et l'amour de l'argent les pousserait à le servir activement.

Il remonta dans son auto et rentra chez lui où on lui annonça qu'Elsa Little désirait le voir. Elle l'attendait dans le studio, l'air las et soucieux.

— Comme c'est gentil de venir me voir, dit-il. L'inspecteur Kennedy m'a fait part de la conversation que vous avez eue avec Mahony hier soir. Le stratagème était excellent et a produit l'effet désiré. La police est à ses trousses; son arrestation n'est plus qu'une question d'heures.

— Je le sais, dit Elsa; c'est... c'est ce dont je voulais vous parler : je ne désire pas qu'on l'arrête.

— Vous ne désirez pas qu'on l'arrête? répéta Lawson d'un air étonné. Pourquoi? Qu'est-il arrivé? Hier, vous affirmiez qu'il avait tué votre oncle.

— Oui, je sais, dit Elsa; mais maintenant je ne suis plus du même avis.

Lawson la regarda.

— Voyons Elsa, je ne comprends plus. Hier vous étiez convaincue que Mahony était l'assassin de votre oncle. Hier soir, vous lui avez fait avouer qu'il était là quand votre oncle a été tué, alors qu'il l'avait toujours nié. Et maintenant vous dites qu'il n'est pas coupable! Qu'est-ce que cela signifie?

— C'est assez difficile à expliquer; je lui ai tendu un piège et il y est tombé. Ce qu'il m'a dit la nuit dernière a convaincu l'inspecteur Kennedy qu'il était coupable; moi, par contre, j'ai eu l'impression très nette qu'il n'était pas coupable. L'inspecteur écoutait, il a entendu l'aveu et cela lui a suffi... Moi, j'étais dans le salon avec Térence Mahony, le regardant bien en face et observant son expression; eh bien, je suis sûre qu'il était sincère en affirmant qu'il n'avait pas tué mon oncle. Je l'ai dit aussitôt à l'inspecteur que je suis allé voir cet après-midi pour le lui confirmer; il n'en a pas tenu compte. Il estime que Térence Mahony doit être jugé. S'il en est ainsi, et si on le condamne, un innocent sera pendu par ma faute.

— Je comprends, dit Lawson. Mais je ne vois pas ce que vous pourriez faire, observa-t-il.

— Pourtant il faut que j'agisse, je ne veux pas le laisser condamner! s'écria Elsa... Voyons, ne serait-il pas possible de lui faire quitter le pays pour un certain temps, de l'envoyer quelque part où les lois anglaises ne l'atteindraient pas? Pen-

dant ce temps je trouverais des détectives et des témoins qui établiraient son innocence.

Lawson fut sur le point de lui dire que son idée était irréalisable, mais brusquement il changea d'avis, et ne répondit rien.

— Peu m'importe ce que cela coûterait, reprit Elsa. Ne pensez-vous pas que ce serait réalisable?

— Peut-être, mais ce ne serait pas facile. Pour commencer, comment ferez-vous pour communiquer avec lui?

— Je n'en sais rien, dit la jeune fille, et c'est désolant.

Il y eut un silence. Lawson réfléchissait, il commençait à entrevoir la possibilité de régler l'affaire de Mahony; cela pouvait ne pas réussir, mais il n'en coûtait rien d'essayer.

— J'ai toujours cru à la culpabilité de Mahony, mais je peux m'être trompé, dit-il. J'ai eu de l'antipathie pour lui dès notre première rencontre, mais s'il est innocent, je ne désire pas qu'on le condamne. Si vous le croyez réellement innocent et si vous craignez qu'il soit pendu, je ferai tout ce que je pourrais pour le tirer d'affaire, mais sous aucun prétexte je ne veux ouvertement être mêlé à cela. D'une part, il n'accepterait peut-être pas mon appui et, d'autre part, je ne le secourrai que parce que c'est vous qui me le demandez.

Il alluma une cigarette et continua :

— Examinons donc comment nous pouvons lui

venir en aide. Pour commencer, il faut prendre contact avec lui. Cela ne doit pas être très difficile. Ce Bassett, propriétaire de la maison où un meurtre a été commis hier, doit savoir où il est. Il faudrait que vous le voyiez et que vous tâchiez d'avoir un rendez-vous avec Mahony; il vaudrait encore mieux demander à Bassett de venir vous retrouver dans un endroit sûr; ce serait moins risqué que d'aller chez lui. Vous devez éviter que la police qui le surveille vous surprenne.

— Mais que dirai-je à Bassett? demanda Elsa. Dois-je lui avouer que je désire aider Mr. Mahony à gagner l'étranger?

— Non. Ainsi que je vous l'ai dit, je n'aime pas Mahony, mais tel que je le connais, je ne crois pas qu'il consente à partir pour l'étranger. C'est un lutteur et quelles que puissent être les conséquences, il est capable de vouloir lutter jusqu'au bout. Je ne pense pas que vous parveniez à le décider à quitter l'Angleterre.

— Alors que dois-je faire?

— Vous n'avez qu'à l'expédier de gré ou de force à Shangaï. Confiez-le au capitaine d'un bateau à qui vous direz de ne pas le laisser descendre avant qu'il soit hors de danger. Je pourrai vous aider : je connais un loup de mer, honnête à sa façon, qui acceptera de s'en charger moyennant deux cents livres.

— Vous voudriez l'enlever et le transporter à bord d'un bateau? demanda Elsa terrifiée.

— Précisément. Ne dites donc pas pourquoi vous désirez le voir; donnez simplement un mot à Bassett pour faire savoir à Mahony que vous voulez lui parler immédiatement, faites entendre que vous avez découvert quelque chose d'important. Cela le décidera. Quand il se présentera, il n'y aura plus qu'à le ligoter et à l'embarquer. Comme je vous l'ai dit, je me charge de cette partie de l'affaire.

— Mais... cela équivaudrait à une trahison, protesta Elsa. Je ne peux pas agir ainsi. Je l'ai déjà attiré dans un piège; cela me répugne de recommencer.

— Je comprends très bien votre sentiment, mais si vous voulez vraiment le sauver, vous ne devez pas hésiter. N'oubliez pas qu'à présent il est compromis avec une bande de criminels. Qu'arrivera-t-il si la police le découvre? Mahony est un batailleur et il est armé; il résistera certainement et tuera peut-être un policier. Dans ce cas, il sera pendu, même s'il est innocent du meurtre de votre oncle. Evidemment c'est assez déplaisant, sous prétexte d'un rendez-vous, de le ligoter et de lui faire quitter l'Angleterre, c'est cependant le plus grand service que vous pouvez lui rendre, termina Lawson d'un ton aussi persuasif que ses arguments paraissaient probants.

— Je crois que vous avez raison, admit enfin Elsa.

— Mais certainement j'ai raison! A quoi vous

servirait-il de payer des détectives et des témoins pour essayer de prouver son innocence, si pendant ce temps, il tue des policemen et vit avec des escarpes; il sera d'abord furieux d'être mis de force hors de danger, mais par la suite, il vous en sera reconnaissant. Vous allez vous mettre en rapport avec Bassett et vous me tiendrez au courant. Je m'arrangerai pour le reste.

— C'est convenu, dit Elsa résolue.

Elle obtint un rendez-vous de Bassett avec une facilité qui la surprit. Ils se retrouvèrent dans une arrière-boutique de Brixton, et se conformant aux instructions de Lawson, la jeune fille se contenta de dire au recéleur qu'elle avait une communication importante à faire à Mahony.

— De quoi s'agit-il?

— Je ne peux le dire qu'à lui. Il faut que je le voie.

Elsa regardait Bassett avec méfiance. Lawson lui avait dit que c'était un criminel dangereux et la première impression de la jeune fille confirmait cette opinion. Elle était révoltée à l'idée que Mahony se compromettait avec de tels individus.

— Tout ce que je vous demande, c'est de lui faire ma commission, reprit-elle. Dites-lui que je veux le voir sans retard. Je vous donnerai de l'argent si vous voulez.

Bassett observait l'élégante jeune fille dont les yeux bleus innocents le regardaient avec un effarement craintif. Elle ressemblait, pensait-il, à ce

qu'elle était dans *L'Ennemi Secret*, un film dont elle avait été la vedette.

Il resta un moment sans répondre. Puis il déclara :

— Je suis un bandit, vous le savez sans doute?

Elsa hésita. Cet homme massif, mal vêtu, au visage dur, avait pourtant une certaine dignité.

— Je... je m'en doutais, répondit-elle.

— Eh bien, maintenant que je vous ai dit qui j'étais, vous devez être satisfaite de m'avoir trouvé. Quand une personne de votre milieu a l'intention de faire quelque chose de louche, elle paie toujours un bandit pour agir à sa place.

Elsa rougit d'indignation.

— Mais je ne veux rien faire de répréhensible! Comment pouvez-vous supposer cela? Je désire simplement venir en aide à Mr. Mahony.

— Bien entendu, l'argent est l'argent, continua Bassett. Mahony me paie grassement pour que je veille sur lui, mais s'il lui arrivait quelque chose, ce serait fini. D'autre part, si je recevais moi-même un mauvais coup, je ne pourrais plus le protéger. Que comptez-vous m'offrir?

— Je vous donnerai ce que vous voudrez, si vous me le faites rencontrer, et mon seul but est, je vous le répète, de le tirer du danger.

Sa sincérité était tellement évidente que Bassett abandonna ses soupçons. Il sourit, et brusquement sa grosse face prit une expression bienveillante.

— C'est très bien, miss, je voulais seulement

vous éprouver. Si Mr. Mahony accepte de vous voir, je vous fixerai un rendez-vous. Il ne sera pas question d'argent entre vous et moi, je désire autant que vous l'aider. — Soudain ses traits se durcirent. — Mais attention! S'il lui arrivait quoi que ce soit pendant cette entrevue, je ne voudrais pas être dans votre peau pour tout l'or du monde!

Ainsi se termina la conversation et ils se séparèrent. Tout de suite, Elsa sentit qu'elle avait fait une bêtise : elle ne doutait pas en effet qu'une fois Mahony disparu, Bassett devinerait qu'elle l'avait trompé; or, bien que Bassett fût un bandit, elle ne voulait pas qu'il la crût capable de cela.

Elle dit ses scrupules à Lawson qui sut très vite les calmer.

— Ainsi donc, Bassett vous a menacée... Eh bien, dans ce cas, si vous m'en croyez, renoncez à l'idée de sauver Mahony. D'après ce que j'ai entendu, Bassett est un homme qui met à exécution ses menaces. A quoi vous servira-t-il d'aider Mahony, si après cela, vous êtes victime d'un fâcheux accident d'automobile ou si votre beauté est endommagée fortuitement par un tesson de bouteille?

— Je me moque de ce qui m'arrivera si je peux le sauver! déclara Elsa. C'est par ma faute qu'il a des ennuis et c'est à moi de l'en tirer!

— Si vous voulez mon avis, commença Lawson...

— Je n'en ai pas besoin! Tout ce que je désire,

c'est que vous m'aidiez comme vous me l'avez promis.

— Si vous êtes décidée, je vous aiderai, répondit-il d'un air résigné.

Son plan pour attirer Mahony dans un guet-apens se réalisait sans difficulté.

Quand Bassett eut quitté Elsa, il rejoignit directement Mahony et lui rapporta la conversation qu'il venait d'avoir.

— Vous savez chef que, pour commencer, j'étais monté contre elle, je pensais qu'elle voulait me demander une canaillerie mais j'ai changé d'avis; je crois qu'elle marche droit cette fois-ci et qu'elle veut vraiment vous aider.

— Je pense aussi qu'elle est sincère, répliqua Mahony en souriant, mais vous savez que c'est une merveilleuse actrice. Et si elle a une communication à me faire, pourquoi ne peut-elle pas m'écrire et m'envoyer sa lettre par vous. Enfin je crois tout de même qu'elle a l'intention de m'aider, mais je crains qu'elle n'ait demandé l'appui de quelqu'un, peut-être d'un de ses vieux amis; celui-ci peut avoir accepté afin de se servir d'elle comme d'un instrument pour exécuter ses plans contre moi.

— Vous croyez donc que Lawson se cache derrière Miss Elsa? Dans ce cas, je pense que vous n'avez pas envie de la rencontrer?

Mahony sourit avec résolution.

— Bien au contraire; si Lawson est dans la

coulisse et s'il a résolu de me tendre un piège, je ne voudrais pas le désappointer. Il a déjà eu assez d'ennuis dernièrement... Alors Fatty, arrangez-vous pour que je puisse rencontrer Miss Little dans une maison isolée où personne ne vienne nous déranger. Vous lui indiquerez le rendez-vous plusieurs heures d'avance, de façon que Lawson, le cas échéant, ait le temps de faire ses préparatifs. Quand tout sera réglé, vous viendrez me rendre compte de votre mission et je vous donnerai d'autres instructions.

Fatty Bassett haussa les épaules.

— A votre place, chef, je ne courrais pas tant de risques. Je devine que vous allez vous-même tendre un piège à Lawson, mais n'oubliez pas qu'il dispose de quatre fois plus d'hommes que moi; si votre entrevue a lieu dans un endroit isolé, il y a bien des chances pour que nous ne soyons pas les plus forts, même si nous attaquons par surprise.

— Ils seraient en effet trop nombreux en cas de bataille. Mais ne vous inquiétez pas. Autre chose : pas un mot de tout cela à Miss Fraser. Elle voudrait s'en mêler et je ne veux pas qu'elle coure le moindre risque.

CHAPITRE XVII

Lawson attendait anxieusement la réponse de Mahony. Cette réponse lui parvint dans la soirée.

Bassett étant entré en communication avec Elsa par téléphone, lui dit que Mahony l'attendrait le soir suivant, à onze heures, dans une maison appelée « L'Aubépine » et située à la limite de la commune de Clapham.

Elsa en informa immédiatement Lawson, qui dissimula un sourire. Evidemment Mahony tenait à rencontrer Elsa dans un endroit solitaire et éloigné. Cela servait parfaitement ses plans, de même que le délai de vingt-quatre heures dont il disposait. Il avait ainsi tout le temps de reconnaître le terrain et de prendre ses dispositions.

— Vous pouvez vous en rapporter entièrement à moi, dit-il à Elsa; il est inutile que vous alliez à ce rendez-vous ou que vous vous occupiez de cette affaire; je ferai le nécessaire et dès que Mahony sera en sûreté, hors d'Angleterre, je vous en aviserai.

Elsa secoua la tête.

— Je désire être là. Dès que vos hommes se

seront emparés de lui, j'essaierai de le convaincre que nous agissons dans son propre intérêt. Je veux également lui parler de Ruth.

— Ma chère petite, votre présence compliquerait terriblement les affaires. D'autre part, nous ne pourrons pas éviter une bataille et je ne tiens pas à ce que vous y soyez mêlée. Vous avez joué votre rôle; le reste me regarde.

— Non! répliqua Elsa. Je lui ai demandé un rendez-vous et j'irai! Mettez-vous ça dans la tête.

Lawson connaissait le caractère de la jeune fille; inutile de discuter avec elle. Il n'insista pas et, se retournant, regarda par la fenêtre en réfléchissant. Les dispositions à prendre pour la nuit suivante dépendaient de la situation de la maison, mais les grandes lignes de son plan étaient arrêtées. Cette fois-ci, il n'avait pas l'intention de laisser à Mahony la moindre chance de s'en tirer vivant. Si c'était possible, il avait l'intention de le tuer et de faire disparaître son cadavre. Il déclarerait alors à Elsa que le jeune homme avait été capturé et embarqué. Mais ce plan devenait impraticable en raison de l'entêtement d'Elsa qui voulait assister à l'enlèvement.

Un sourire diabolique effleura ses lèvres, une lueur brilla dans ses yeux; le nouveau plan qu'il venait de bâtir pour la nuit prochaine dans la maison isolée de Clapham l'enthousiasmait.

Mahony avait évité une première fois à Elsa d'être enlevée par lui. Eh bien, Mahony le ver-

rait enlever Elsa sans être capable d'intervenir. Puisque celle-ci cherchait à découvrir le meurtrier de son oncle, elle apprendrait la vérité des lèvres de l'assassin. Il voyait déjà le visage d'Elsa décomposé par l'horreur et la rage de Mahony, impuissant à la secourir. Il le tuerait de ses propres mains, et séquestrerait la jeune fille jusqu'à ce qu'elle fût devenue une esclave incurable de la cocaïne. Alors il la délivrerait, sachant que désormais elle penserait uniquement à se procurer de la drogue.

Il quitta la fenêtre et regarda Elsa avec un sourire à présent aimable et bienveillant.

— Ainsi donc vous désirez être là, malgré le danger, reprit-il; je pense que c'est très risqué, mais, bien entendu, si vous insistez... Cependant, soyez très prudente. Vous feriez bien de partir la première; je vais prendre mes dispositions pour que la maison soit surveillée dès que vous y serez entrée.

Elsa s'en alla, satisfaite d'avoir obtenu ce qu'elle voulait. Peu après son départ le maître d'hôtel se présenta devant Lawson.

— Mr. Lee Ramsden désire vous voir, monsieur.

— Faites-le entrer, répondit Lawson qui s'attendait à cette visite, mais fut toutefois surpris de voir que Lee Ramsden, abandonnant son amabilité coutumière, montrait une irritation violente qui lui enlevait toute politesse.

— Je me demande de quelles bêtises vous êtes capable, Lawson! dit-il brusquement. Autant que je puisse m'en rendre compte, vous avez tout gâché avec vos ridicules façons d'agir!

Lawson réprima son désir de le mettre dehors et demanda avec calme :

— Comment cela?

— De toutes les façons! Vous savez parfaitement quelle est ma situation : dans sept semaines, Ruth disposera légalement de sa fortune; cela équivaut à ma ruine. Nous avions combiné un plan susceptible de me laisser le contrôle des fonds! Vous deviez séquestrer Ruth, l'habituer à la cocaïne et la renvoyer chez elle quand elle aurait perdu toute volonté.

— C'était un plan excellent, dit froidement Lawson. Vous auriez continué comme par le passé à avoir la disposition de l'argent. C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas?

Lee Ramsden s'exaspérait de plus en plus de cet air détaché.

— Oui, c'était ce que je voulais, et vous aussi vous le vouliez pour avoir votre part! Et avec votre suffisance habituelle, vous n'avez pris conseil que de vous-même, vous avez agi avec une légèreté de gamin et vous avez laissé Mahony vous enlever cette jeune fille!

— C'est évidemment très regrettable, admit Lawson, mais je n'en ai pas encore fini avec lui. Qu'est-ce qui vous tourmente? Vous avez encore

sept semaines devant vous. Bien des choses peuvent se produire pendant ce temps.

Ramsden haussa les épaules.

— Il s'est en effet passé bien des choses cette semaine et la plupart ont tourné à notre désavantage. Vous m'avez déjà dit deux ou trois fois que vous n'en aviez pas fini avec Mahony. Il me semble que vous intervertissez les rôles : c'est lui qui n'a pas fini avec vous; chaque fois que vous avez voulu agir contre lui il vous a battu et roulé. Il est plus fort et plus malin que vous. La moitié de vos hommes vous ont lâché, la police est aux trousses de Ruth, elle l'arrêtera et l'enverra en prison. De toute façon Ruth entrera en possession de sa fortune le jour de ses vingt et un ans et cela tournera mal pour moi. Quand un homme de loi aura mis son nez dans ses affaires, cela me vaudra cinq ans de prison!

Ramsden reprit haleine et sa rage montant encore il donna un coup de poing sur la table et continua en criant :

— Mais ça ne se passera pas comme ça, charlatan que vous êtes! Je vous aurai, vous pouvez y compter! Je suis suffisamment documenté sur votre compte pour vous assurer que vous serez condamné plus sévèrement que moi et j'y veillerai! La police découvrira, grâce à moi, une ou deux histoires qui suffiront à vous faire pendre! Vous entendez canaille!

Lawson écoutait, appuyé contre la cheminée; il

avait légèrement pâli mais il conservait son expression dédaigneuse. Il était surpris qu'un homme comme Lee Ramsden, si maître de lui dans l'habitude de la vie, montrât tant de violence haineuse et de grossièreté. Il songeait que la tension nerveuse dont le vieillard avait dû souffrir en ces derniers jours en était cause. Mais malgré tout, il tremblait de colère contenue sous les insultes qui le frappaient comme des coups de fouet en plein visage.

— Pensez-vous que ce soit bien prudent de me menacer ainsi? dit-il. Je vous avertis que j'ai ma façon personnelle de m'arranger avec les gens qui me trahissent.

C'était la pire chose à dire, et Lawson s'en rendit compte immédiatement. Il aurait dû calmer le vieillard, le rassurer, puis s'entendre avec lui. Maintenant il n'y avait plus rien à espérer. Son ton de mépris avait affolé Lee Ramsden, qui hurla :

— C'est vous qui trahissez, misérable! C'est vous qui êtes un bandit et un lâche!

Ses yeux, injectés de sang, semblaient ceux d'un dément. Brusquement, son regard s'arrêta sur une statuette de bronze qui se trouvait sur une petite table. Il bondit, la saisit et la jeta de toutes ses forces à la tête de Lawson. Celui-ci évita le projectile par un saut de côté et se précipita sur son adversaire. Pendant quelques secondes ils luttèrent corps à corps mais Lawson, irrité de la résistance

inattendue que lui opposait le vieillard, qui hurlait toujours des insultes, résolut d'en finir. Se dégageant il ramassa la statuette et en frappa sauvagement Ramsden à la tempe.

Ramsden fléchit, il fit un pas en arrière et tomba lourdement. Lawson, essoufflé, s'appuya à la table.

Le vieillard ne bougeait plus, sa figure avait pris une teinte grisâtre; un filet de sang coulait de sa tempe gauche.

— Diable! fit Lawson, qui se pencha sur sa victime.

Une seconde d'examen lui fit comprendre qu'il n'y avait plus rien à faire. Lee Ramsden était mort...

Lawson se redressa. Sa fureur s'était calmée; son cerveau était lucide et capable d'envisager froidement la nouvelle situation. Cette maison devait être surveillée par les gens de Mahony; ils avaient certainement vu arriver Lee Ramsden. L'auto de celui-ci stationnait devant la porte; son chapeau et son manteau étaient restés dans le hall.

Lawson sonna son maître d'hôtel. Celui-ci entra et attendit les ordres, sans manifester le moindre étonnement en voyant le cadavre qui gisait sur le parquet.

— J'ai une commission à vous donner, dit brièvement Lawson. Le chapeau et le manteau de Mr. Lee Ramsden sont dans le hall; mettez-les sur vous et partez rapidement avec son auto que vous

conduirez. Il faut que l'on puisse croire que lui-même est au volant. Vous ne vous arrêterez qu'au moment où vous serez sûr de ne pas être suivi; alors vous abandonnerez la voiture dans un endroit désert; vous ferez un paquet du chapeau et du manteau et vous les rapporterez ici.

— Très bien, monsieur, répondit le domestique. Et il quitta la pièce.

Lawson escomptait ceci : si on avait vu Lee Ramsden au moment où il entrait chez lui, on le verrait également partir au volant de son auto. Quant au cadavre, il le laisserait dans la maison tant qu'il ne trouverait pas l'occasion de s'en débarrasser... Dans un coin de la pièce se trouvait une grande armoire contenant des livres et des journaux. Il les retira et les ayant empilés dans un autre coin, il déposa le corps dans l'armoire qu'il referma à clef.

CHAPITRE XVIII

Fatty Bassett, assis devant le feu, regardait les braises et buvait de temps en temps de la bière dans une grande chope. Barney Flynn, qui était avec lui, remarqua son air préoccupé.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ce soir, Fatty?

Bassett, en général, n'était pas communicatif, mais en cette occasion, il sentait le besoin de se confier à un ami.

— C'est à propos du chef. Je crois qu'il a fait des imprudences, mais vous le connaissez, il n'y a pas à discuter avec lui.

— Qu'est-ce qu'il prépare maintenant?

— Il a rendez-vous dans une heure avec miss Elsa, dans une maison isolée de Clapham. Il m'a déclaré lui-même qu'il s'attendait à un piège monté par cette canaille de Lawson. Là-dessus, il est parti seul, et quand je lui ai demandé ce que je devais faire, il m'a dit de ne pas m'inquiéter de lui.

L'Irlandais sursauta.

— Qu'est-ce que vous me racontez là? Il est parti pour cette maison où il s'attendait à un sale coup, et qu'aucun de nous ne l'a accompagné?

— Parfaitement, répondit Fatty d'un air farouche. J'ai essayé de le raisonner, mais il ne m'a pas écouté. « Ne vous inquiétez pas de moi, Fatty; je sais ce que j'ai à faire. » Et il est parti.

— Il est parti seul? s'écria une voix féminine.

Ruth Fraser venait d'entrer. Pâle et indignée, elle regardait les deux hommes.

— Vous l'avez laissé partir seul, sachant qu'il courait un danger? répéta-t-elle.

— Pas eu moyen de l'en empêcher, protesta Bassett, l'air gêné. Il a défendu qu'on s'en mêle. Qu'est-ce que je pouvais faire? Il est le chef...

— Dites-moi exactement ce qui s'est passé depuis le début, ordonna Ruth.

Fatty hésita.

— Mais c'est qu'il m'a défendu de vous en parler.

— Vraiment? dit la jeune fille. Eh bien, vous avez oublié sa défense, voilà tout! D'ailleurs, comme j'ai déjà entendu certaines choses, il n'y a qu'à me dire le reste. D'après ce que j'ai compris, il a rendez-vous avec Elsa Little?

Le visage de Ruth était résolu. Fatty hésita encore. S'il avait eu affaire à un homme, il l'aurait sans hésitation envoyé au diable, mais il n'avait pas l'habitude de parler à des jeunes filles bien élevées et ne savait comment discuter avec Ruth. Il avait beaucoup de sympathie pour elle et n'approuvait pas Mahony de risquer sa vie en

allant voir une jolie star de cinéma qui lui tendait probablement un piège. Le chef ferait bien mieux d'épouser Ruth immédiatement.

— C'est bien, dit-il, mais cela me coûtera cher s'il découvre que je vous ai tout raconté.

Il expliqua rapidement comment Elsa lui avait demandé un rendez-vous avec Mahony et comment celui-ci avait accepté de la retrouver à onze heures du soir dans une maison inhabitée de Clapham. Quand il eût terminé, Ruth se mit à réfléchir. Elle n'y comprenait rien; comment Mahony pourrait-il prendre au piège Lawson et ses acolytes s'il se rendait seul dans cette maison?

— Ne vous a-t-il pas dit ses projets? demanda-t-elle.

— Pas du tout!

Barney Flynn prit la parole; lui aussi semblait hésitant.

— Il m'a défendu d'en parler, mais hier soir, il m'a demandé de lui procurer de la soupe et un diamant de vitrier. Est-ce que cela avait un rapport avec ses projets? Je me le demande.

— De la soupe? répéta Ruth ahurie.

L'énorme Irlandais rougit légèrement.

— C'est comme cela que nous appelons la nitroglycérine, expliqua-t-il. Dans ma jeunesse, on s'en servait pour ouvrir les coffres-forts. C'est très simple quand on connaît le truc et on peut étouffer le bruit de l'explosion avec une couverture.

— Mais à quoi cela peut-il lui être utile dans

une maison inhabitée? demanda Ruth. Il ne compte pas s'en servir comme d'une bombe, je suppose?

— Un revolver lui servirait en effet davantage dans une bagarre, admit l'Irlandais perplexe.

Un nouveau silence eut lieu. Ruth était angoissée et indécise. Malgré elle, elle ressentait un peu de jalousie et n'admettait pas que Térence fût allé rejoindre Elsa sans le lui dire. Mais elle était surtout dominée par l'idée que Térence courait un danger qu'elle ne pouvait pas partager. Tout à coup ses traits se détendirent, sa résolution était prise : c'était peut-être une folie, mais tant pis! Si Térence était en danger, elle devait le rejoindre. Elle irait à onze heures du soir à la maison de Clapham.

Elle ne fit part de cette décision ni à Fatty, ni à Barney, craignant leur opposition.

— Je suppose que Térence sait ce qu'il fait, déclara-t-elle. Il n'y a donc qu'à attendre. Je vais aller faire un tour. Je suis restée enfermée toute la journée à la maison. Personne ne me reconnaîtra dans l'obscurité.

Elle quitta la pièce et, un instant après, les deux hommes entendirent la porte de la rue se refermer derrière elle.

CHAPITRE XIX

Mahony avait de bonnes raisons pour ne pas désirer que Fatty Bassett, ou quelqu'un de sa bande, ou Ruth elle-même, prît part à son expédition nocturne. Il n'avait pas l'intention de tomber dans un piège ni de se laisser égorger comme un mouton, et il n'avait non plus la moindre envie de lutter seul contre tous les escarpes de l'autre bande.

Un peu avant dix heures, il quitta la cachette que Fatty lui avait procurée, mais au lieu de se diriger vers la maison de Clapham, il gagna la rue où habitait Lawson. Il attendit sans se montrer, surveillant la maison. Il pensait que si le rendez-vous avec Elsa cachait un piège tendu par Lawson, celui-ci prendrait part à l'affaire et quitterait son domicile de bonne heure, afin d'arriver à Clapham à temps pour prendre ses dernières dispositions. Ce raisonnement était exact. Dès qu'il avait su l'heure et le lieu du rendez-vous, Lawson avait envoyé des ordres pour réunir sans tarder tous les hommes disponibles. Il voulait que la maison de Clapham fût entourée d'une force suffi-

sante pour s'emparer de Mahony et de l'escorte dont il aurait pu disposer pour sa protection.

Au moment où Mahony arrivait à proximité de la maison de Lawson, celui-ci était assis dans son bureau, attendant un message qui devait lui parvenir par un homme de la bande de Bassett, qui avait été acheté par un des lieutenants de Lawson.

A dix heures, le téléphone sonna. Lawson décrocha et demanda :

— Quelles nouvelles?

— Aucune, dit une voix à l'autre bout du fil.

— Aucune? répéta Lawson, furieux. Qu'est-ce que cela veut dire? Je veux connaître exactement les plans de Bassett pour cette nuit. Combien d'hommes a-t-il envoyé? Quels ordres leur a-t-il donné?

— Il n'a aucun plan et n'a pas donné d'ordres, répondit la voix. La plupart de ses hommes sont partis, chacun de leur côté; je ne pense pas qu'il puisse les rassembler, même s'il le désire, avant une heure ou deux, mais à mon avis, il n'en a pas l'intention.

— C'est bien, dit Lawson, en raccrochant l'appareil.

Un sourire de triomphe se dessinait sur ses lèvres. Il estimait que tout se passerait plus facilement qu'il ne l'avait espéré. Sans doute cet imbécile de Mahony avait une entière confiance en Elsa et irait seul au rendez-vous, sans prendre aucune précaution.

Lawson but un verre de whisky-soda et, prenant son chapeau et ses gants, quitta la maison. Mahony le vit sortir. Tandis que la lumière des phares de l'auto s'éteignait dans le lointain, une horloge voisine sonna la demie de dix heures.

Mahony n'avait pas de temps à perdre. Il quitta sa cachette, franchit les quelques mètres qui le séparaient de la maison de Lawson et, très calme, gravit le perron. Il tira de sa poche un trousseau de clefs. C'étaient celles que Bassett lui avait fait fabriquer rapidement, d'après les empreintes prises sur celles de Lawson. Il choisit une des clefs et bien qu'elle ne fut pas parfaite, parvint à ouvrir sans trop de difficultés. Il entra et referma la porte derrière lui.

Le bruit qu'il avait fait attira le maître d'hôtel qui se trouvait au sous-sol, et qui regarda d'un air surpris le visiteur debout dans le hall.

— Qui êtes-vous? et comment êtes-vous entré ici? demanda-t-il.

— Je m'appelle Mahony, Térence Mahony, répondit le jeune homme poliment.

— Mahony! s'exclama le maître d'hôtel, en portant la main à sa poche.

Le jeune homme bondit, et avant que le domestique eût achevé son geste, il lui asséna un formidable coup de poing sur la mâchoire. L'homme s'effondra.

— Au feu! Au feu! vociféra Mahony.

Son intention, qui était d'attirer dans le hall

tout le personnel, réussit complètement. Un autre domestique arriva en courant de l'office et un troisième descendit l'escalier quatre à quatre. Mahony s'était dissimulé derrière un rideau. Quand ils furent au milieu du hall, il s'avança, son pistolet braqué sur eux.

— Haut les mains! ordonna-t-il.

Les deux hommes se retournèrent, le virent avec stupéfaction et obéirent.

— Mais... comment diable êtes-vous entré? demanda l'un d'eux.

Mahony sourit.

— Très facilement. Sachant que les fenêtres étaient reliées au courant électrique par précaution contre les cambrioleurs, j'ai demandé à votre excellent maître de me confier une clef de la porte. Maintenant, faites demi-tour et mettez vos mains derrière le dos... Dépêchez-vous!

Sa voix était calme mais son ton ne permettait pas la discussion. A nouveau les deux hommes obéirent. Il sortit alors de sa poche deux paires de menottes qu'il ferma à leur poignets; il leur attacha les chevilles et les bâillonna. Puis il fit subir le même traitement au maître d'hôtel qui geignait faiblement en essayant de se relever.

Maintenant il était maître de la situation. Il regarda autour de lui, alla vers une armoire qui se trouvait dans un coin du hall et y prit un épais manteau de fourrure. Il monta au bureau de Lawson et s'approcha du grand coffre-fort. Après s'être

livré à un travail préparatoire sur la porte d'acier, il y appuya une chaise sur le dossier de laquelle il avait placé la pelisse de fourrure. Il tenait à la main un commutateur relié au coffre par un long fil métallique. Après avoir reculé à l'extrémité de la pièce, il fit jouer le commutateur.

Un bruit sourd se produisit, la pelisse tomba brusquement, en même temps que la chaise. Mahony se rapprocha. La porte d'acier était fendue dans toute son épaisseur et la serrure ne tenait plus. Dix secondes après, le coffre était ouvert.

Le cœur de Mahony battait violemment, tandis qu'il regardait à l'intérieur. Au-dessus de diverses liasses de papiers, il y avait un registre épais dont il s'empara, et qu'il parcourut vite. Chaque page constituait un document accusateur contre les associés de Lawson : lettres, accords, reçus, engagements. Chaque document portait des notes explicatives écrites par Lawson.

Vers le milieu du registre, Mahony trouva ce qu'il cherchait : l'accusation concernant Billy Ross. Il l'arracha et la brûla soigneusement; puis, ayant remis le registre dans le coffre, il quitta le bureau, redescendit et ouvrit la porte d'entrée. Descendant le perron, il siffla à deux reprises; trois hommes arrivèrent en courant.

— Le brigadier Mannering est-il ici? demanda Mahony.

— Oui, répondit un des hommes.

— L'inspecteur Kennedy vous a prévenu que

vous entendriez un signal partant de cette maison, reprit Mahony; entrez, vous verrez dans le hall trois hommes ligotés et bâillonnés; laissez-les ainsi jusqu'à l'arrivée de l'inspecteur. En l'attendant, vous pourrez vous distraire en feuilletant un registre qui est dans le coffre-fort du bureau, au premier étage. Moi, je vais téléphoner.

Rentrant lui-même chez Lawson, il chercha l'appareil et se mit en communication avec l'inspecteur Kennedy, à Scotland Yard.

— Cela a très bien réussi, dit-il, vous trouverez ici toutes les preuves que vous désirez pour faire condamner Lawson et sa bande.

— Merveilleux! déclara l'inspecteur, je vais sûrement avoir de l'avancement! Allez-vous tout de suite à votre rendez-vous?

— Oui; les voitures sont-elles prêtes?

— Elles vont partir.

— Laissez-moi cinq minutes avant de les envoyer. Les accompagnez-vous?

— Certainement! s'écria Kennedy; pour rien au monde je ne voudrais manquer ça!

— Parfait! A tout à l'heure.

CHAPITRE XX

La maison de Clapham était isolée au milieu d'un terrain vague qu'entouraient des immeubles en construction. Lawson avait tout de suite compris l'avantage que présentaient ces bâtisses inachevées pour cacher un grand nombre d'hommes.

Elsa arriva au rendez-vous avec quelques minutes d'avance. Elle avait reçu des indications et savait ce qu'elle devait faire. Un peu troublée, elle traversa dans l'obscurité le terrain vague. La porte de la maison n'était pas fermée; elle entra.

Une pièce située à gauche du vestibule était faiblement éclairée; le papier de tenture pendait par endroits, le plancher était sale et disjoint, le mobilier se composait uniquement d'une table branlante et de deux chaises à demi-dépaillées... Elsa s'assit et attendit. Soudain une enveloppe placée en évidence sur la cheminée attira son attention. Elle lui était adressée et ne contenait que ces mots :

Je serai peut-être en retard de quelques minutes.
— T. M.

Tout était silencieux, hormis le bruit du vent secouant les fenêtres et de temps à autre un craquement du parquet. Elsa frissonna, saisie par le pressentiment qu'un drame allait se produire.

Dans le lointain, l'horloge d'une église sonna onze heures, l'heure du rendez-vous... mais le mot laissé par Mahony la prévenait qu'il serait peut-être en retard... Elle souhaitait qu'il arrivât, bien qu'elle redoutât de lui parler; elle avait hâte d'en finir.

Un léger bruit venant du dehors attira son attention... un bruit de pas. Sa respiration s'accéléra. Elle s'attendait à voir entrer Mahony...

Des pas légers traversèrent le vestibule... ce n'étaient sûrement pas ceux du jeune homme... La porte s'ouvrit, Ruth Fraser entra.

Pendant une seconde, qui leur parut interminable, les deux jeunes filles se regardèrent. Puis Ruth demanda :

— Où est Térence Mahony?

— Je... je ne sais pas, bégaya Elsa. Il n'est pas encore arrivé.

Sous le regard fixe de Ruth, elle se sentait coupable. Son plan avait pour but de sauver Mahony, mais Ruth l'ignorait. Elsa se rendit compte que pour se justifier, il valait mieux tout lui dire.

— Pourquoi voulez-vous voir Térence? reprit Ruth. Est-ce un autre piège que vous lui tendez?

Elsa fut désemparée.

— Non, Ruth, je vous le jure... du moins pas un vrai piège... Je... je voudrais l'aider à quitter l'Angleterre.

Ruth fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que cela veut dire « pas un vrai piège »? Oui ou non, en est-ce un? Allez-vous de nouveau trahir Térence?

Elsa fut indignée.

— Je ne veux pas le trahir! Je désire l'aider, même contre son gré!... Appelez cela un piège si vous voulez, mais c'est ce que je vais faire.

Elle raconta alors le plan qu'elle avait formé avec Lawson. Ruth, en écoutant, pâlit, mais elle ne fit aucune observation avant qu'Elsa eût terminé. Elle dit alors d'une voix tremblante :

— Je crois que vous avez eu une bonne intention, Elsa, mais vous avez livré Térence à ses ennemis. Lawson veut le tuer comme il a tué votre oncle. — Sa voix se brisa. — Oh, Elsa, pourquoi ne nous avez-vous pas laissé agir seuls? Nous étions sûrs de réussir sans personne pour nous aider. Et maintenant...

Son ton était pathétique, elle se tordait les mains dans un paroxysme d'angoisse. Elsa se précipita vers elle.

— Ne dites pas cela, Ruth! Ce n'est pas vrai! Mr. Lawson n'a pas tué mon oncle! C'est une idée folle! Il veut aider Térence, j'en suis sûre! Croyez-moi, Ruth, je vous jure que tout ira pour le mieux!

— Vraiment touchant, dit une voix, mais malheureusement pas tout à fait exact!

Les deux jeunes filles se retournèrent. Lawson se tenait sur le seuil; il souriait; en voyant ce sourire diabolique, un affreux doute saisit Elsa.

— C'est une charmante surprise, continua-t-il légèrement; je ne pensais pas rencontrer miss Fraser ce soir. Je crois que vous parliez de moi il y a un moment, miss Fraser?

Ruth le regarda d'un air de défi.

— Je disais à Elsa que vous aviez tué son oncle et c'est la vérité!

— En effet, je l'ai tué, reconnut Lawson du ton le plus naturel. Mais par suite de l'intervention du jeune Mahony, le plan que j'avais préparé pour enlever miss Little a échoué et celui pour vous enlever, miss Fraser, a été également déjoué. Heureusement cela peut facilement se réparer ce soir, et je ne pense pas que votre chevaleresque ami soit en état de me gêner plus longtemps.

Il restait immobile, souriant, comme l'image même de la méchanceté triomphante. Les deux jeunes filles le regardaient avec horreur.

— C'est... c'est vous qui avez tué mon oncle? murmura Elsa comme si elle doutait encore.

— C'est moi! Et comme vous l'a dit miss Fraser, j'ai l'intention de tuer Mahony ce soir. Mes hommes entourent la maison et il va venir seul; je crains que vous ne puissiez pas faire grand chose pour lui...

Lawson fut interrompu; des pas se rapprochaient de la porte d'entrée; ils traversèrent le vestibule; la porte s'ouvrit; Mahony parut.

— Entrez, Mahony, dit Lawson avec calme, mais n'essayez pas de m'attaquer, cela tournerait mal pour ces jeunes filles.

Il n'avait aucun désir de se battre et Mahony ne le voulait pas davantage. Il observait Lawson et, par précaution, sa main droite dans la poche de son manteau, tenait un revolver. Il ne voulait pas être surpris.

— Je m'excuse d'arriver un peu en retard, dit-il à Elsa, puis s'avançant vers Ruth : Eh bien, Ruth, qu'est-ce que vous faites ici? Je ne savais pas que vous étiez invitée à cette soirée.

— Je n'étais pas invitée, mais ayant appris que vous veniez, je suis venue aussi... Térence! cria-t-elle soudain, ne voyez-vous pas que l'on vous tend un piège? La maison est cernée et l'on veut vous tuer!

— Je savais fort bien que c'était un piège et c'est pourquoi je suis venu, répondit-il.

— Ce n'était pas un vrai piège, protesta Elsa, désespérée... Je... je ne voulais pas que c'en fût un; je désirais vous aider... il... il m'a trompé.

— Je comprends, miss Little, dit Mahony. Vous pensiez que cela faisait partie d'un scénario dans lequel vous teniez le principal rôle, mais vous n'aviez pas su que Lawson était le metteur en scène. C'est bien cela, n'est-ce pas, Mr. Lawson?

Et maintenant, voulez-vous nous dire ce que va être la grande scène?

Lawson était troublé par la façon d'être de Mahony. Comment celui-ci pouvait-il garder un tel calme? Ne sentait-il pas le danger, ou essayait-il de bluffer?

— La grande scène, c'est vous qui allez la jouer, répondit-il durement. Vous êtes flambé, Mahony! Cette maison est cernée par mes hommes; je vous conseille de vous soumettre. S'il m'arrivait quelque chose, ou si un de mes hommes était blessé, ces deux jeunes filles le paieraient à l'instant. Leur sort dépend de votre sagesse.

Mahony écoutait avec une indifférence polie. Il prit une cigarette dans son étui et l'alluma sans se presser.

— Vous êtes rudement intelligent, Lawson, déclara-t-il enfin. Malheureusement, vous êtes la plus atroce canaille de toute l'Angleterre et je m'étonne que vous ne soyez pas encore pendu... Du reste la potence est beaucoup trop bonne pour vous, c'est vraiment dommage qu'une autre fin ne vous soit pas réservée...

Lawson haussa les épaules.

— Quelle que doive être ma fin, vous ne vivrez pas assez longtemps pour y assister. J'ai déjà perdu trop de temps à vous parler; vous allez apprendre maintenant ce qui arrive aux gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

Portant ses doigts à sa bouche, en un geste peu

distingué, il lança deux coups de sifflet stridents.

Appuyé contre le mur, Mahony fumait tranquillement, mais sa main restait dans la poche de son manteau et il surveillait attentivement tout ce qui se passait. Ruth se rapprocha de lui; elle était pâle mais ne semblait pas avoir peur. Elsa, assise sur une des chaises, s'efforçait de paraître calme, cependant l'épouvante et le désespoir se lisaient dans ses yeux. La certitude d'avoir causé la perte de Mahony et de Ruth la torturait plus encore que ses craintes pour elle-même.

Lawson alla regarda par la fenêtre, puis revint l'air satisfait.

— Mes hommes arrivent, dit-il; si vous avez des adieux à vous faire, hâtez-vous. Et n'oubliez pas, Mahony, que la moindre résistance de votre part aurait les pires conséquences pour miss Fraser et pour miss Little.

— C'est exactement comme dans un film, observa Mahony, le « traître » tient tout le monde à sa merci. « Ah, ah! fait-il avec un sourire diabolique, mes plans ténébreux me donnent la victoire... » Mr. Lawson, vous êtes admirable dans le rôle de traître...

Il feignait de plaisanter, voulant gagner du temps.

Elsa se leva et, machinalement, s'approcha de la fenêtre. Dehors, dans l'ombre, elle distingua nettement une ligne de silhouettes avançant vers

la maison et se rapprochant de plus en plus. Soudain, la jeune fille tressaillit :

— Plusieurs de ces hommes sont en uniforme de policemen, dit-elle, tremblante d'espoir.

— C'est Lawson qui a fait habiller ses hommes en policemen, répondit Ruth.

— Des policemen! Qu'est-ce que cela veut dire? cria Lawson.

Se précipitant à la fenêtre, il repoussa Elsa et se pencha pour regarder. Son visage devint livide. Il resta immobile, comme un animal pris au piège.

— Ce sont de vrais policemen, déclara Mahony, toujours calme, l'inspecteur Kennedy les conduit et il m'avait promis d'être ici à onze heures. Il est homme de parole. Je pense qu'il a un mot à vous dire, Lawson, à propos du fameux registre qui était dans votre coffre-fort.

— Mon registre! Comment la police l'a-t-elle découvert? balbutia Lawson qui, anéanti, s'appuya au mur pour ne pas tomber.

— C'est moi qui le lui ai donné avant de venir ici, répondit Mahony.

Des pas résonnèrent dans le hall, la voix de l'inspecteur Kennedy cria :

— Etes-vous là, Mahony?

Dans un sursaut de rage désespérée, Lawson se redressa et fit face à la porte, comme un fauve aux aguets.

L'inspecteur Kennedy entra. Lawson, rapide comme l'éclair, porta la main à sa poche. Mais

Mahony s'attendait à ce geste. Il bondit sur lui, et saisit par le canon le revolver dirigé sur l'inspecteur. Le coup partit en l'air et Mahony, soulevant de terre le bandit, l'envoya s'allonger à six pas, pendant que le revolver roulait aux pieds de Kennedy qui le ramassa.

— Bien travaillé, déclara l'inspecteur. Ambrose Lawson, je vous arrête sous l'inculpation de commerce illicite de stupéfiants. Je dois vous prévenir que tout ce que vous direz dès à présent sera enregistré et qu'il pourra en être fait état quand vous serez jugé. Je vous informe également que des charges d'une nature plus grave seront probablement retenues contre vous avant peu.

L'inspecteur fit un signe à son subordonné qui était entré derrière lui.

— Emmenez-le, sergent.

Pendant que l'inspecteur parlait, Lawson s'était relevé. Il se rendait compte que la partie était perdue. Il savait quelles étaient les charges qui devaient bientôt peser sur lui : ses crimes seraient prouvés; il savait quel châtiment l'attendait. Il était brave. Il se reprit et crâna.

— Je vous félicite, Mahony, dit-il en riant. Décidément vous êtes trop fort pour moi. Vous pouvez rentrer ces menottes, sergent; je resterai tranquille... tout à fait tranquille...

Il porta la main à sa bouche. L'inspecteur Kennedy et le sergent le saisirent... Il était trop tard! Son corps se tordit dans un affreux spasme, ses

mains battirent l'air et avec un soupir étouffé, il s'affaissa inanimé dans leurs bras.

L'inspecteur se pencha sur lui, et sentit une légère odeur amère.

— Rien à faire... Il était homme de précaution et avait le poison sur lui. Vous allez m'attendre ici, sergent; je vais chez cet homme terminer la perquisition. Quant à vous, Mahony, vous devriez reconduire miss Fraser chez elle. Grâce à vous nous avons capturé toute la bande. Ces gredins étaient embusqués tout autour d'ici, dans les maisons en construction que mes hommes ont cernées... Bien entendu, miss Fraser, le mandat d'arrêt décerné contre vous est désormais annulé... Vous et Mahony allez devenir les héros du jour. Je vous félicite encore et vous le serez officiellement.

Il se tourna vers Elsa qui se tenait, immobile et encore tremblante, dans un coin de la pièce.

— Miss Little, dit-il avec un intérêt marqué, vous devez également quitter au plus tôt cette maison. Si vous le permettez, je vous reconduirai jusqu'à votre porte.

Elsa rougit.

— Je vous remercie; j'accepte, dit-elle d'une voix douce.

Mahony emmena Ruth en taxi. Pendant le commencement du trajet, ni l'un ni l'autre ne parlèrent, mais quand son émotion se fut un peu calmée, Ruth demanda :

— Que va-t-il arriver maintenant?

Mahony eut un haussement d'épaules.

— Je pense que nous aurons à subir des enquêtes, des interviews et beaucoup d'ennuis de toute sorte. Les journaux raconteront un tas d'histoires plus ou moins vraies et Elsa Little recevra quantité d'offres de contrats pour de nouveaux films; on vous demandera d'écrire vos mémoires et de permettre que votre photographie figure dans les réclames de centaines de produits de parfumerie ou d'alimentation...

— Oh! fit Ruth, saisie... Après un moment de silence, elle reprit : « Enfin Elsa sait à présent que vous n'avez pas tué son oncle... »

— Oui, répondit Mahony. Mais à vrai dire, peu m'importe qu'elle croie ou non que j'ai massacré des centaines de ses oncles. Pourquoi diable est-elle venue au rendez-vous, ce soir? Elle s'était arrangée avec Lawson pour me faire enlever, et au lieu de le laisser agir seul comme toute personne sensée l'aurait fait, il a fallu qu'elle arrive pour avoir le plaisir de jouer le dernier acte d'un film dramatique, avec l'héroïne aux cheveux blonds soulevant l'enthousiasme du public. C'est là l'ennui avec les actrices, elles se croient toujours sur les planches.

Ruth rougit dans l'ombre.

— Mais alors, que devez-vous penser de moi qui, comme elle, me suis mêlée de vos affaires?

— Ce n'est pas du tout la même chose, répli-

qua Mahony avec feu. Vous... vous êtes différente... Vous ne vous êtes pas précisément mêlée de mes affaires... Enfin je veux dire... — Il s'interrompit, cherchant ses mots, puis continua : Vous avez agi spontanément, vous n'étiez pas la jeune fille héroïque qui venge la mort de son oncle, en livrant le meurtrier à la justice et qui, pour un motif incompréhensible mais dans une excellente intention, tend un ou deux pièges à un jeune homme dans son propre intérêt et arrive pour assister à l'enlèvement parce que la jeune première doit figurer dans le dénouement... Je déteste ce genre de drame...

— Quelle bêtise! répliqua Ruth. Depuis que je vous ai rencontré, vous vous êtes toujours comporté comme un héros de cinéma... Et je sais bien pourquoi vous êtes contrarié, c'est parce que vous aimez Elsa! Elle vous a ensorcelé, voilà la vérité!

Mahony sursauta :

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi! cria-t-il, furieux. Je ne l'aime pas et vous savez fort bien que c'est vous que j'aime!

Ruth fut saturée de joie mais ne put résister au désir de le taquiner.

— Il est inutile de crier, dit-elle, ça ne prouve pas que vous dites la vérité.

Il y eut un silence et brusquement, tous deux éclatèrent de rire et leurs mains se joignirent.

— Marions-nous, et partons n'importe où, dès

que nous pourrons, dit Mahony en embrassant la jeune fille.

— Cela ressemble à une fin de film, murmura-t-elle. Mais après tout si vous insistez...

CHAPITRE XXI

Les membres de la bande de Lawson furent condamnés à différentes peines d'emprisonnement. A la grande satisfaction de Mahony, le nom de Billy Ross ne fut même pas prononcé. La culpabilité de Lee Ramsden et de Lawson fut établie.

Billy Ross ne mourut pas, mais les médecins ne lui laissèrent aucun espoir d'amélioration définitive : il resterait infirme jusqu'à la fin de ses jours.

Ainsi que l'inspecteur Kennedy l'avait prédit, Mahony et Ruth devinrent des héros nationaux pendant quelques jours. Leurs photographies furent reproduites partout; des reporters sollicitaient d'eux des interviews, des invitations de toute sorte pleuvaient sur eux. Ce genre d'existence ne les intéressant ni l'un ni l'autre, ils partirent dès qu'ils le purent en voyage de noces.

Bien qu'ayant épousé une jeune fille riche, Mahony n'avait pas l'intention de renoncer à travailler. Sur le conseil de Ruth, ils achetèrent alors un avion et se rendirent par étapes en Chine où le jeune homme avait sa situation. Ils partirent

sans plan déterminé, décidés à s'arrêter où bon leur semblerait et à repartir quand ils en auraient assez. Leur itinéraire en zig-zag les mena à Paris, sur la Côte d'Azur, à Alger, à Rome, à Syracuse, à Chypre, à Stamboul, à Jérusalem et au Caire. Là ils vendirent leur avion et firent le reste du voyage sur un paquebot de la « Peninsular & Oriental C° ».

Il y avait trois mois qu'ils avaient quitté l'Angleterre, lorsqu'un matin, à l'Hôtel Allenby, à Jérusalem, on leur remit deux lettres, dont une de Fatty Bassett.

Chers Mr. et Mrs. Mahony, écrivait-il, *cette lettre a simplement pour but de vous faire savoir que je vais bien, ainsi que Barney et les autres. Nos concurrents étant tous à l'ombre, je suis devenu un homme important et l'argent roule. J'ai rapporté hier une jolie paire de boucles d'oreilles, que je comptais envoyer à Mrs. Mahony. Mais pensant que le propriétaire pourrait la rencontrer et les reconnaître, je ne l'ai pas fait. Cependant, si ça peut lui être agréable, je les lui expédierai après les avoir maquillées.*

Avec mes respects et l'espoir de vous revoir un jour ou l'autre en Angleterre.

Théodore Montgomery Bassett.

— Je ne savais pas que Fatty avait comme pré-

noms : Théodore, Montgomery, dit Mahony quand il eût fini de lire. Je suis heureux que ce vieux diable aille bien.

— Moi aussi, dit Ruth. C'est un affreux coquin, mais il a été très gentil pour nous. Je me demande comment sont ces boucles d'oreilles? ajouta-t-elle à la réflexion.

Mahony se mit à rire.

— Ruth, vous avez pris une âme de criminelle! Je parie que si Fatty vous les avait envoyées, vous auriez eu envie de les porter!

— Certainement non, protesta la jeune femme avec indignation. Je les lui aurai immédiatement renvoyées, mais il est bien permis de se demander si elles sont en perles ou en brillants.

Elle ouvrit la seconde lettre.

— Ah, celle-ci est d'Elsa!

— Que raconte-t-elle? demanda Mahony.

— Que son dernier film a eu un grand succès, répondit Ruth en parcourant la lettre. Tiens, tiens... elle parle beaucoup de l'inspecteur Kennedy... Je me demande si... Il est vrai que c'est un homme charmant...

— Tout à fait le type beau ténébreux romantique, dit Mahony. Alors, ça va finir par un mariage?... Quels articles sensationnels dans les journaux! « Roman d'une célèbre artiste de cinéma et d'un jeune et brillant détective... » Elsa se sera fait une publicité de premier ordre avec cette aventure.

Ruth sourit :

— Ne soyez pas méchant, Térence, vous savez bien qu'Elsa n'est pas du tout réclamiste!

— Vous avez peut-être raison, déclara Mahony, mais toutes les femmes me paraisent pleines de défauts quand je les compare à celle que j'ai épousé...

FIN

IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION, 12, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE, PARIS-V^e.

LE MASQUE

Collection de romans d'aventures

Déjà parus :

1. **LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD** — A. CHRISTIE
2. **LE TROIS DE TRÈFLE** — Valentin WILLIAMS
3. **LA MAISON HANTÉE** — P. WENTWORTH
4. **LES MILLE MAINS** — B. NORMAN
5. **L'HOMME AU PIED BOT** — Valentin WILLIAMS
6. **LE BOURREAU FANTOME** — Léon GROC
7. **QUI ?** — J.-S. FLETCHER
8. **LA CHASSE AU PAPIER** — HEARNDEN et BALFOUR
9. **UN AN ET UN JOUR** — Guy THORN
10. **LE RETOUR DU PIED BOT** — Valentin WILLIAMS
11. **LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS** — SINTAIR et STEEMAN
12. **LES TROIS MENSONGES** — BOYSIVON
13. **LE LOUP SOLITAIRE** — L.-J. VANCE
14. **C'EST FAIT** — J. CHANCELLOR
15. **LES VENGEANCES DU PIED BOT** — Valentin WILLIAMS
16. **PRENDS GARDE** — André CHARPENTIER

17. LA FASCINANTE LUEUR VERTE — Vincent FULLER
18. LA CABINE 19 — John IRONSIDE
19. LA MAISON SUR LA FALAISE — Valentin WILLIAMS
20. LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT — SINTAIR et STEEMAN
21. LE DRAME DE RAVENSDENE — J. FLETCHER
22. DANS L'OMBRE — Herbert FLOWERDEW
23. L'ÉCHELLE DE CARTES — John CHANCELLOR
24. LE CHEVALIER DE BATAVIA — Horace VAN OFFEL
25. 142 QUEEN'S GATE — Herbert ADAMS
26. L'AFFAIRE WALTON — Edgar WALLACE
27. S. O. S. — René PUJOL
28. LE CLUB DES MASQUES — Alen UPWARD
29. LA SPHÈRE D'OR — Erle COX
30. MORT OU VIF — Laurence GASTINE
31. LA VALLÉE DE LA PEUR (Une aventure de Sherlock Holmes) — A. CONAN DOYLE
32. LE MANOIR DE TAPLING — Marten CUMBERLAND
33. LE MEURTRE DE DALE HOUSE — Francis EVERTON
34. LA MAIN DANS L'OMBRE — Edgar WALLACE
35. LE DIPLOMATE ASSASSINÉ — Peter OLFELD
36. FAUX VISAGES (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. LA BÊTE RAMPANTE (Une aventure du Pied Bot) — Valentin WILLIAMS
38. LE TALISMAN DES VAIL — E.-F. BENSON
39. L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE — Herbert FLOWERDEW
40. LE DIVAN ORANGE — Valentin WILLIAMS
41. LE CRIME D'ANN — R. T. M. SCOTT
42. LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES — A. CONAN DOYLE
43. L'HOMME CHAUVE — SIDNEY HORLER
44. LES SEPT CADRANS — A. CHRISTIE
45. SAMUEL BOYD DE CATCHPOCLE SQUARE — B.-L. FARJEON

46. LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI V. WILLIAMS
47. L'ÉCOLE DU CRIME Marten CUMBERLAND
48. LE POIGNARD DE CRISTAL Rodolphe BRINGER
49. L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT Oscar GRAY
50. LA VEINE JAUNE Valentin WILLIAMS
51. LA CHANCE MERVEILLEUSE Patricia WENTWORTH
52. DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD Fergus HUME
53. L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER John LAURENCE
54. LE COFFRE DE CYPRÈS Gérald CUMBERLAND
55. LE DIABLE AU COLLÈGE SINTAIR et STEEMAN
56. L'INSPECTEUR MANDERTON Valentin WILLIAMS
57. LE MYSTÈRE DE CLOOMBER CONAN DOYLE
58. LA TOUR NOIRE Patrick WYNNTON
59. L'HOMME SANS TÊTE H. de Vere STACPOOLE
60. LE TESTAMENT DE BASIL CROKES Pierre VÉRY
(Grand Prix du roman d'aventures 1930.)
61. LE TROISIÈME MESSAGER P. WYNNTON
62. SERVICE SECRET Valentin WILLIAMS
63. LA CHAINE FERMÉE Frank ARNAU
64. STOP (U CONTRE U) Alex COUTET
65. LE MARTEAU FATAL Francis EVERTON
66. LE DOIGT VOLÉ STEEMAN
67. L'AGENDA DE M. LANSON WALLING
68. LE CRIME DE LA MADELEINE DOU
69. L'HOMME AU COMPLET MARRON A. CHRISTIE
70. LA DAME AUX RUBANS MAUVES Ernest FOX
71. JANE SMITH Patricia WENTWORTH
72. LA ROSE VERTE Roy VICKERS
73. LE CRIME DE MINUIT Sax ROHMER
74. LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE L.-J. VANCE
75. LE FINANCIER BARDOLPH R. A. J. WALLING
76. L'HOMME DANS LA NUIT John FERGUSON
77. CHASSÉ-CROISÉ Douglas NEWTON
78. LE FAUSSAIRE Edgar WALLACE
79. L'OMBRE MYSTÉRIEUSE Fergus HUME
80. L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE Patricia WENTWORTH

81. **RUPTURE D'ANÉVRISME** — Henry WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI** — Marten CUMBERLAND
84. **SIX HOMMES MORTS** — Stanislas-André STEEMAN
(Grand Prix du roman d'aventures 1931).
85. **LE CERCLE NOIR** — Mansfield SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES** — Muriel SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE** — John FERGUSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGALLE** — Oswald DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE** — Hermann LANDON
90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS** — Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE** — Edgar WALLACE
92. **BOB BANTAM** — Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST** — H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU** — Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13** — S.-A. STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR** — Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE** — Sydney HORLER
98. **VENGEANCE** — J.-S. FLETCHER
99. **LA PUPILLE SANGLANTE** — Anthony WYNNE
100. **M. BROWN** — Agatha CHRISTIE
101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ** — Stanislas-André STEEMAN
102. **PILE OU FACE** — Victor BRIDGES
103. **ARSENIC** — Austin FREEMAN
104. **LES FAISEURS D'OR** — Georges HOFFMANN
105. **LA MÉLODIE DE LA MORT** — Edgar WALLACE
106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES** — Agatha CHRISTIE
107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU** — Sax ROHMER
108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST** — Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventure 1932).
109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE** — M.-G. EBERHART
110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ** — Maynard SMITH

111. LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE — L.-J. VANCE
112. VILLA MARGUERITE — Dudly LAMBERT
113. UN DANS TROIS — S.-A. STEEMAN
114. L'AFFAIRE PROTHÉRO — Agatha CHRISTIE
115. LA MESSE ROUGE — Valentin WILLIAMS
116. OBSESSION — Herman LANDON
117. UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM — Stuart PALMER
118. LE CRIME DU GOLF — Agatha CHRISTIE
119. LE MAITRE DU MYSTÈRE — SEAMARK
120. LE JARDIN HOLLANDAIS — Herbert ADAMS
121. LES ATOUTS DE M. WENS — S.-A. STEEMAN
122. LE TRAIN BLEU — Agatha CHRISTIE
123. L'INCENDIE DE WAVERDALE — L. MAYNARD
124. MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE) — CONAN DOYLE
125. L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS — Juliette PARY
126. LE SECRET DE CHIMNEYS — Agatha CHRISTIE
127. LE VISITEUR NOCTURNE — André BERGE
128. LE COFFRE D'ARGENT — Herman LANDON
129. L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ — S.-A. STEEMAN
130. LA TRAGÉDIE DU RAIL — John RHODE
131. PRINCE DU CRIME — Phillips OPPENHEIM
132. L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN — Simone d'ÉRIGNY
(Grand Prix du roman d'aventures 1933).
133. LE CRIME DE MONTE-CARLO — Henry HOLT
134. LES QUATRE — Agatha CHRISTIE
135. MONSIEUR FAUX-PAS — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. LE DÉTECTIVE EN VACANCES — Charles BARRY
137. RYNOX — Philip MACDONALD
138. LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS — Gérard Y. MAC ARY
139. LE MASQUE DE FU-MANCHU — Sax ROHMER
140. LE CRIME DANS L'AUTOBUS — Cecil F. GREGG
141. LE YO-YO DE VERRE — S.-A STEEMAN
142. SOIR D'ORAGE — Philip MACDONALD

143. L'OISEAU DE MER — Jack HURST
144. ÉNIGMES — N. S. LINCOLN
145. LE MAGICIEN NOIR — R. T. M. SCOTT
146. « Z » — Jefferson FARJEON
147. JUSTICE SAUVAGE — A. BIRMINGHAM
148. L'OREILLE COUPÉE — J.-S. FLETCHER
149. LE PAQUEBOT TRAGIQUE — F. H. SHAW
150. NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE — L. J. VANCE
151. « AUX TROIS CORBEAUX » — Henry HOLT
152. UN PASSAGER POUR FOLKESTONE — J.-S. FLETCHER
153. L'ARBRE DE LA MORT — L. MACFARLANE
154. LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE — R. FORSYTHE
155. LA MAISON DE L'HORREUR — Carolyne WELLS
156. LE POISSON CHINOIS — Jean BOMMART
(Grand Prix du roman d'aventures 1934)
157. LA MAISON DU PÉRIL — Agatha CHRISTIE
158. LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON — J.-S. FLETCHER
159. REX — Martin PORLOCK
160. LE LÉVRIER BLEU — S.-A. STEEMAN
161. CIRCUIT-FERMÉ — J.-T. SAMAT
162. DOUCHE ÉCOSSAISE — Robert MASON
163. UNE PREUVE ACCABLANTE — Fergus HUME
164. LA MOUCHE — Edgar WALLACE
165. LA MARQUE INFAMANTE — Seldon TRUSS
166. UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ — P. PATRICK
167. CALIBRE 22 — Aubrey TYSON
168. HISTOIRE SANS ISSUE — Thomas COBB
169. LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS — Agatha CHRISTIE
170. LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE — A. E. W. MASON
171. LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON — Sir Basil THOMSON
172. LE CHIEN DE MARKENMORE — J.-S. FLETCHER

173. LE MYSTÉRIEUX N° 1 — Anthony ARMSTRONG
174. LORD PETER ET L'AUTRE — Dorothy SAYERS
175. LA LÈVRE TORDUE — Herbert ADAMS
176. LE MYSTÈRE DU MASQUE — Maurice RENARD
177. L'ADORABLE SPECTRE — S.-A. STEEMAN
178. LA PORTE AUX SEPT SERRURES — Edgar WALLACE
179. LA POLICE S'ÉNERVE — Werner SCHELLE
180. LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX — P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures 1935)
181. LA MORT VERTE — Elaine HAMILTON
182. LE GRAND MYSTÈRE DE BRIGHTON — J.-S. FLETCHER
183. LA MAISON VIDE — Francis-D. GRIERSON
184. LA BÊTE DORÉE — Phillips OPPENHEIM
185. LA FILLE DE FU-MANCHU — Sax ROHMER
186. LE RUBIS DE PATRICK HENLEY — Francis OCAMPO
187. LE JUGEMENT DE LAROSE — A. CASK
188. LA MALLE DE BOMBAY — L.-G. BLOCHMAN
189. LES TROIS JUSTICIERS — E. WALLACE
190. 5 H. 25 — Agatha CHRISTIE
191. LORD PETER ET LE BELLONA CLUB — Dorothy SAYERS
192. LE PRINCE MAIYO — Phillips OPPENHEIM
193. LE MESSAGE ROUGE — Henry HOLT
194. L'ÉPAVE TRAGIQUE — Jefferson FARJEON
195. LE STUDIO D'EN-HAUT — Elaine HAMILTON
196. LA PREUVE EST AU FOND — Rufus KING
197. LE COUTEAU SUR LA NUQUE — Agatha CHRISTIE
198. LA MAUDITE FAMILLE WILLETT — Rufus KING
199. L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE — Phillips OPPENHEIM
200. LE TÉMOIGNAGE DU SINGE — Bruce HARRISON
201. JERRY FRISH, DÉTECTIVE — Nellise CHILD
202. LE CHATEAU DES ARAIGNÉES — J.-S. FLETCHER
203. LE POT DE CONFITURE — Henry HOLT

204. WEEK-END AU TOUQUET — Yves DARTOIS
(Grand prix du roman d'aventures 1936).

205. TERREUR DANS LA VALLÉE — G. PATRICK

206. LA CROIX NOIRE — J. M. WALSH

207. LA CLOCHE SILENCIEUSE — Elaine HAMILTON

208. DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT — Pierre NORD

209. L'HOMME AUX CENT MASQUES — Edgar WALLACE

210 .LA MORT EN BLOUSE BLANCHE — Etienne ALERET

211. LE CARNAVAL DES LOUPS — Philips OPPENHEIM

212. L'INSAISISSABLE Mr. DEATH — Carlton WALLACE

213. L'AS DE PIQUE — Henry HOLT

214. DERRIÈRE LA PORTE JAUNE — Valentin WILLIAMS

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
23, RUE MARBEUF
TÉL. : ÉLYSÉES 68-65

KIDNAPPERS

HUGHE CLEVELY

215
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ELYSÉES
308 000 226

KIDNAPPERS

PAR

HUGHE CLEVELY

Vient de paraître un nouveau roman de :

Maurice Constantin-Weyer

LA DEMOISELLE DE LA MORT

1 VOLUME : 15 FRANCS

Du même auteur à la même librairie :

TELLE QU'ELLE ÉTAIT EN SON VIVANT

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
23, RUE MARBEUF
TÉL. : ÉLYSÉES 68-65

IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION, 12, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE, PARIS-Vᵉ.

LE MASQUE
COLLECTION DE ROMANS D'AVENTURES

KIDNAPPERS

HUGHE CLEVELY

6F50

LIBRAIRIE des CHAMPS-ÉLYSÉES
306.000:228

HUGHE CLEVELY

KIDNAPPERS

TRADUIT DE L'ANGLAIS

6F50